



Bibliographie J56

Sommaire

Sigmund Freud

Avant 1920	p. 2
Après 1920.....	p. 8

Jacques Lacan

1. Séminaires.....	p. 13
2. Autres publications.....	p. 15

Jacques-Alain Miller

1. L'orientation lacanienne	p. 19
2. Autres Publications	p. 26

Autres auteurs	p. 45
-----------------------------	-----------------------



Sigmund Freud

Avant 1920

Tout état de désir crée une *attraction* vers l'objet désiré et aussi vers l'image mnémonique de ce dernier ; tout événement pénible engendre une répulsion, une tendance qui s'oppose à l'investissement de l'image mnémonique hostile. Nous avons ici *une attraction et une défense primaire*.

« Esquisse d'une psychologie scientifique » (1895), *La naissance de la psychanalyse*, Paris, PUF, 1986, p. 340.

Supposons que l'objet perçu soit semblable [au sujet qui perçoit], c'est-à-dire à un être humain. L'intérêt théorique qu'il suscite s'explique encore par le fait que *c'est un objet du même ordre* qui a apporté au sujet sa première satisfaction (et aussi son premier déplaisir) et qui fut pour lui la première puissance. L'éveil de la connaissance est donc dû à la perception d'autrui.

« Esquisse d'une psychologie scientifique » (1895), *La naissance de la psychanalyse*, Paris, PUF, 1986, p. 348.

L'excitation ne peut se trouver supprimée que par une intervention capable d'arrêter momentanément la libération des quantités (*Qn*) à l'intérieur du corps. Cette sorte d'intervention exige que se produise une certaine modification à l'extérieur (par exemple apport de nourriture, proximité de l'objet sexuel), une modification qui, en tant qu'« action spécifique » ne peut s'effectuer que par des moyens déterminés. L'organisme humain, à ses stades précoces, est incapable de provoquer cette action spécifique qui ne peut être réalisée qu'avec une aide extérieure et au moment où l'attention d'une personne bien au courant se porte sur l'état de l'enfant. Ce dernier l'a alertée, du fait d'une décharge se produisant sur la voie des changements internes (par les cris de l'enfant, par exemple). La voie de décharge acquiert ainsi une fonction secondaire d'une extrême importance : celle de la « *compréhension mutuelle* ». L'impuissance originelle de l'être humain devient ainsi *la source première de tous les motifs moraux*.

« Esquisse d'une psychologie scientifique » (1895), *La naissance de la psychanalyse*, Paris, PUF, 1986, p. 336.

Quand la personne secourable a exécuté pour l'être impuissant l'action spécifique nécessaire, celui-ci se trouve alors en mesure, grâce à ses possibilités réflexes, de réaliser immédiatement, à l'intérieur de son corps, ce qu'exige la suppression de stimulus endogène. L'ensemble de ce processus constitue un « fait de satisfaction » qui a, dans le développement fonctionnel de l'individu, les conséquences les plus importantes.

« Esquisse d'une psychologie scientifique » (1895), *La naissance de la psychanalyse*, Paris, PUF, 1986, p. 337.



L'innervation du langage est, originellement, une décharge qui se réalise au bénéfice de ψ , comme par une sorte de soupape de sûreté servant à régler les oscillations de la quantité ($Q\dot{n}$) ; c'est une partie de la voie aboutissant aux *modifications internes*, seul moyen de déversement tant que *l'action spécifique* n'est pas encore connue. Cette voie acquiert une fonction secondaire, elle doit attirer l'attention d'une personne secourable (qui est ordinairement l'objet désiré) sur les besoins et la détresse de l'enfant. Par ce moyen, qui va s'intégrer dans l'action spécifique, l'entente avec autrui se trouve assurée.

« Esquisse d'une psychologie scientifique » (1895), *La naissance de la psychanalyse*, Paris, PUF, 1986, p. 376.

Je veux maintenir, appuyé sur un examen laborieux des faits [...] que chacune des grandes névroses énumérées a pour cause immédiate un trouble particulier de l'économie nerveuse, et que ces modifications pathologiques fonctionnelles *reconnaissent comme source commune la vie sexuelle de l'individu, soit désordre de la vie sexuelle actuelle, soit événements importants de la vie passée.*

« L'hérédité et l'étiologie des névroses » (1896), *Névrose, psychose et perversion*, Paris, PUF, 1973, p. 53.

De quelque cas et de quelque symptôme que l'on soit parti, *on finit toujours inmanquablement par arriver au domaine du vécu sexuel.*

« L'étiologie de l'hystérie » (1896), *Névrose, psychose et perversion*, Paris, PUF, 1973, p. 91.

Le rêve demeure, en tout état de cause, un désir, et ce, bien qu'il s'agisse d'un désir rendu méconnaissable ; le mot d'esprit, lui, est un jeu développé.

Le mot d'esprit et sa relation à l'inconscient (1905), Paris, Folio essais, 2011, p. 321.

Mais cette libido du moi n'est commodément accessible à l'étude analytique que si elle a trouvé l'emploi psychique consistant à investir des objets sexuels, c'est-à-dire si elle est devenue *libido d'objet*. Nous la voyons alors se concentrer sur des objets, s'y fixer ou encore les quitter, passer de ceux-ci vers d'autres et, depuis ces positions, guider l'activité sexuelle de l'individu qui mène à la satisfaction, c'est-à-dire à l'extinction partielle et temporaire de la libido.

Trois essais sur la théorie sexuelle (1905), Paris, Payot, 2014, p. 188.

La puberté, qui apporte au garçon cette grande poussée de la libido, se caractérise pour la petite fille par une nouvelle vague de refoulement qui touche justement la sexualité clitoridienne.

Trois essais sur la théorie sexuelle (1905), Paris, Payot, 2014, p. 194.

Les nerfs sont à plat et on cherche à se détendre par l'accroissement des stimulations et par des plaisirs très épicés, ce qui ne fait que fatiguer davantage.

« La morale sexuelle "civilisée" et la maladie nerveuse des temps modernes » (1908), *La vie sexuelle*, Paris, PUF, 1969, p. 30.



D'une façon très générale, notre civilisation est construite sur la répression des pulsions. [...] En dehors de l'urgence de la vie, ce sont bien les sentiments familiaux, découlant de l'érotisme, qui ont poussé les individus isolément à ce renoncement.

« La morale sexuelle "civilisée" et la maladie nerveuse des temps modernes » (1908), *La vie sexuelle*, Paris, PUF, 1969, p. 33.

La libido à l'état de stase se trouve [...] en mesure de détecter l'un ou l'autre des points faibles qui font rarement défaut dans la structure de la *vita sexualis* et de percer là pour obtenir une satisfaction substitutive névrotique sous la forme d'un symptôme pathologique.

« La morale sexuelle "civilisée" et la maladie nerveuse des temps modernes » (1908), *La vie sexuelle*, Paris, PUF, 1977, p. 38.

On sait [...] qu'une névrose chronique même si elle ne supprime pas complètement toute capacité de vivre est un lourd handicap tout au long de l'existence de l'individu.

« La morale sexuelle "civilisée" et la maladie nerveuse des temps modernes » (1908), *La vie sexuelle*, Paris, PUF, 1977, p. 45.

Pour un peuple, la restriction de l'activité sexuelle s'accompagne très généralement d'un accroissement de l'anxiété de vivre et de l'angoisse de mort, ce qui perturbe l'aptitude de l'individu à jouir et sa préparation à affronter la mort pour quelque but que ce soit.

« La morale sexuelle "civilisée" et la maladie nerveuse des temps modernes » (1908), *La vie sexuelle*, Paris, PUF, 1969, p. 45-46.

L'inconscient est une partie de notre personnalité qui, dans l'enfance, s'en détache, n'en suit pas l'évolution ultérieure et qui est, pour cette raison, *refoulée* : l'inconscient, c'est l'infantile en nous.

« Remarques sur un cas de névrose obsessionnelle (L'homme aux rats) » (1909), *Cinq psychanalyses*, Paris, PUF, 1954, p. 214.

Tout ce processus apparaît à la conscience de l'obsédé, accompagné des affects les plus violents, mais *dans l'ordre inverse* : punition d'abord, et, à la fin, mention du désir coupable.

« Remarques sur un cas de névrose obsessionnelle (L'homme aux rats) » (1909), *Cinq psychanalyses*, Paris, PUF, 1954, p. 221.

Quand l'enfant entend dire qu'il *doit* la vie à ses parents, que sa mère lui a *donné la vie*, des motions tendres s'unissent en lui à des motions qui luttent pour faire de lui un grand homme, un homme indépendant, et font naître le désir de restituer ce cadeau aux parents, de leur en rendre un en échange, d'égale valeur.

« Contributions à la psychologie de la vie amoureuse. Un type particulier de choix d'objet chez l'homme » (1910), *La vie sexuelle*, Paris, PUF, 1969, p. 53-54.



La naissance est aussi bien le premier danger qui menace la vie que le prototype de tous ceux qui suivront, devant lesquels nous éprouvons de l'angoisse, et c'est l'expérience de la naissance, vraisemblablement qui a laissé en nous cette manifestation d'affect que nous appelons angoisse. « Contributions à la psychologie de la vie amoureuse. Un type particulier de choix d'objet chez l'homme » (1910), *La vie sexuelle*, Paris, PUF, 1969, p. 54.

La psychanalyse accepte elle aussi les hypothèses de la dissociation et de l'inconscient, mais elle les met en relation l'une avec l'autre d'une manière différente. Elle est une conception dynamique, qui ramène la vie psychique à un jeu de forces qui se favorisent et s'inhibent les unes les autres. [...] Elle appelle « refoulement » le processus par lequel un tel destin échoit à l'un des deux groupes [...] Elle démontre que ces refoulements jouent un rôle extraordinairement important dans notre vie psychique, que d'autre part ils peuvent fréquemment échouer pour l'individu, et que cet échec du refoulement est la condition préalable de la formation du symptôme.

« Le trouble psychogène de la vision dans la conception psychanalytique » (1910), *Névrose, psychose et perversion*, Paris, PUF, 1973, p. 169.

L'indéniable opposition entre les pulsions qui servent la sexualité, l'obtention du plaisir sexuel, et les autres qui ont pour but l'autoconservation de l'individu, les pulsions du moi, est d'une importance toute particulière pour notre tentative d'explication. [...] Nous avons suivi la « pulsion sexuelle » depuis ses premières manifestations chez l'enfant jusqu'à ce qu'elle atteigne sa configuration finale qualifiée de « normale » et découvert qu'elle est composée à partir de nombreuses « pulsions partielles ». [...] Nous avons pu mettre à l'actif de ces recherches un résultat de valeur [...] à savoir que les souffrances des êtres humains qualifiées de « névroses » sont à ramener aux multiples modes d'échec de ces remaniements concernant les pulsions sexuelles partielles.

« Le trouble psychogène de la vision dans la conception psychanalytique » (1910), *Névrose, psychose et perversion*, Paris, PUF, 1973, p. 170.

Le plaisir sexuel n'est pas simplement rattaché à la fonction des organes génitaux ; la bouche sert au baiser aussi bien qu'à manger et à communiquer par la parole, les yeux ne perçoivent pas seulement les modifications du monde extérieur importantes pour la conservation de la vie, mais aussi les propriétés des objets par lesquelles ceux-ci sont élevés au rang d'objets du choix amoureux, et qui sont leurs « attraites ». Il se confirme alors qu'il n'est facile pour personne de servir deux maîtres à la fois.

« Le trouble psychogène de la vision dans la conception psychanalytique » (1910), *Névrose, psychose et perversion*, Paris, PUF, 1973, p. 171.

La fin du monde est la projection de cette catastrophe interne, car l'univers subjectif du malade a pris fin depuis qu'il lui a retiré son amour. [...] Et le paranoïaque rebâtit l'univers, non pas à la vérité plus splendide, mais du moins tel qu'il puisse de nouveau y vivre.

« Remarques psychanalytiques sur l'autobiographie d'un cas de paranoïa (Le Président Schreber) » (1911), *Cinq psychanalyses*, Paris, PUF, 1954, p. 314-315.



La libido se détourne de la réalité, est accaparée par l'activité fantasmatique (introversion), renforce les images des premiers objets sexuels et se fixe à ceux-ci. Mais la prohibition de l'inceste contraint la libido tournée vers ces objets à demeurer dans l'inconscient.

« Contributions à la psychologie de la vie amoureuse. Sur le plus général des rabaissements de la vie amoureuse » (1912), *La vie sexuelle*, Paris, PUF, 1969, p. 58.

Il faut un obstacle pour faire monter la libido, et là où les résistances naturelles à la satisfaction ne suffisent pas, les hommes en ont, de tout temps, introduit de conventionnelles pour pouvoir jouir de l'amour.

« Contributions à la psychologie de la vie amoureuse. Sur le plus général des rabaissements de la vie amoureuse » (1912), *La vie sexuelle*, Paris, PUF, 1969, p. 63.

À des époques où la satisfaction amoureuse ne rencontrait pas de difficultés, [...] l'amour devint sans valeur, la vie vide et il fallut de fortes formations réactionnelles pour restaurer les indispensables valeurs d'affect.

« Contributions à la psychologie de la vie amoureuse. Sur le plus général des rabaissements de la vie amoureuse » (1912), *La Vie sexuelle*, Paris, PUF, 1969, p. 63.

Il est universellement connu, et il nous semble aller de soi que celui qui est affligé de douleur organique et de malaises abandonne son intérêt pour les choses du monde extérieur, pour autant qu'elles n'ont pas de rapport avec sa souffrance.

« Pour introduire le narcissisme » (1914), *La vie sexuelle*, Paris, PUF, 1973, p. 88.

Nous dirions alors : le malade retire ses investissements de libido sur son moi, pour les émettre à nouveau après la guérison. « Son âme se resserre au trou étroit de la molaire », nous dit W. Busch à propos de la rage de dents du poète.

« Pour introduire le narcissisme » (1914), *La vie sexuelle*, Paris, PUF, 1973, p. 89.

Les premières satisfactions sexuelles auto-érotiques sont vécues en conjonction avec l'exercice de fonctions vitales qui servent à la conservation de l'individu. Les pulsions sexuelles s'étaient d'abord sur la satisfaction des pulsions du moi, dont elles ne se rendent indépendantes que plus tard.

« Pour introduire le narcissisme » (1914), *La vie sexuelle*, Paris, PUF, 1973, p. 93.

Nous disons que l'être humain a deux objets sexuels originaires : lui-même et la femme qui lui donne ses soins.

« Pour introduire le narcissisme » (1914), *La vie sexuelle*, Paris, PUF, 1973, p. 94.

La comparaison de l'homme et de la femme montre alors qu'il existe dans leur rapport au type de choix d'objet des différences fondamentales, bien qu'elles ne soient naturellement pas d'une régularité absolue. Le plein amour d'objet selon le type par étayage est particulièrement caractéristique de l'homme.

« Pour introduire le narcissisme » (1914), *La vie sexuelle*, Paris, PUF, 1973, p. 94.



Le sentiment d'estime de soi dépend, de façon tout à fait intime, de la libido narcissique. Nous nous appuyons ici sur ces deux faits fondamentaux : le sentiment d'estime de soi est augmenté dans les paraphrénies, abaissé dans les névroses de transfert.

« Pour introduire le narcissisme » (1914), *La vie sexuelle*, Paris, PUF, 1973, p. 102.

Un amour réel heureux répond à l'état originaire où libido d'objet et libido du moi ne peuvent être distinguées l'une de l'autre.

« Pour introduire le narcissisme » (1914), *La vie sexuelle*, Paris, PUF, 1973, p. 104.

Le *but* d'une pulsion est toujours la satisfaction, qui ne peut être obtenue qu'en supprimant l'état d'excitation à la source de la pulsion.

« Pulsions et destins des pulsions » (1915), *Métapsychologie*, Paris, Gallimard, 1968, p. 18.

Le monde extérieur se décompose pour le moi en une partie « plaisir », qu'il s'est incorporée, et un reste qui lui est étranger. Le moi a extrait de lui-même une partie intégrante, qu'il jette dans le monde extérieur et ressent comme hostile.

« Pulsions et destins des pulsions » (1915), *Métapsychologie*, Paris, Gallimard, 1968, p. 37.

Il peut d'abord arriver qu'une motion d'affect ou de sentiment soit perçue mais méconnue. Son propre représentant ayant été refoulé, elle a été contrainte de se rattacher à une autre représentation et elle est maintenant tenue par la conscience pour la manifestation de cette dernière.

« L'inconscient » (1915), *Métapsychologie*, Paris, Gallimard, 1968, p. 82.

Il est possible que le développement de l'affect parte directement du système *Ics* ; dans ce cas, il a toujours un caractère d'angoisse, angoisse contre laquelle tous les affects « refoulés » sont échangés.

« L'inconscient » (1915), *Métapsychologie*, Paris, Gallimard, 1968, p. 85.

La mélancolie se caractérise du point de vue psychique par une dépression profondément douloureuse, une suspension de l'intérêt pour le monde extérieur, la perte de la capacité d'aimer, l'inhibition de toute activité et la diminution du sentiment d'estime de soi qui se manifeste en des auto-reproches et des auto-injures et va jusqu'à l'attente délirante du châtimeur.

« Deuil et mélancolie » (1915), *Métapsychologie*, Paris, Gallimard, 1968, p. 146-147.

Le deuil sévère, la réaction à la perte d'une personne aimée, comporte le même état d'âme douloureux, la perte de l'intérêt pour le monde extérieur – dans la mesure où il ne rappelle pas le défunt –, la perte de la capacité de choisir quelque nouvel objet d'amour que ce soit – ce qui voudrait dire qu'on remplace celui dont on est en deuil –, l'abandon de toute activité [...] Nous concevons facilement que cette inhibition et cette limitation du moi expriment le fait que l'individu s'adonne exclusivement à son deuil, de sorte que rien ne reste pour d'autres projets et d'autres intérêts.

« Deuil et mélancolie » (1915), *Métapsychologie*, Paris, Gallimard, 1968, p. 147.



Dans le deuil le monde est devenu pauvre et vide, dans la mélancolie c'est le moi lui-même.
« Deuil et mélancolie » (1915), *Métapsychologie*, Paris, Gallimard, 1968, p. 150.

Le tableau de ce délire de petitesse – principalement sur le plan moral – se complète par une insomnie, par un refus de nourriture et, fait psychologiquement très remarquable, par la défaite de la pulsion qui oblige tout vivant à tenir bon à la vie.

« Deuil et mélancolie » (1915), *Métapsychologie*, Paris, Gallimard, 1968, p. 150.

La libido libre ne fût pas déplacée sur un autre objet, elle fut retirée dans le moi. Mais là elle ne fut pas utilisée de façon quelconque : elle servit à établir une *identification* du moi avec l'objet abandonné. L'ombre de l'objet tomba ainsi sur le moi qui put alors être jugé par une instance particulière comme un objet, comme l'objet abandonné.

« Deuil et mélancolie » (1915), *Métapsychologie*, Paris, Gallimard, 1968, p. 156.

L'analyse de la mélancolie nous enseigne que le moi ne peut se tuer que lorsqu'il peut, de par le retour de l'investissement d'objet, se traiter lui-même comme un objet, lorsqu'il lui est loisible de diriger contre lui-même l'hostilité qui vise un objet et qui représente la réaction originaire du moi contre des objets du monde extérieur.

« Deuil et mélancolie » (1915), *Métapsychologie*, Paris, Gallimard, 1968, p. 161.

La manie n'a pas d'autre contenu que la mélancolie, les deux affections luttent contre le même « complexe » auquel il est vraisemblable que le moi a succombé dans la mélancolie alors que dans la manie il l'a maîtrisé ou écarté.

« Deuil et mélancolie » (1915), *Métapsychologie*, Paris, Gallimard, 1968, p. 163.

Le maniaque nous démontre encore, de façon évidente, en partant comme un affamé en quête de nouveaux investissements d'objet, qu'il est libéré de l'objet qui l'avait fait souffrir.

« Deuil et mélancolie » (1915), *Métapsychologie*, Paris, Gallimard, 1968, p. 165.

L'inquiétante étrangeté est cette variété particulière de l'effrayant qui remonte au depuis longtemps connu, depuis longtemps familier.

« L'inquiétante étrangeté » (1919), *L'Inquiétante étrangeté et autres essais*, Paris, Gallimard, 1985, p. 215.

Le petit mot *heimlich* [...] coïncide avec son contraire *unheimlich*. [...] ce terme de *heimlich* n'est pas univoque, mais [...] il appartient à deux ensembles de représentation qui, sans être opposés, n'en sont pas moins fortement étrangers, celui du familier, du confortable et celui du caché, du dissimulé.

« L'inquiétante étrangeté » (1919), *L'Inquiétante étrangeté et autres essais*, Paris, Gallimard, 1985, p. 221.

Tout affect qui s'attache à un mouvement émotionnel, de quelque nature qu'il soit, est transformé par le refoulement en angoisse.

« L'inquiétante étrangeté » (1919), *L'Inquiétante étrangeté et autres essais*, Paris, Gallimard, 1985, p. 245.



L'étrangement inquiétant est donc aussi dans ce cas le chez-soi [*das Heimische*], l'antiquement familier d'autrefois. Mais le préfixe *un* par lequel commence ce mot est la marque du refoulement.

« L'inquiétante étrangeté » (1919), *L'Inquiétante étrangeté et autres essais*, Paris, Gallimard, 1985, p. 252.



Après 1920

Dans un [...] grand nombre de cas, la névrose est plus autonome et plus indépendante des intérêts de la conservation et de l'affirmation de la vie. Dans le conflit créé par la névrose, ce sont ou bien seulement des intérêts libidinaux qui sont en jeu, ou bien seulement des intérêts libidinaux en intime connexion avec ceux de l'affirmation de la vie. Dans les trois cas, le dynamisme de la névrose est le même. Une stase libidinale qui ne trouve pas à se satisfaire réellement se ménage, moyennant une régression à d'anciennes fixations, un écoulement au travers de l'inconscient refoulé.

« Une névrose diabolique au XVII^e siècle » (1923), *L'Inquiétante étrangeté et autres essais*, Paris, Gallimard, 1985, p. 315.

Les premières pulsions, qui au fond travaillent sans bruit, poursuivraient le but de conduire à la mort l'être vivant, [...] et, tournées vers l'extérieur [...], se manifesteraient en tant que tendances de *destruction* ou d'*agression*. Les autres seraient les pulsions libidinales sexuelles ou de vie [...] et leur dessein serait d'élaborer à partir de la substance vivante des unités de plus en plus grandes, et ainsi de conserver la vie dans sa permanence.

« Psychanalyse » et « Théorie de la libido » (1923), *Résultats, idées, problèmes*, tome II, Paris, PUF, 2002, p. 76-77.

Les pulsions auraient pour caractéristique d'être des tendances à la restauration d'un état antérieur, inhérentes à la substance vivante, d'être donc historiquement déterminées, de nature conservatrice [...]. Les deux sortes de pulsions, aussi bien l'Eros que la pulsion de mort, seraient à l'œuvre dès la première émergence de la vie et travailleraient l'une contre l'autre.

« Psychanalyse » et « Théorie de la libido » (1923), *Résultats, idées, problèmes*, tome II, Paris, PUF, 2002, p. 77.

La spéculation théorique laisse supposer l'existence de deux pulsions fondamentales qui se cachent derrière les pulsions manifestes du moi et de l'objet : la pulsion aspirant à une unification toujours plus vaste, l'Eros, et la pulsion de destruction qui conduit à la désintégration du vivant. En psychanalyse, on appelle *libido* l'expression de la force d'Eros.

« Psycho-analysis » (1926), *Résultats, idées, problèmes*, tome II, Paris, PUF, 2002, p. 155.

Le moi se comporte comme s'il était guidé par cette considération : le symptôme est bel et bien là et ne peut être éliminé ; maintenant il s'agit de se familiariser avec cette situation et d'en tirer le plus grand avantage possible. Une adaptation a lieu à ce morceau du monde intérieur qui est étranger au moi et qui est représenté par le symptôme, comme celle que d'ordinaire le moi met en place normalement face au monde extérieur réel.

Inhibition, symptôme et angoisse (1926), Paris, Quadrige/PUF, 1999, p. 14-15.



Le moi est pacifique et voudrait s'incorporer le symptôme, l'accueillir au sein de son ensemble. La perturbation part du symptôme qui, en véritable substitut et rejeton de la motion refoulée, continue à jouer le rôle de celle-ci, renouvelle sans cesse sa revendication de satisfaction et oblige ainsi le moi à donner de nouveau le signal de déplaisir et à se mettre sur la défensive.

Inhibition, symptôme et angoisse (1926), Paris, Quadrige/PUF, 1999, p. 16.

Mais l'affect d'angoisse de la phobie, qui constitue son essence, n'est pas issu du processus de refoulement, ni des investissements libidinaux des motions refoulées, mais du refoulant lui-même ; l'angoisse de la phobie d'animal est l'angoisse de castration non transformée, donc une angoisse de réel, angoisse devant un danger effectivement menaçant ou jugé réel. Ici c'est l'angoisse qui fait le refoulement et non pas, comme je l'ai estimé jadis, le refoulement qui fait l'angoisse.

Inhibition, symptôme et angoisse (1926), Paris, Quadrige/PUF, 1999, p. 24.

J'ai déjà décrit la tendance générale de la formation de symptômes dans la névrose de contrainte. Elle tend à accorder à la satisfaction substitutive toujours plus d'espace aux dépens du refus. [...] Un moi restreint à l'extrême, qui en est réduit à chercher ses satisfactions dans les symptômes, voilà le résultat de ce procès qui se rapproche toujours plus de la complète faillite des efforts de défense initiaux.

Inhibition, symptôme et angoisse (1926), Paris, Quadrige/PUF, 1999, p. 33-34.

De même que le sur-moi est le père devenu impersonnel, de même l'angoisse devant la castration menaçant de sa part s'est muée en angoisse sociale ou en angoisse de conscience indéterminées. Mais cette angoisse est couverte, le moi se soustrait à elle en exécutant avec obéissance les commandements, les prescriptions et les actions de pénitence qui lui sont imposés. Lorsqu'il en est empêché, alors survient aussitôt un malaise extrêmement pénible, dans lequel il nous est donné d'apercevoir l'équivalent de l'angoisse, que les malades assimilent eux-mêmes à l'angoisse.

Inhibition, symptôme et angoisse (1926), Paris, Quadrige/PUF, 1999, p. 43.

Je m'en tiens fermement à la supposition que l'angoisse de mort doit être conçue comme analogon de l'angoisse de castration, et que la situation à laquelle le moi réagit est le fait d'être délaissé par le sur-moi protecteur – les puissances du destin –, par quoi prend fin l'assurance contre tous les dangers.

Inhibition, symptôme et angoisse (1926), Paris, Quadrige/PUF, 1999, p. 44.

Si nous [...] considérons [l'angoisse] jusqu'à présent comme un signal-affect du danger, elle nous apparaît maintenant, étant donné qu'il s'agit si souvent du danger de castration, comme la réaction à une perte, à une séparation. [...] La première expérience vécue d'angoisse, chez l'homme du moins, est la naissance, et celle-ci signifie objectivement la séparation d'avec la mère, elle pourrait être comparée à une castration de la mère (selon l'équivalence enfant = pénis).

Inhibition, symptôme et angoisse (1926), Paris, Quadrige/PUF, 1999, p. 44-45.



Dans la vie psychique deux pulsions principales sont à l'œuvre, l'Éros, soit la sexualité au sens le plus large, à l'énergie de laquelle nous avons justement donné le nom de libido, et un autre principe que nous désignons par son aspiration ultime comme pulsion de mort, qui se manifeste à nous comme impulsion poussant à l'agression et à la destruction.

Abrégé de théorie analytique (1931), Paris, Le Seuil, 2017, p. 40.

Composer avec le monde de la réalité est naturellement l'une des tâches principales pour tout être humain. Pour l'enfant, cette tâche n'est pas facile. Aucune des aspirations de sa libido ne peut trouver entière satisfaction dans la réalité.

Abrégé de théorie analytique (1931), Paris, Le Seuil, 2017, p. 49.

L'enfant ne peut pas être tout-puissant comme Dieu. D'une manière ou d'une autre, tous ces vœux contradictoires entre eux doivent être conciliés, et cela non seulement entre eux, mais également avec les réalités de la vie. De tous les hommes qui vivent en ce monde il est exigé qu'ils produisent une conciliation de ce genre. Celui qui échoue complètement dans cette mission tombe dans la psychose, la folie. Celui qui ne peut produire qu'un compromis partiel et en outre inconstant entre les conflits devient un névrosé.

Abrégé de théorie analytique (1931), Paris, Le Seuil, 2017, p. 50.

Tout Moi humain est le résultat final des efforts déployés pour trouver le compromis entre tous ces conflits, entre les conflits qui opposent les diverses aspirations de la libido, les conflits de la libido avec les exigences du Surmoi et avec les faits objectifs du monde extérieur réel.

Abrégé de théorie analytique (1931), Paris, Le Seuil, 2017, p. 50-51.

Une opposition entre une théorie optimiste de la vie et une théorie pessimiste n'entre pas en ligne de compte ; seule l'action conjuguée et antinomique des deux pulsions originaires, Eros et pulsion de mort, explique la bigarrure des manifestations de la vie, aucune de ces pulsions n'intervenant jamais seule.

« L'analyse avec fin et l'analyse sans fin » (1937), *Résultats, idées, problèmes*, tome II, Paris, PUF, 2002, p. 258.

Notre âme, ce précieux instrument à l'aide duquel nous nous imposons dans la vie, n'est pas en effet une unité paisiblement repliée sur elle-même, mais elle est plutôt comparable à un état moderne, au sein duquel une masse assoiffée de jouissance et de destruction doit être contenue par le pouvoir d'une équipe dirigeante modérée.

« Ma rencontre avec Josef Popper-Lynkeus » (1938), *Résultats, idées, problèmes*, tome II, Paris, PUF, 2002, p. 199.

Le ça n'a pour finalité ni la conservation de la vie ni une protection contre les dangers. Ces dernières tâches incombent au moi qui doit également découvrir le moyen le plus favorable et le moins dangereux d'obtenir une satisfaction, compte tenu des exigences du monde extérieur. Quant au surmoi, [...], sa tâche essentielle consiste à toujours refréner les satisfactions.

Abrégé de psychanalyse (1938), Paris, PUF, 1988, p. 7.



Nous avons résolu de n'admettre l'existence que de deux pulsions fondamentales : l'*Éros* et la *pulsion de destruction*. [...] Le but de l'*Éros* est d'établir de toujours de plus grandes unités, donc de conserver : c'est la liaison. Le but de l'autre pulsion, au contraire, est de briser les rapports, donc de détruire les choses. [...] C'est pourquoi nous l'appelons aussi *pulsion de mort*.
Abrégé de psychanalyse (1938), Paris, PUF, 1988, p. 8.

Aussi longtemps que cette pulsion [de destruction] agit intérieurement en tant que pulsion de mort, elle reste muette, et elle ne se manifeste à nous qu'au moment, où [...] elle se tourne vers l'extérieur. Cette diversion semble indispensable à la conservation de l'individu. [...] À l'époque où s'instaure le surmoi, des charges considérables de la pulsion d'agression se fixent à l'intérieur du moi et agissent sur le mode auto-destructeur. C'est là un des dangers qui menace la salubrité du psychisme.
Abrégé de psychanalyse (1938), Paris, PUF, 1988, p. 9.

Durant toute la vie, le moi demeure le grand réservoir d'où les investissements libidinaux partent vers les objets et où aussi ils sont ramenés, à la manière d'une masse protoplasmique qui pousse ou retire ses pseudopodes. [...] Un autre caractère important de la libido, c'est sa *mobilité*, c'est-à-dire la facilité avec laquelle elle passe d'un objet à un autre. Au contraire, il y a *fixation* de la libido quand elle s'attache, parfois pour toute la vie, à certains objets particuliers.
Abrégé de psychanalyse (1938), Paris, PUF, 1988, p. 10.

On trouve parmi les névrosés certains individus chez qui [...] la pulsion d'auto-conservation a subi un véritable retournement. Ils semblent n'avoir d'autre dessein que de se nuire à eux-mêmes et de se détruire. Peut-être les gens qui finissent par se suicider appartiennent-ils à cette catégorie. Nous pensons que, chez eux, des désunions des pulsions ont dû se produire sur une large échelle et provoquer la libération de quantités excessives de la pulsion de destruction tournée vers le dedans.
Abrégé de psychanalyse (1938), Paris, PUF, 1988, p. 49.



Jacques Lacan

1. Séminaires

Les biologistes croient qu'ils se consacrent à l'étude de la vie. On ne voit pas pourquoi. Jusqu'à nouvel ordre, leurs concepts fondamentaux relèvent d'une origine qui n'a rien à faire avec le phénomène de la vie, lequel reste dans son essence complètement impénétrable. Le phénomène de la vie continue à nous échapper, quoi qu'on fasse, et malgré les réaffirmations réitérées qu'on en approche de plus en plus.

Le Séminaire, livre II, Le Moi dans la théorie de Freud et dans la technique de la psychanalyse (1954-1955), texte établi par J.-A. Miller, Paris, Seuil, 1978, p. 95-96.

Œdipe à Colone, dont l'être est tout entier dans la parole formulée par son destin, présentifie la conjonction de la mort et de la vie. Il vit d'une vie qui est mort, qui est la mort qui est là exactement sous la vie.

Le Séminaire, livre II, Le Moi dans la théorie de Freud et dans la technique de la psychanalyse (1954-1955), texte établi par J.-A. Miller, Paris, Seuil, 1978, p. 271.

Un sens est un ordre, c'est-à-dire un surgissement. Un sens est un ordre qui surgit. Une vie insiste pour y entrer, mais il exprime quelque chose peut-être de tout à fait au-delà de cette vie, puisque quand nous allons à la racine de cette vie, et derrière le drame du passage à l'existence, nous ne trouvons rien d'autre que la vie conjointe à la mort.

Le Séminaire, livre II, Le Moi dans la théorie de Freud et dans la technique de la psychanalyse (1954-1955), texte établi par J.-A. Miller, Paris, Seuil, 1978, p. 271.

Ce que Freud nous enseigne avec le masochisme primordial, c'est que le dernier mot de la vie, lorsqu'elle a été dépossédée de sa parole, ne peut être que la malédiction dernière qui s'exprime au terme d'*Œdipe à Colone*. La vie ne veut pas guérir. La réaction thérapeutique négative lui est foncière. La guérison, d'ailleurs, qu'est-ce que c'est ? La réalisation du sujet par une parole qui vient d'ailleurs et le traverse.

Le Séminaire, livre II, Le Moi dans la théorie de Freud et dans la technique de la psychanalyse (1954-1955), texte établi par J.-A. Miller, Paris, Seuil, 1978, p. 271-272.

La vie ne songe qu'à se reposer le plus possible en attendant la mort. C'est ce qui mange le temps du nourrisson au début de son existence, par secteurs horaires qui ne lui laissent ouvrir qu'un petit œil de temps en temps. Il faut salement qu'on le tire de là pour qu'il arrive à ce rythme par quoi nous nous mettons en accord avec le monde.

Le Séminaire, livre II, Le Moi dans la théorie de Freud et dans la technique de la psychanalyse (1954-1955), texte établi par J.-A. Miller, Paris, Seuil, 1978, p. 272.



La vie ne songe qu'à mourir – *Mourir, dormir, rêver peut-être*, comme a dit un certain monsieur, au moment précisément où il s'agissait de ça – *to be or not to be*.

Le Séminaire, livre II, *Le Moi dans la théorie de Freud et dans la technique de la psychanalyse* (1954-1955), texte établi par J.-A. Miller, Paris, Seuil, 1978, p. 272.

C'est très certainement ce que Freud nous a apporté sous le terme d'instinct de mort. Il s'agit de cette limite du signifié qui n'est jamais atteinte par aucun être vivant, ou même, qui n'est jamais atteinte du tout, sauf cas exceptionnel, probablement mythique, puisque nous ne le rencontrons que dans les écrits ultimes d'une certaine expérience philosophique. C'est néanmoins quelque chose qui se trouve virtuellement à la limite de la réflexion de l'homme sur sa vie, qui lui permet d'entrevoir la mort comme la condition absolue, indépassable, de son existence, comme s'exprime Heidegger. Les rapports de l'homme avec le signifiant dans son ensemble sont très précisément liés à cette possibilité de suppression, de mise entre parenthèses de tout ce qui est vécu.

Lacan J., *Le Séminaire*, livre IV, *La Relation d'objet* (1956-1957), texte établi par J.-A. Miller, Paris, Seuil, 1994, p. 48.

L'instinct de mort n'est pas autre chose, en effet, que de nous apercevoir que la vie est improbable et complètement caduque. Des notions de cette sorte n'ont rien à faire avec aucune espèce d'exercice vivant, car l'exercice vivant consiste précisément à faire son petit passage dans l'existence exactement comme tous ceux qui nous ont précédés dans la même lignée typique.

Lacan J., *Le Séminaire*, livre IV, *La Relation d'objet* (1956-1957), texte établi par J.-A. Miller, Paris, Seuil, 1994, p. 50.

Pour satisfaire ce qui ne peut pas être satisfait, à savoir ce désir de la mère qui, dans son fondement, est inassouissable, l'enfant, par quelque voie qu'il le fasse, s'engage dans la voie de se faire lui-même objet trompeur. Ce désir qui ne peut pas être assouvi, il s'agit de le tromper. C'est précisément en tant qu'il montre à sa mère ce qu'il n'est pas, que se construit tout le cheminement autour duquel le moi prend sa stabilité.

Lacan J., *Le Séminaire*, livre IV, *La Relation d'objet* (1956-1957), texte établi par J.-A. Miller, Paris, Seuil, 1994, p. 194.

La vie a-t-elle quelque chose à faire avec la mort ? Peut-on dire que le rapport à la mort supporte, sous-tend, comme la corde l'arc, le sinus de la montée et de la retombée de la vie ? Il nous suffit pour reprendre la question que Freud ait cru pouvoir la poser à partir de son expérience – et tout prouve qu'elle est effectivement posée par notre expérience. Dans ce que je vous dis à l'instant, ce n'est pas de cette mort-là qu'il s'agit. Il s'agit de la seconde mort, celle que l'on peut encore viser après que la mort est accomplie, comme je vous l'ai montré concrètement dans le texte de Sade.

Le Séminaire, livre VII, *L'Éthique de la psychanalyse* (1959-1960), texte établi par J.-A. Miller, Paris, Seuil, 1986, p. 341.



À ce niveau, quoi chez l'Autre peut répondre au sujet ? Rien d'autre que ce qui fait sa consistance et sa foi naïve en ce qu'il est comme moi. C'est à savoir ce qui en est le véritable support – sa fabrication comme objet *a*. Il n'y a rien en face du sujet que celui-là, l'un-en-plus parmi tant d'autres, et qui ne peut d'aucune façon répondre au cri de la vérité, sinon qu'il est très précisément son équivalent – la non-jouissance, la misère, la détresse, et la solitude. Telle est la contrepartie du *a*, de ce plus-de-jouir qui fait la cohérence du sujet en tant que moi.

Le Séminaire, livre XVI, *D'un Autre à l'autre* (1968-1969), texte établi par J.-A. Miller, Paris, Seuil, 2006, p. 24.

Cette distribution, sa limite intime, voilà ce qui conditionne ce qu'en son temps, et avec plus de mots, bien sûr, plus d'illustrations que je ne peux le faire ici, j'ai désigné comme la *vacuole*, cet interdit au centre, qui constitue, en somme, ce qui nous est le plus prochain, tout en nous étant extérieur. Il faudrait faire le mot *extime* pour désigner ce dont il s'agit.

Le Séminaire, livre XVI, *D'un Autre à l'autre* (1968-1969), texte établi par J.-A. Miller, Paris, Seuil, 2006, p. 224.

Bref, c'est l'*a-vie*. Comme on dit une personne qui se divertit pour l'instant, c'est gai.

Le Séminaire, livre XIX, *...ou pire* (1971-1972), texte établi par J.-A. Miller, Paris, Seuil, 2011, p. 150.

N'est-ce pas là ce que suppose proprement l'expérience psychanalytique ? – la substance du corps, à condition qu'elle se définisse seulement de ce qui se jouit. Propriété du corps vivant sans doute, mais nous ne savons pas ce que c'est que d'être vivant sinon seulement ceci, qu'un corps cela se jouit. Cela ne se jouit que de le corporiser de façon signifiante.

Le Séminaire, livre XX, *Encore* (1972-1973), texte établi par J.-A. Miller, Paris, Seuil, 1975, p. 26.

La question est plutôt de savoir pourquoi un homme normal, dit normal, ne s'aperçoit pas que la parole est un parasite, que la parole est un placage, que la parole est la forme de cancer dont l'être humain est affligé. Comment y en a-t-il qui vont jusqu'à le sentir ? Il est certain que là-dessus Joyce nous donne un petit soupçon.

Le Séminaire, livre XXIII, *Le Sinthome* (1975-1976), texte établi par J.-A. Miller, Paris, Seuil, 2005, p. 95.



2. Autres publications

À vrai dire la fissure, mais fondamentale, d'une telle déduction irrationnelle, apparaît au joint de l'élan vital à l'élan personnel, qui exige, nous semble-t-il, l'immixtion d'une donnée intentionnelle concrète, ici absolument méconnue.

« Psychologie et esthétique » (1935), *Premiers écrits*, Paris, Le Seuil, 2023, p. 115.

Il est clair qu'il s'agit là d'un désordre provoqué au joint le plus intime du sentiment de la vie chez le sujet.

« D'une question préliminaire à tout traitement possible de la psychose » (1955-1956), *Écrits*, Paris, Seuil, 1966, p. 558.

Qui a interrogé aussi intrépidement que ce clinicien attaché au terre-à-terre de la souffrance, la vie sur son sens, et non pour dire qu'elle n'en a pas, façon commode de s'en laver les mains, mais qu'elle n'en a qu'un, où le désir est porté par la mort ?

« La direction de la cure » (1958), *Écrits*, Paris, Seuil, 1966, p. 642.

Bien loin que réponde en effet à ce désir la passivité de l'acte, la sexualité féminine apparaît comme l'effort d'une jouissance enveloppée dans sa propre contiguïté [...] pour se réaliser à l'envi du désir que la castration libère chez le mâle en lui donnant son signifiant dans le phallus.

« Propos directifs pour un Congrès sur la sexualité féminine » (1960), *Écrits*, Paris, Seuil, 1966, p. 735.

Le plus grand péché, nous dit Dante, est la tristesse. Il faut nous demander comment nous, engagés dans ce champ que je viens de cerner, pouvons être en dehors cependant.

« Allocution sur les psychoses de l'enfant » (1967), *Autres écrits*, Paris, Seuil, 2001, p. 363.

Toute formation humaine a pour essence, et non pour accident, de refréner la jouissance. La chose nous apparaît nue – et non plus à travers ces prismes ou lentilles qui s'appellent religion, philosophie... voire hédonisme, car le principe du plaisir, c'est le frein de la jouissance.

« Allocution sur les psychoses de l'enfant » (1967), *Autres écrits*, Paris, Seuil, 2001, p. 364.

J'ai été un tout petit peu entraîné à faire remarquer que, sur le sujet de la biologie, la psychanalyse n'avait pas apporté grand-chose alors qu'elle n'a que ça à la bouche, les pulsions de vie, *et je te glougloutte*, les pulsions de mort.

« Conférence de Louvain » (1972), texte établi par J.-A. Miller, *La Cause du désir*, n° 96, juin 2017, p. 11.



La mort est du domaine de la foi. Vous avez bien raison de croire que vous allez mourir, bien sûr – ça vous soutient. Si vous n’y croyiez pas, est-ce que vous pourriez supporter la vie que vous avez ? Si on n’était pas solidement appuyé sur cette certitude que ça finira, est-ce que vous pourriez supporter cette histoire ? Ce n’est qu’un acte de foi. Le comble du comble, c’est que vous n’en êtes pas sûr.

« Conférence de Louvain » (1972), texte établi par J.-A. Miller, *La Cause du désir*, n° 96, juin 2017, p. 11.

Seulement voilà, la vie, ça, c’est du solide, c’est ce sur quoi nous vivons, justement. Bien sûr nous vivons, ce n’est pas douteux, on s’en aperçoit même à chaque instant. Seulement, la vie, il s’agit de la penser.

« Conférence de Louvain » (1972), texte établi par J.-A. Miller, *La Cause du désir*, n° 96, juin 2017, p. 11.

La vie, dès qu’on commence à en parler comme telle, quand on prend la vie comme concept, alors là, on se met tous à l’abri tous ensemble pour se réchauffer avec un certain nombre de bestioles qui naturellement nous réchauffent d’autant mieux que, pour ce qui est de notre vie à nous, on n’a aucune espèce d’idée de ce que c’est. Dieu merci, c’est le cas de le dire, il ne nous a pas laissés tous seuls. Depuis le début, depuis la Genèse, il y avait d’innombrables animaux. Que ce soit ça qui fasse la vie, ça a la plus grande vraisemblance. La vie est ce qui nous est commun avec les petits animaux.

« Conférence de Louvain » (1972), texte établi par J.-A. Miller, *La Cause du désir*, n° 96, juin 2017, p. 11-12.

C’est beau, la vie, comme vous savez. Ça remue, c’est chaleureux, c’est sensible, c’est bouleversant. Alors on commence à penser, Dieu sait pourquoi, que ça se conserve, la vie. C’est quand même un signe que là, quelque chose passe d’un peu plus sérieux. Pour que ça dure, il faut que ça se conserve, ça fait ce qu’il faut pour se conserver, ce qui commence à compliquer un petit peu plus les choses.

« Conférence de Louvain » (1972), texte établi par J.-A. Miller, *La Cause du désir*, n° 96, juin 2017, p. 12.

De sorte que, si étonnant que ça puisse vous paraître, il se trouve qu’on n’a pas eu besoin des derniers progrès de la biologie [...] Pour tout le reste, jusqu’à nouvel ordre, vous pourrez toujours chercher ce que c’est que la vie.

« Conférence de Louvain » (1972), texte établi par J.-A. Miller, *La Cause du désir*, n° 96, juin 2017, p. 12.

Cette vie, cette vie à l’abri dans ce qui est le plus sûrement voué à la mort, cette vie dont nous avons plein la bouche, à quel titre vaut-il de s’en servir ? Ce que je suis en train d’énoncer dans cette entrée en matière, c’est que l’usage qu’on en fait est de métaphore. C’est-à-dire que là où nous ne sommes pas capables de rendre compte du moindre comportement, il y a quand même la couverture, le chapeau de la vie. C’est comme ça parce que c’est la vie.

« Conférence de Louvain » (1972), texte établi par J.-A. Miller, *La Cause du désir*, n° 96, juin 2017, p. 14.



Et encore, si vous fouillez un peu dans toute cette littérature, *La vita nova*, ça veut dire qu'il faut se débarrasser de pas mal de choses qui sont généralement considérées comme de la vie pour que vienne la vie neuve. Elle est toujours l'aboutissement de quelque chose qui d'abord est frayage de sens et, comme on dit, essai de donner à la vie un sens.

« Conférence de Louvain » (1972), texte établi par J.-A. Miller, *La Cause du désir*, n° 96, juin 2017, p. 14.

S'il y a une chose absolument certaine, c'est que ce n'est pas du tout à donner un sens à la vie qu'aboutit le discours psychanalytique. Il donne un sens à des tas de choses, à des tas de comportements, mais il ne donne pas le sens de la vie, pas plus d'ailleurs que quoi que ce soit qui commence à raisonner sur la vie.

« Conférence de Louvain » (1972), texte établi par J.-A. Miller, *La Cause du désir*, n° 96, juin 2017, p. 14.

Je ne m'en vais pas me mettre à exposer le pari de Pascal pour dire que la vie, pour qui pense et sent un peu, n'a strictement qu'un sens – pouvoir la jouer. En échange de quoi ? Sans doute d'innombrables autres vies. Il n'en reste pas moins que ce dont il s'agit, c'est de la jouer, c'est de parier. Jusqu'au point où nous en sommes, et dans le discours du maître particulièrement – ça, Hegel l'a fort bien vu – hors du risque de la vie, il n'y a rien qui, à ladite vie, donne un sens.

« Conférence de Louvain » (1972), texte établi par J.-A. Miller, *La Cause du désir*, n° 96, juin 2017, p. 14.

Dans le début du discours de Freud, il n'y a pas de trace de référence à la vie. Il y a un discours dont il s'enseigne, celui de l'hystérique, et qu'est-ce qu'il y découvre ? Très précisément, un sens. Et ce sens, par rapport à tout ce qui s'est jusque-là évalué, est autre. C'est... Vais-je dire *le* ou *la* ? Disons, pour frayer la chose, que c'est *la* jouissance. Mais si vous mettez la chose en deux mots avec un petit trait d'union, c'est le *joui-sens*.

« Conférence de Louvain » (1972), texte établi par J.-A. Miller, *La Cause du désir*, n° 96, juin 2017, p. 14.

Qui donc avant Freud était capable de dire, à propos d'un deuil, que ce n'est pas un vrai deuil ? C'est une chose qui ne se rencontre pas souvent, mais tout de même de temps en temps. Freud a écrit, bien sûr, sur le deuil, mais qui a su traduire ça, en termes sensibles ? Pour tout vous dire, si j'ai un jour inventé ce que c'était que l'objet petit *a*, c'est que c'était écrit dans *Trauer und Melancolie*. Littéralement, je n'ai eu qu'à me laisser guider.

« Conférence de Louvain » (1972), texte établi par J.-A. Miller, *La Cause du désir*, n° 96, juin 2017, p. 15.



Et la répétition, ça veut dire que la demande, ça ne s'arrête pas [...] ce qui est au-delà du principe du plaisir est très précisément tout ce qui pêche, tout ce à quoi a affaire l'analyste, c'est-à-dire la répétition d'une demande, qui est tout de même là pour quelque chose d'autre que d'aboutir à l'anéantissement. Là, il y a quelque chose qui insiste, et ce qui insiste, c'est justement ce qui a le plus de sens, et ce sens est de l'ordre de la jouissance.

« Conférence de Louvain » (1972), texte établi par J.-A. Miller, *La Cause du désir*, n° 96, juin 2017, p. 17.

Il n'y a rien d'affreux comme de rêver qu'on est condamné à vivre à répétition. D'où l'idée de la pulsion de mort.

« Le Rêve D'Aristote – Conférence à l'Unesco » (1978), *La Cause du désir*, n° 97, 2017, p. 7.

Dans l'égarement de notre jouissance, il n'y a que l'Autre qui la situe, mais c'est en tant que nous en sommes séparés. D'où des fantasmes, inédits quand on ne se mêlait pas. Laisser cet Autre à son mode de jouissance, c'est ce qui ne se pourrait qu'à ne pas lui imposer le nôtre, à ne pas le tenir pour un sous-développé. S'y ajoutant la précarité de notre mode, qui désormais ne se situe que du plus-de-jouir, qui même ne s'énonce plus autrement, comment espérer que se poursuive l'humanitarisme de commande dont s'habillaient nos exactions ?

Lacan J., « Télévision » (1974), *Autres écrits*, Paris, Seuil, 2001, p. 534.



Jacques-Alain Miller

1. L'orientation lacanienne

Le partenaire symptôme [1997-1998]

Mais en revanche une fois que vous êtes comblé au niveau des besoins, vous perdez votre boussole et vous vous demandez : qu'est-ce que je peux bien désirer, ou qu'est-ce que l'autre peut bien désirer ?

« L'orientation lacanienne. Le partenaire symptôme », enseignement prononcé dans le cadre du département de psychanalyse de l'université Paris 8, cours du 7 janvier 1998, inédit.

Un effort de poésie [2002-2003]

Qu'est-ce que le libertinage ? C'est jouir sans doute, mais jouir sans être esclave de sa jouissance ; au contraire, c'est être maître de sa jouissance. Diderot le dit ainsi : « Je le laisse maître de suivre la première idée ».

« La logique et l'oracle », cours du 20 novembre 2002, *La Cause du désir*, n° 90, janvier 2015, p. 136.

La psychanalyse est plutôt là du côté de Giordano Bruno – *Tes pensées sont tes chiens, non tes catins. Elles te dévorent*. La jouissance n'est pas libre, elle n'est pas libertine. Au contraire, elle est appareillée à la répétition. Le discours « rationnel » achoppe sur une « limite quasi mystique », que Lacan définit comme « le lieu où le symbole se substitue à la mort pour s'emparer de la première boursoufflure de la vie. »

« La logique et l'oracle », cours du 20 novembre 2002, *La Cause du désir*, n° 90, janvier 2015, p. 136.

Le tout dernier Lacan [2006-2007]

Que le réel n'attende rien de la parole, on en trouve comme la marque dans l'épisode que Lacan reproduit de l'hallucination de l'homme aux loups, dans la mesure où, bien qu'il y soit avec sa nounou chérie, Nania, il n'éprouve pas le besoin de lui en parler. Dans ce très mince silence, Lacan isole le réel qui n'est pas pris dans le mécanisme du discours à l'Autre et du transfert. Dans le récit de la mutilation hallucinatoire, se trouve indiqué que le sujet est bien coupé du rapport à l'Autre. C'est en quelque sorte *pour tout seul*, pour le sujet tout seul, pour son soi.

« L'esp d'un lapsus », cours du 22 novembre 2006, *Quarto*, n° 90, juin 2007, p. 17-18.



Dans son rapport de Rome, l'historisation à l'air toute-puissante, comme si elle pouvait résorber sans reste, par le vrai, le réel. L'hallucination met au contraire en scène le comportement, lui non assujéti, d'un élément qui n'est pas tombé sous la légalité de la chaîne signifiante. Les termes pour l'exprimer – pour reprendre et traduire la *Ververfung* freudienne –, c'est expulsion, refus, retranchement, forclusion.

« L'esp d'une hallucination », cours du 29 novembre 2006, *Quarto*, n° 90, juin 2007, p. 21.

Nous savons maintenant donner sa valeur à ce *tout seul*, qui signale que nous ne sommes pas dans l'histoire, dans l'hystérie, dans l'un et l'autre, mais au contraire du côté du solitaire. Lacan ajoute même – nous y entendons là le bruissement du *Sinthome* – : un « bruit où l'on peut tout entendre »

« L'esp d'une hallucination », cours du 29 novembre 2006, *Quarto*, n° 90, juin 2007, p. 23.

« Le moment de conclure » est placé sous le patronage de Spinoza, c'est-à-dire de ce qui fut, dans l'ordre intellectuel, l'instant de voir de Lacan, ce qui a vraiment eu pour lui de la résonance. Tout ce que Lacan déploie du *mos topologicus* dans son tout dernier enseignement tend à manifester la sortie hors de la géométrie euclidienne. Chez Spinoza, tout cela converge vers cet amour de Dieu qu'il appelle « l'amour intellectuel de Dieu » : l'âme baigne dans la joie, dans la jouissance, dans une sérénité qui va jusqu'à la béatitude. Cet ensemble est induit par l'intangible vérité nécessaire de la démonstration euclidienne ; *delectamur*, dit-il, nous nous délectons. Certains voudraient que je sois ainsi. Je m'efforce de les satisfaire, mais je traîne derrière moi le tout dernier Lacan, qui met l'inhibition à la place de la béatitude. Ce n'est pas l'apaisement, mais le souci qui donne sa note fondamentale, sa *Stimmung* à ce tout dernier enseignement. C'est le *je me casse la tête* que lance Lacan, ajoutant *et je ne sais même pas sur quoi*, qui restitue bien cet accent, cette tonalité fondamentale [...] C'est par rapport à Spinoza qu'on saisit le rappel par Lacan qu'il ne faut pas penser sans le corps.

« Le rêve du réveil », cours du 6 juin 2007, *La Cause du désir*, n° 104, mars 2020, p. 17.

Nullibité – Tout le monde est fou [2007-2008]

Et pour moi Goethe, aussi, c'est quelque chose dont évidemment je suis très loin, c'est-à-dire la sagesse. La sagesse qui lui fait dire : à tous les moments de la vie il convient de savoir jouir. Bon. Même le vieil homme.

« L'orientation lacanienne. Nullibité – Tout le monde est fou », enseignement prononcé dans le cadre du département de psychanalyse de l'université de Paris 8, cours du 12 décembre 2007, inédit.

Le coup de force initial de Lacan pour introduire la fonction de l'écriture dans le champ du langage, son coup de force essentiel, c'est l'écriture de la jouissance sexuelle sous ce sigle Φ valant comme fonction d'une variable marquée $x - \Phi(x)$.

« Déficit ou faille », cours du 30 janvier 2008, *La Cause du désir*, n° 98, mars 2018, p. 126.



Choses de finesse en psychanalyse [2008-2009]

Alors, les psychanalystes, comme les mathématiciens, n'entendent pas sacrifier le *primum vivere* : d'abord survivre, et le *d'abord survivre* implique une adaptation au contexte. Mais – c'est l'autre branche qui constitue l'alternative –, disons, pour rester en latin, l'avertissement de Juvenal : *et propter vitam vivendi perdere causas* – et pour sauver la vie perdre les raisons de vivre. Et donc nous sommes entre conserver le *primum vivere*, qui est la condition de tout, et en même temps, pour cette survie, ne pas sacrifier la raison d'être de la psychanalyse.

« L'orientation lacanienne. Choses de finesse en psychanalyse », enseignement prononcé dans le cadre du département de psychanalyse de l'université Paris 8, cours du 12 novembre 2008, inédit.

La générosité trouve son fondement dans la rétention, dans l'égoïsme, dans un *C'est pour moi*. Et c'est, au sens propre, ce qui se laisse interpréter. Voilà la finesse, qui passe par des choses infimes, et, dans cet infime, l'analyse s'est trouvée le ressort d'un désir qui dément ce qui se propose ouvertement.

« L'orientation lacanienne. Choses de finesse en psychanalyse », enseignement prononcé dans le cadre du département de psychanalyse de l'université Paris 8, cours du 19 novembre 2008, inédit.

Ce serait d'ailleurs peut-être plus conforme à ma propre orientation de dire que la santé est la vérité d'un corps. La santé de l'un n'est pas forcément la santé de l'autre [...] Au fond tout ce qu'il [Canguilhem] dit pointe vers ceci, qu'il n'y a pas d'universel de la santé en tant que vérité du corps, que le seul universel de la santé est social. Et si le mental est concerné, l'âme, c'est dans son statut aristotélicien c'est-à-dire en tant que forme du corps – forme du corps désigne sa propriété harmonique, son harmonie –, à cet égard, l'âme, si je puis dire, fait partie du corps : elle fait partie du corps en tant qu'elle est sa forme, qu'elle est sa consistance. C'est au niveau du corps qu'on a chance de rencontrer une consistance dans l'expérience.

« L'orientation lacanienne. Choses de finesse en psychanalyse », enseignement prononcé dans le cadre du département de psychanalyse de l'université Paris 8, cours du 3 décembre 2008, inédit.



Cette notion, l'homme animal malade, conduirait à formuler, en regard de la proposition de Canguilhem, celle-ci, qui y est antinomique, que *la maladie est la vérité de l'homme*, et, pour ce qui nous concerne plus précisément, que *le symptôme est la vérité de l'homme*. C'est sans doute la perspective qui s'impose quand on ne prend pas comme point de départ le physique, le somatique, mais le psychique, le mental, qui n'apparaît jamais en accord avec la fonction de l'utile. Dans l'univers mental, il y a toujours du trop, du trop peu, du pas à sa place. Pour le corps, admettons que l'on puisse définir un accord. D'accord. Mais l'accord ne vaut pas pour le mental, dont Lacan, dans son tout dernier enseignement, faisait comme une sorte de suppuration, de sécrétion foncièrement malsaine, proscrivant à cet égard toute idée de norme, et spécialement celle qui serait donnée par le cataplasme du Nom-du-Père.

« L'orientation lacanienne. Choses de finesse en psychanalyse », enseignement prononcé dans le cadre du département de psychanalyse de l'université Paris 8, cours du 3 décembre 2008, inédit.

Des *page-turners*, des livres dont on tourne la page très vite pour savoir comment ça se continue parce qu'on est happé par l'intrigue, je n'ai jamais vu personne lire *Finnegans Wake* comme ça. Donc, désabonné de l'inconscient, ça veut simplement dire que Lacan s'est aperçu que ça ne peut émouvoir personne, que ça ne fait pleurer personne, que ça ne fait battre le cœur de personne, que ça ne concerne personne en rien, que ça ne vous touche pas, que ça ne remue pas votre objet *petit a*.

« Nous sommes poussés par des hasards à droite et à gauche », cours du 10 décembre 2008, *La Cause freudienne*, n° 71, juin 2009, p. 68.

La métaphore paternelle résout la jouissance par le sens commun : chaque fois que nous sommes touchés, que nous sommes émus, que ça nous dit quelque chose, le phallus est dans le coup, il est l'emblème du sens commun. Par rapport à ce *sens joui*, Lacan distingue la jouissance propre au sinthome.

« L'inconscient et le sinthome », cours du 17 décembre 2008, *La Cause freudienne*, n° 71, juin 2009, p. 77.

L'orientation vers le singulier ne veut pas dire que l'on ne déchiffre pas l'inconscient, elle veut dire que [...] le déchiffrement s'arrête sur le hors-sens de la jouissance, et que, à côté de l'inconscient, où ça parle – et où ça parle à chacun, parce que l'inconscient c'est toujours du sens commun –, à côté de l'inconscient, il y a le singulier du sinthome, où ça ne parle à personne. C'est pourquoi Lacan le qualifie d'événement de corps. Ce n'est pas un événement de pensée. Ce n'est pas un événement de langage. C'est un événement de corps – encore faut-il savoir : de quel corps ? Ce n'est pas un événement du corps spéculaire, ce n'est pas un événement qui a lieu là où se déploie la forme leurrante du corps qui vous aspire dans le stade du miroir. C'est un événement du corps substantiel, celui qui a consistance de jouissance.

« L'inconscient et le sinthome », cours du 17 décembre 2008, *La Cause freudienne*, n° 71, juin 2009, p. 78.



La pulsion c'est une chaîne signifiante, seulement les signifiants sont empruntés au corps – pour faire simple –, ce sont des signifiants organiques.

« L'orientation lacanienne. Choses de finesse en psychanalyse », enseignement prononcé dans le cadre du département de psychanalyse de l'université Paris 8, cours du 11 mars 2009, inédit.

Le plus de jouir, c'est l'au-delà du principe de plaisir et c'est aussi le *Lustgewinn* (le terme est employé par Freud dès son livre sur *Le mot d'esprit...*), le gain de plaisir – accentué par l'au-delà..., *le plus-de-jouir* en est, si je puis dire, la traduction créatrice.

« La vérité fait couple avec le sens », cours du 18 mars 2009, *La Cause du désir*, n° 92, mars 2016, p. 92.

On trouve la jouissance, non pas dans ce fonctionnement en quelque sorte circulaire qui traduit la régulation, mais au contraire prise dans une série répétitive scandée par ces points d'excès, qui peuvent être dits de plaisir extrême, de plaisir déséquilibrant, mais qui sont voisins d'une expérience de la douleur.

« Une nouvelle alliance avec la jouissance », cours du 1^{er} avril 2009, *La Cause du désir*, n° 92, mars 2016, p. 99.

D'où nous sommes, c'est-à-dire du point où Lacan lui-même nous a conduits dans son tout dernier enseignement, nous apercevons comme il s'est évertué à mettre de l'articulation signifiante dans le registre libidinal. Ce monde-là, ce monde libidinal qu'il a créé, il l'a fait tourner autour d'un signifiant, le phallus, $\varnothing$.

« Une nouvelle alliance avec la jouissance », cours du 1^{er} avril 2009, *La Cause du désir*, n° 92, mars 2016, p. 100.

La vie de Lacan [2009-2010]

Le désir, il le décrit dans « La direction de la cure » – page 690 du volume des *Écrits* – comme paradoxal, déviant, erratique, excentré, voire scandaleux. Eh bien reparcourant cette série d'adjectifs, je ne peux pas m'empêcher de penser qu'il s'applique fort bien à la vie de Lacan.

« L'orientation lacanienne. La vie de Lacan », enseignement prononcé dans le cadre du département de psychanalyse de l'université Paris 8, cours du 10 février 2010, inédit.

Le désir est une figure du trop, le désir est trop par rapport à la mesure que l'on peut prendre dans le besoin. Et c'est ce que veut dire le mot de « besoin ». Le besoin comporte un appel mais avec cet appel sa limite : le besoin vient à satiété. Il y a le moment où on dit : c'est assez, je suis rassasié, je ne suis plus assoiffé.

« L'orientation lacanienne. La vie de Lacan », enseignement prononcé dans le cadre du département de psychanalyse de l'université Paris 8, cours du 10 février 2010, inédit.



En ce sens, la « Vie de Lacan » demanderait à être lue comme celle d'un homme de désir. Un homme de désir qui n'a, au fond, jamais aspiré être un sage, qui a considéré que la sagesse, les efforts vertueux qu'elle enjoint d'accomplir est en fait couardise au regard de l'insistance du désir.

« L'orientation lacanienne. La vie de Lacan », enseignement prononcé dans le cadre du département de psychanalyse de l'université Paris 8, cours du 10 février 2010, inédit.

Je disais que le désir était un des noms du réel mais il y en a un autre vers lequel Lacan a progressé dans son enseignement et qui s'appelle la jouissance. Disons que le désir, c'est la dynamique du réel tandis que la jouissance prend le réel comme immobile, comme invariable.

« L'orientation lacanienne. La vie de Lacan », enseignement prononcé dans le cadre du département de psychanalyse de l'université Paris 8, cours du 10 février 2010, inédit.

Au regard de la jouissance, le désir n'est qu'un semblant et d'abord parce que le désir n'attrape rien ; le principe du désir, disons-le, le principe du désir est hystérique c'est-à-dire que c'est l'insatisfaction. Le désir réitère, se soutient de réitérer un « ce n'est pas ça », et donc tend incessamment vers autre chose, une Autre chose qui atteinte ne sera pas ça non plus, ce qui fait que on peut mettre la majuscule à l'adjectif Autre, dans Autre chose.

« L'orientation lacanienne. La vie de Lacan », enseignement prononcé dans le cadre du département de psychanalyse de l'université Paris 8, cours du 10 février 2010, inédit.

Le désir est foncièrement dans sa phase le plus profond désir de rien. Le désir dont le principe, dont la loi est le « ce n'est pas ça », n'a pour objet que le rien, n'a pour objet rien qui est.

« L'orientation lacanienne. La vie de Lacan », enseignement prononcé dans le cadre du département de psychanalyse de l'université Paris 8, cours du 10 février 2010, inédit.

Le désir n'est que la métonymie d'un manque, n'est que le manque répercuté, multiplié, véhiculé par des signifiants successifs et donc le désir ne se conclut jamais que sur rien, le rien, si l'on veut, est sa vérité.

« L'orientation lacanienne. La vie de Lacan », enseignement prononcé dans le cadre du département de psychanalyse de l'université Paris 8, cours du 10 février 2010, inédit.

La prise du désir n'est rien que celle d'un désêtre.

« L'orientation lacanienne. La vie de Lacan », enseignement prononcé dans le cadre du département de psychanalyse de l'université Paris 8, cours du 10 février 2010, inédit.

Une analyse accomplit dans la règle un dégonflage du désir, met en évidence le désêtre sur quoi le désir ne peut jamais que déboucher : ce ne sera jamais ça.

« L'orientation lacanienne. La vie de Lacan », enseignement prononcé dans le cadre du département de psychanalyse de l'université Paris 8, cours du 10 février 2010, inédit.



La jouissance est un nom plus puissant pour le réel que n'est le désir. L'insatisfaction ressentie, l'insatisfaction qui s'éprouve au niveau mystérieux qu'on appelle la conscience, l'insatisfaction est foncièrement une illusion, au regard de la jouissance, c'est-à-dire qu'elle en constitue comme le refoulement : c'est la jouissance inconsciente qui s'éprouve comme insatisfaction.

« L'orientation lacanienne. La vie de Lacan », enseignement prononcé dans le cadre du département de psychanalyse de l'université Paris 8, cours du 10 février 2010, inédit.

La psychanalyse, celle que vous faites, a pour résultat dans le meilleur des cas que la jouissance inconsciente puisse s'éprouver comme satisfaction et je pourrais même dire se conclure par une réconciliation avec votre trop.

« L'orientation lacanienne. La vie de Lacan », enseignement prononcé dans le cadre du département de psychanalyse de l'université Paris 8, cours du 10 février 2010, inédit.

C'est ce qu'exprime le terme que Lacan a fait monter dans son dernier enseignement, celui du sinthome, comme mode de jouir pour qualifier le mode de jouir par rapport à quoi, autour de quoi, gravitent désir, fantasme et satisfaction.

« L'orientation lacanienne. La vie de Lacan », enseignement prononcé dans le cadre du département de psychanalyse de l'université Paris 8, cours du 10 février 2010, inédit.

« Vie de Lacan » demanderait à être conçu comme son sinthome. Et pour le faire il faudrait pouvoir se demander qu'est-ce qui apparaissait de son mode de jouir ? Eh bien d'abord, je l'ai dit, dans son rapport à l'autre son mode de jouir se mettait en scène par choquer l'autre, le scandaliser, le sidérer.

« L'orientation lacanienne. La vie de Lacan », enseignement prononcé dans le cadre du département de psychanalyse de l'université Paris 8, cours du 10 février 2010, inédit.

Mais il opérait aussi en deçà du refoulement, en s'appliquant - et en ce sens j'y vois le sinthome de Lacan - en s'appliquant à déjouer la défense de l'Autre.

« L'orientation lacanienne. La vie de Lacan », enseignement prononcé dans le cadre du département de psychanalyse de l'université Paris 8, cours du 10 février 2010, inédit.

Le refoulement joue au niveau de la chaîne signifiante ; ce que Freud désigne comme la défense se tient en rapport avec ce que nous pouvons désigner comme la jouissance. Autrement dit, en ce sens, la défense selon Freud, c'est ce qui, chez Lacan, s'appelle mode de jouir. Alors que le refoulement, c'est un mode de dire. Le sinthome de Lacan allait jusqu'à, au moins cerner, forcer, déranger le mode de jouir de l'autre.

« L'orientation lacanienne. La vie de Lacan », enseignement prononcé dans le cadre du département de psychanalyse de l'université Paris 8, cours du 10 février 2010, inédit.

L'éthique, c'est un rapport à la valeur de jouissance.

« L'orientation lacanienne. La vie de Lacan », enseignement prononcé dans le cadre du département de psychanalyse de l'université Paris 8, cours du 17 février 2010, inédit.



Alors qu'est-ce que ça veut dire ici la contingence ? Ça veut dire d'abord que ça ne se déduit pas, que ça se constate quand vous êtes analyste et que pour le sujet ça se rencontre, ça tient à la rencontre, hasardeuse.

« L'orientation lacanienne. La vie de Lacan », enseignement prononcé dans le cadre du département de psychanalyse de l'université Paris 8, cours du 17 mars 2010, inédit.

Le sevrage, au fond, indique la place essentielle de la perte de l'objet nourricier pour l'enfant ; c'est dans la faille de cette perte que s'inscrit l'intrusion de l'Autre. Et donc il y a déjà une articulation qui se cherche, que Lacan expose entre sevrage et intrusion, entre ce moins (l'objet perdu) et ce plus (du petit autre) et ce sont ces deux éléments qui viendront se conjuguer, si je puis dire, dans ce qu'il appellera bien plus tard l'objet petit *a*.

« L'orientation lacanienne. La vie de Lacan », enseignement prononcé dans le cadre du département de psychanalyse de l'université Paris 8, cours du 7 avril 2010, inédit.

Je me dis qu'en travaillant devant vous le thème de la paranoïa, j'ai laissé peut-être oublier que Lacan était foncièrement quelqu'un de moqueur. Il lui est arrivé de le dire : je suis gamin. Vieillissant, il regrettait qu'il y ait de moins en moins de camarades, de comparses, avec lesquels il puisse partager ses moqueries, avec lesquels il puisse rire. Et de fait on voit bien dans ses écrits comme dans ses séminaires qu'il ne recule jamais devant la plaisanterie, qu'il la mêle à ses considérations les plus mathématiques. Il ne tient à cet égard à aucune unité de ton. Une phrase commencée dans l'emphase conduit volontiers chez lui à une histoire drôle. C'est Lacan, convenons-en, qui a donné au livre de Freud sur le mot d'esprit toute sa place quand il a détaillé la structure des formations de l'inconscient. Et ça n'était pas un forçage. Lacan ne cultivait pas, ne se croyait pas obligé de cultiver l'esprit de sérieux : tout indique qu'il maintenait une distance par rapport au sérieux.

« L'orientation lacanienne. La vie de Lacan », enseignement prononcé dans le cadre du département de psychanalyse de l'université Paris 8, cours du 14 avril 2010, inédit.

Le « Rapport de Rome », où Lacan, à 52 ans, marque qu'il s'est rejoint lui-même dans l'enseignement, qu'il est désormais en mesure d'enseigner, ce « Rapport de Rome » marque chez Lacan le détachement de ses « Antécédents », marque sa sortie hors de la problématique paranoïaque, par les voies de la parole et de la structure de langage, et aussi le moment où sa vie se confond avec son enseignement, où sa vie prend la forme d'un enseignement. Ça ne veut pas dire qu'elle s'y réduit, comme il a pu le dire par ailleurs il avait quelques relais, quelques relais de jouissance hors de son enseignement et de sa pratique. Mais à partir de cette date, on peut dire qu'il y a comme une solution d'un tourment essentiel chez Lacan et même les traces d'une jubilation d'avoir surmonté la problématique paranoïaque qui encombrait sa construction.

« L'orientation lacanienne. La vie de Lacan », enseignement prononcé dans le cadre du département de psychanalyse de l'université Paris 8, cours du 14 avril 2010, inédit.



C'est là que Lacan développe ce qui paraît très intime à sa vie, à savoir le thème de la barrière. Il y a des barrières à l'endroit de la jouissance en tant qu'elle est le mal et c'est ainsi que Lacan propose une lecture paranoïaque de la pulsion de mort, qu'il explique aussi que le plaisir freudien est fait pour vous tenir éloigné de ce mal foncier, et que c'est le principe du refoulement. Le refoulement, c'est toujours l'attention au semblable, c'est le préjugé que l'autre nous est semblable. D'où la leçon de cette éthique, que vouloir le bien de l'autre, c'est toujours une projection. Vouloir le bien de l'autre est commandé par le stade du miroir, c'est vouloir son bien à l'image du mien et c'est donc la négation de son absolue altérité.

« L'orientation lacanienne. La vie de Lacan », enseignement prononcé dans le cadre du département de psychanalyse de l'université Paris 8, cours du 14 avril 2010, inédit.

Le sinthome, précisément, n'est pas nommé tel à partir de l'interprétation. Et le sinthome, disons, c'est l'ininterprétable qui exclut, c'est l'ininterprétable de la jouissance excluant le sens et c'est sur le fond du sinthome de Joyce non analysant que Lacan repensera l'analyse.

« L'orientation lacanienne. La vie de Lacan », enseignement prononcé dans le cadre du département de psychanalyse de l'université Paris 8, cours du 9 juin 2010, inédit.

D'une certaine façon, la gaieté n'est pas absente du rapport au sinthome pour l'analyste. D'abord, il y a la gaieté des mutations, des changements du sujet dans le rapport à la fatalité de sa jouissance, quand le sujet s'avère pouvoir prendre autrement son destin et faire varier sa vérité. Et il y a aussi la gaieté de vérifier l'immuable quand se serre le nœud de l'ininterprétable, parce que là, il s'avère que l'analyste n'a pas à jouer le normal, qu'il n'a pas à se faire le gardien de la réalité collective, mais que dans la gaieté en effet et même la joie, il peut constater que l'analysant obtient sa différence absolue, qui fait sa solitude, mais aussi qui fait qu'il est irremplaçable, comme chacun, puisque personne, aucun des parlêtres, n'est seulement un signifiant.

« L'orientation lacanienne. La vie de Lacan », enseignement prononcé dans le cadre du département de psychanalyse de l'université Paris 8, cours du 9 juin 2010, inédit.



2. Autres Publications

Quand on pousse un peu les choses, avec quelqu'un du milieu analytique – et qu'est-ce qui se prête mieux pour ça qu'un congrès ? – on entend ceci que je vous livre tout chaud d'hier soir : « Quand on est analysé, mon vieux, on se dit « A quoi bon faire quoi que ce soit ». On croit plus à rien. » [...] Seulement il y a Lacan, qui nous démontre que l'analyse, ça n'est pas ça, et que cette position dépressive n'est pas l'alpha et l'oméga du discours analytique. [...] C'est pourquoi je célèbre ici d'abord Lacan le maître, celui dont on *peut dire que* « ce n'est pas tant sa jouissance qui l'occupe, mais son désir qu'il ne néglige pas.

Théorie de la langue (1974), Paris, Navarin, 2021, p. 67.

La mort ce n'est pas simplement quelque chose qui est à venir, et qui sera à venir évidemment pour chacun d'entre nous, c'est aussi bien quelque chose qui habite au centre de la parole. Et personne mieux que Lacan ne fait entendre ce sens mortel et ne le dispense dans son enseignement. C'est une question de topologie.

« A propos de l'enseignement de Lacan » (1981), *Quarto*, n° 3, 1981, p. 29.

Le sujet qui parle est toujours un sujet déjà mort, mortifié par le signifiant.

« A propos de l'enseignement de Lacan » (1981), *Quarto*, n° 3, 1981, p. 31.

Le statut du corps dans l'enseignement de Lacan, [...] c'est qu'effectivement enfin c'est pas un idéalisme ; le sujet se soutient du vivant, même s'il est l'effet du signifiant. Seulement, il y a entre le vivant et le sujet déjà un désaccord, un désaccord qui tient – je prends celui-là parce que c'est facile à comprendre – qui tient à ce que le vivant a une fonction sexuelle déterminée – du point de vue du vivant, il y a différenciation des sexes – alors que pour le sujet, c'est ça que Lacan veut dire quand il parle de la Chose freudienne, la jouissance est foncièrement asexuée. C'est ça qu'il appelle aussi bien l'objet petit *a* ; c'est l'objet *a* – sexué.

« Schizophrénie et paranoïa » (1982), *Quarto*, n° 10, février 1983, p. 30.

La libido est un organe, qu'elle est un organe irréel mais non imaginaire, c'est-à-dire qu'elle est exactement à la place de l'incorporel qui est ce qui subsiste du corps du symbolique une fois qu'il a été incorporé. »

« Schizophrénie et paranoïa » (1982), *Quarto*, n° 10, février 1983, p. 32.

Il met en jeu l'organe-libido, qu'il essaie de retrouver même au niveau... enfin du vivant.

« Schizophrénie et paranoïa » (1982), *Quarto*, n° 10, février 1983, p. 37.

Que le fantasme fasse plaisir, fasse *du* plaisir, alors que le symptôme fait déplaisir, ce n'est pas seulement un trait de phénoménologie immédiate, cela renvoie également à deux modalités de jouissance, qui s'opposent selon ce que votre patient vous en communique.

« Symptôme – Fantasme » (1982), *La Cause du désir*, n° 114, juin 2023, p. 72.



Le sujet est structurellement dérangé par son fantasme. Ce n'est pas qu'il ne sache qu'en faire, car dans la règle il en fait du plaisir, mais un plaisir qui ne s'arrange pas bien avec le reste. Le fantasme indexe le culmen pathologique du sujet. Il fonctionne comme appareil signifiant à attraper, à apprivoiser la jouissance. Le fantasme réussit là où le symptôme échoue, c'est-à-dire à soutirer du plaisir à la jouissance.

« Symptôme – Fantasme » (1982), *La Cause du désir*, n° 114, juin 2023, p. 73.

Traverser le fantasme signifie remonter vers ce qui supporte sa scénographie ou sa phraséologie, à savoir le manque de l'Autre [...] Cette remontée à contresens vers ce qu'il y a derrière [...] se traduit pour le sujet par une déflation, qui peut prendre la tournure de la dépression comme celle de l'allègement de type maniaque : d'où le style de la traversée du fantasme, qualifié par Lacan de maniaco-dépressif.

« Symptôme – Fantasme » (1982), *La Cause du désir*, n° 114, juin 2023, p. 75.

Qui d'autre que l'innocent pourrait donc faire sa place à ce qu'il est en psychanalyse convenu d'appeler le sentiment de culpabilité – dont on ne parle, précisément, que parce qu'on a affaire à un innocent, et pour bien marquer là qu'il ne s'agit pas d'un coupable, mais de qui se croit tel ? Et, fût-ce dans l'inconscient, comme Lacan le disait, le *senti ment*. En quoi, on le sait, l'angoisse se distingue, d'entre les affects, de ne pas mentir.

« Pas de clinique sans éthique » (1983), *Actes de l'ECF*, n° 5, octobre 1983, p. 28.

Mais qu'est-ce que le bonheur ? La définition reprise de Kant nous dit que c'est « l'agrément sans rupture du sujet à sa vie ». Pourquoi pas ? – à condition de voir que le symptôme lui-même entre dans la composition de cet agrément.

« Pas de clinique sans éthique » (1983), *Actes de l'ECF*, n° 5, octobre 1983, p. 28.

Le bon heur définit le sujet comme tel – il est *heureux*. « Tout heur, dit Lacan, lui est bon pour ce qui le maintient, soit pour qu'il se répète ». Le virage est ici à noter qui, loin d'opposer l'homéostasie d'un côté à la répétition de l'autre, fait entrer la répétition même dans la définition de ce bon heur. Le bonheur, au sens analytique, comprend le symptôme. Il ne se définit pas seulement du plaisir, de l'agrément, mais aussi de la jouissance en tant qu'elle fait obstacle à l'élaboration de savoir. Que l'innocent – c'est-à-dire celui qui résiste à savoir, qui n'en veut rien savoir – se décide à l'épreuve de l'analyse, implique que son symptôme, qui fait partie de son bonheur, devienne clinique, c'est-à-dire se découvre impossible à supporter et témoigne, par cette voie, du réel. L'innocent peut alors s'engager dans l'analyse pour supporter le réel.

« Pas de clinique sans éthique » (1983), *Actes de l'ECF*, n° 5, octobre 1983, p. 28.

[U]ne psychanalyse amène dans la zone où, aussi bien, ne pas être né est un *choix* – c'est-à-dire où peut se décider de renaître comme celui qui veut ce qu'il désire.

« Pas de clinique sans éthique » (1983), *Actes de l'ECF*, n° 5, octobre 1983, p. 32.



La pulsion et le désir n'existent pas dans la nature. On les distingue à partir de la notion même de ce qui pousse, et de ce qui attire. Nous parlons de désir comme de ce que précisément on peut trop bien s'empêcher. La déploration sur le désir est faite de ce qu'on n'y arrive pas, de ce qu'en s'en défend, de ce qu'on le refuse au moment où il émerge, de telle sorte que le désir et la défense s'emmêlent, deviennent indistinguables. Alors que par la pulsion, on essaie de pointer ce dont on ne peut pas s'empêcher, et s'il y a une plainte à ce propos, elle porte précisément sur ce dont on ne peut pas s'empêcher.

« Le programme de la psychanalyse » (1985), *Quarto*, n° 37-38, décembre 1989, p. 119.

À la suite de Jacques Lacan, il s'agit d'abord d'arracher le terme d'acte au sens commun d'action ou d'activité. Il s'agit également de l'arracher aux méandres du doute et de la pensée, aux mirages du calcul rationnel, car l'expérience montre que le sujet est bien moins gouverné par les idéaux du bien et de l'utile que par la jouissance et la destructivité. *Triomphe de la pulsion de mort, affirmation désespérée de la jouissance* – dans le passage à l'acte, le sujet disparaît, il quitte la scène. Plus rien à dire, ni à savoir.

« Sur le concept lacanien du passage à l'acte » (1986), *La Cause du désir*, n° 116, avril 2024, p. 10.

En face de l'idéal de la conduite rationnelle qui inspire tant le monde aujourd'hui, je dresse l'*acte suicide*. Si quelque chose s'oppose vraiment à cet idéal, c'est bien l'autodestruction. Plus la conduite est rationnelle, plus elle aboutit précisément à l'autodestruction, et ce, sur une très grande échelle.

« Sur le concept lacanien du passage à l'acte » (1986), *La Cause du désir*, n° 116, avril 2024, p. 14.

Il [Lacan] pense l'acte, non à partir de l'allocation optimale des ressources, mais à partir du suicide. Il en fait le paradigme de l'acte. [...] cela suffit à indiquer que quelque chose dans le sujet est susceptible de ne pas travailler pour son bien, mais pour sa destruction. Au sens de Lacan, tout acte vrai est ainsi un « suicide du sujet » – mettons-le entre guillemets pour indiquer que le sujet peut en renaître, mais qu'il en renaît différent. Voilà ce qui fait un acte au sens propre : le sujet n'est plus le même avant et après.

« Sur le concept lacanien du passage à l'acte » (1986), *La Cause du désir*, n° 116, avril 2024, p. 14.

Poser que tout acte véritable est un suicide du sujet peut paraître une conception outrée. Mais elle est conforme à Freud, pour autant qu'elle s'ordonne à la notion de pulsion de mort. L'acte suicide illustre la disjonction radicale entre l'organisme, les intérêts du vivant, son bien-être, son homéostasie, sa survie, et une puissance qui l'habite, le ronge, et le détruit à l'occasion. Qu'il soit pathologique ou héroïque, le suicide se situe en ce point de paradoxe : le bien-être, le plaisir, le profit du vivant – en tout cas son maintien dans l'existence – ne tiennent pas nécessairement au regard d'une valeur absolue à laquelle Lacan donne le nom de jouissance. Voilà pourquoi l'acte suicide rejoint en court-circuit cette zone à la fois centrale et exclue du monde subjectif.

« Sur le concept lacanien du passage à l'acte » (1986), *La Cause du désir*, n° 116, avril 2024, p. 15.



Le symptôme que le thérapeute voudrait guérir, le sujet y tient. À l'occasion, *il l'aime comme lui-même*, disait Freud concernant le rapport du délirant à son délire. Il tient à son symptôme qui le fait pourtant souffrir. Cela justifie qu'on doive introduire un concept distinct, celui d'une jouissance qui ne peut être confondue avec le plaisir, parce que le symptôme fait mal. Ce concept doit être allié, non pas au plaisir, mais à la douleur, à une satisfaction de la douleur. Lorsque cette jouissance s'autonomise, elle peut à l'occasion mettre à mal l'organisme, jusqu'à la mort. À cet égard, l'héroïsme, que Lacan qualifiait de sublimation, n'exclut pas la volonté de jouissance. Il témoigne au contraire qu'on puisse pour cela sacrifier jusqu'à sa vie. C'est le triomphe de la pulsion de mort, l'affirmation désespérée de la jouissance.

« Sur le concept lacanien du passage à l'acte » (1986), *La Cause du désir*, n° 116, avril 2024, p. 15.

Il y a le suicide *acting out*, le suicide qui est un appel à l'Autre, et le suicide qui est séparation d'avec l'Autre. Il faut en tenir compte pour évaluer le danger que comportent les signes annonciateurs d'un suicide, et le deviner, l'anticiper, précisément au point où le rapport à l'Autre menace de disparaître. On le fait couramment dans la pratique. À l'occasion, c'est une leçon d'humilité pour le thérapeute que de reconnaître qu'il y a des suicides impossibles à empêcher. J'ai vu Lacan à Sainte-Anne, lors de certaines de ses présentations de malades, énoncer qu'il y a des sujets qu'il n'est pas possible de maintenir en vie, qui finiront par trouver leur destin dans la disparition. Évidemment, cela était pénible à entendre pour l'assistance. Didier Cremeniter l'a dit aussi : l'enfant non désiré peut se sentir une vocation à la disparition, devant quoi le psychiatre ou l'analyste se trouvent impuissants.

« Sur le concept lacanien du passage à l'acte » (1986), *La Cause du désir*, n° 116, avril 2024, p. 19.

Chez Schreber, la signification phallique est remplacée par la signification de la mort, tandis que, chez d'autres sujets psychotiques, la forclusion du Nom-du-père s'accommode fort bien d'une signification vitale qui perdure tout de même [...] Mais on peut aussi imaginer que, pour certains sujets, la signification ne soit pas seulement la négation de la vie, mais, par exemple, le voile de la vie. Ce n'est pas une assumption des fonctions vitales, une identification à son être de vivant, le voile de la vie, mais une identification à son être de mort-vivant ou de vie déficitaire. On pourrait donc décliner ici les différentes atteintes au sentiment de la vie qui ne vont pas jusqu'au sentiment de la mort.

« L'Homme aux loups » (1987-1988), *La Cause freudienne*, n° 72, novembre 2009, p. 102.

Si nous n'avons pas chez ce sujet une signification phallique, nous avons à la place une *imaginarisation* phallique qui, peu ou prou, fonctionne à peu près de la même façon. Mais qu'est-ce qui nous empêche de dire que ça fonctionne exactement pareil ? Le fait que, lorsqu'il y a une atteinte à l'image, il y a déclenchement.

« L'Homme aux loups » (1987-1988), *La Cause freudienne*, n° 72, novembre 2009, p. 114.



Nous avons la passivité foncière qui s'inverse en agressivité dont le moteur est « le sentiment de soi viril ». J'avais déjà indiqué qu'on pouvait mettre ce « sentiment de soi viril » sous le signe du phallus imaginaire.

« L'Homme aux loups » (1987-1988), *La Cause freudienne*, n° 72, novembre 2009, p. 124-125.

Qu'est-ce qui en effet motiverait une création, sinon un manque-à-être ?

« Sept remarques de Jacques-Alain Miller sur la création » (1988), *La Lettre mensuelle*, n° 68, p. 10.

L'homophonie entre l'être et la lettre fait passage entre la notation que l'être a toujours des amarres signifiantes – par quoi Lacan réduit le *Dasein* heideggerien, son « être-dans-le-monde », à un « être-dans-le-langage », [...], et l'assertion selon laquelle, bien que cet être ait des amarres signifiantes qui le lient à toutes les sublimations du discours, ce n'en est pas moins un *cela* qui fait notre être. La lettre a donc deux natures : l'une, comme support du message, et la seconde, sa nature de déchet, où elle n'a pas fonction mais destin.

« Sept remarques de Jacques-Alain Miller sur la création » (1988), *La Lettre mensuelle*, n° 68, p. 12.

La métaphore du Père échoue toujours à barrer la jouissance. S'il y a, dans le mythe, meurtre du Père, s'il y a, dans le délire, meurtre d'âme, mort du sujet, il n'y a point, il n'y a jamais meurtre de la jouissance.

« Petite introduction à l'au-delà de l'Œdipe », *Revue de l'ECF*, n° 21, mai 1992, p. 10.

C'est là que Lacan est très attentif et très drôle, quand il dit: « Ça commence à la chatouille et ça finit par la flambée à l'essence ». La flambée à l'essence, évidemment ça fait très mal, la chatouille, le fouet, autant de marques portées sur le corps, plus ou moins permanentes, imagent en quelque sorte comment il faut une marque, qui peut aller jusqu'à la destruction en effet dans les extrêmes de la passion, il faut une marque sur le corps pour en extraire de son homéostasie un déplaisir exquis. Lacan voit en effet dans le masochisme le paradigme de cette extraction de jouissance.

« La psychanalyse mise à nu par son célibataire » (1992), *Les cahiers de la Clinique Analytique*, Section clinique de Bordeaux, n° 3, 1999, p. 90.

Du « traitement » [psychanalytique], qui peut être « indiqué » ou « contre-indiqué », [...] on est passé à l'« expérience » vitale, voire « existentielle », qui peut être « désirée » ou non, par le sujet lui-même, voire risquée par lui comme une véritable « aventure subjective ».

« Les contre-indications au traitement psychanalytique » (1993), *Mental*, n° 5, juillet 1998, p. 13.



La psychanalyse offre [...] avec l'objet-psychanalyste, un lieu vacuolaire, un espace entre-parenthèses, où le patient a le loisir, pendant un temps restreint, d'être sujet, c'est-à-dire de manquer à être ce qui, par ailleurs, l'identifie. C'est, si l'on veut, [...] un lieu de pur semblant, qui est comme l'envers de la vie quotidienne, et où le sujet est incessamment reconduit à la naissance du sens, à ses premiers balbutiements. C'est un lieu qui recueille la contingence, où la nécessité se desserre, et c'est par excellence le site du possible.

« Les contre-indications au traitement psychanalytique » (1993), *Mental*, n° 5, juillet 1998, p. 15.

Et quand, dans un mouvement inverse, la libido envahit l'image, nous voyons en lui son extrême jouissance narcissique.

« L'image du corps en psychanalyse » (1995), *La Cause freudienne*, n° 68, février 2008, p. 99.

Et dans les cas graves, se reconnaît cette image du grand deuil anorexique, la Vierge Noire, qui traduit la superposition du ($-\varphi$) à l'image du corps et qui se présente à la consultation comme l'incarnation de la castration jusqu'à la mort.

« L'image du corps en psychanalyse » (1995), *La Cause freudienne*, n° 68, février 2008, p. 99-100.

La fascination, l'enchantement de la représentation idéalisée du corps dans les sculptures grecques nous offrent une image d'homéostasie parfaite, c'est-à-dire l'image d'un corps sans jouissance et sans castration.

« L'image du corps en psychanalyse » (1995), *La Cause freudienne*, n° 68, février 2008, p. 100.

La causalité du phénomène élémentaire en tant que sentiment d'étrangeté, d'inquiétude qui envahit le sujet, n'a pas d'antécédents dans sa personnalité, sa conscience, son caractère. Nous devons alors nous en remettre à une causalité organique. Le délire, en revanche, a une causalité psychique parce que c'est un effort intellectuel pour rendre compte de cette curieuse intrusion, étrange et inquiétante.

« L'invention du délire » (1995), *La Cause freudienne*, n° 70, décembre 2008, p.82.

Nous affirmons que nous sommes devant une véritable hallucination psychotique quand ce qui apparaît a un caractère de certitude et nous pouvons dire que le sujet est passif, en tant qu'il souffre l'hallucination comme indépendante de lui. Le schéma du vécu de l'interprétation est tout à fait distinct : là, le sujet est actif, et ce n'est pas qu'il souffre, il agit et passe par des moments de doute. L'interprétation est du sujet.

« L'invention du délire » (1995), *La Cause freudienne*, n° 70, décembre 2008, p. 86.

Dans son commentaire de Schreber, Lacan suggère que quand quelque chose dans la réalité fait appel à ce signifiant qui manque et qui devrait être mobilisé, l'évidence se fait jour que cela manque et la catastrophe commence, l'imaginaire se défait. Si bien que le moi, capturé, incarcéré dans le symbolique, s'en échappe et que la distribution de sa libido se modifie.

« L'invention du délire » (1995), *La Cause freudienne*, n° 70, décembre 2008, p. 93.



Le délire de grandeur est d'une certaine façon le délire fondamental, en tant qu'il est par excellence délire du moi. Tout le monde a un délire de grandeur, qui peut aussi être décrit comme *je ne suis rien* ou *je ne peux rien*, puisqu'une capacité du sujet consiste à établir une comparaison avec les idéaux, qui supprime tout ce qui est fécond ou agréable. Bien que traduit par une plainte, c'est le délire de grandeur, au sens du délire du moi. C'est important de loger cette double position du délire de grandeur, qui, à un certain niveau, est ce qui échappe, ce qui se produit quand le signifiant, le symbolique ne peut emprisonner le moi et lui donner son lieu ; c'est cela qui est justement la folie. Mais comme délire, comme élaboration, il représente aussi un pouvoir sur la libido, et Freud l'exprime ainsi.

« L'invention du délire » (1995), *La Cause freudienne*, n° 70, décembre 2008, p. 93.

Ainsi ce que Lacan a baptisé du nom de *l'objet petit a* est-il le déchet ultime d'une tentative grandiose : celle d'intégrer la jouissance à la structure de langage, quitte à élargir celle-ci jusqu'à la structure de discours.

Au-delà, s'ouvre une dimension autre, où la structure de langage est elle-même relativisée, et n'apparaît plus que comme une élaboration de savoir sur « lalangue ».

« L'interprétation à l'envers » (1995), *La Cause freudienne*, n° 32, février 1996, p. 11.

Le fantasme est une phrase qui se jouit, message chiffré qui recèle la jouissance.

« L'interprétation à l'envers » (1995), *La Cause freudienne*, n° 32, février 1996, p. 11.

Lacan rappelle que Joyce souhaitait immortaliser son nom, se faire un nom, l'immortaliser en lui faisant une place dans la mémoire universelle. Il le réfère à la carence paternelle dont Joyce a souffert, de telle sorte qu'il serait arrivé à faire une version du Nom-du-Père avec son nom propre. C'est la perspective d'occuper pour toujours la mémoire des hommes avec un Nom-du-Père artificiel, façonné à partir de son nom propre. C'est dû à un défaut d'un point de capitonnage normal, commun. [...] Peut-être Joyce aurait-il accepté de se reconnaître dans un symptôme, en tant qu'il a perturbé la littérature et la culture.

« Joyce avec Lacan » (1996), *La Cause freudienne*, n° 38, février 1998, p. 13.

Le joycisme consiste à multiplier les langues de référence pour obtenir une jouissance en court-circuit, sans passer par les médiations de l'imaginaire, l'articulation du S_1 connecté à un S_2 , qui lui donne le sens, dans un échange comme à l'école maternelle où l'un dit à l'autre : « toi tu me donnes la main, moi je te donne le sens ». Joyce fait exploser tout cela : c'est *l'injouiscient* [ingosciente] joycien, quelque chose distinct de l'inconscient.

« Joyce avec Lacan » (1996), *La Cause freudienne*, n° 38, février 1998, p. 17.



Ce n'est pas seulement la production d'un symptôme : il donne la clé de son être. C'est son être qu'il donne comme un nom propre. Le véritable Nom-du-Père a été son nom d'écrivain. C'est sa production qui lui a permis de se resituer dans le signifié qui lui manquait. C'est le point de capiton. Il a dû passer par ce dispositif qui lui a permis de se libérer des échos menaçants du signifiant, les mettant sur le papier.

« Joyce avec Lacan » (1996), *La Cause freudienne*, n° 38, février 1998, p. 18.

Joyce, lui, est astreint à mettre noir sur blanc la relation du son et du sens, car il n'est pas totalement protégé des échos par le Nom-du-Père [...] L'écriture a fonctionné comme un paravent pour se protéger des échos infinis de la langue.

« Joyce avec Lacan » (1996), *La Cause freudienne*, n° 38, février 1998, p. 18.

Joyce nous montre de manière pure l'essence du trauma, qui est le trauma de la langue. Il exploite ce trauma, le *sintraumatise*, comme dit Lacan.

« Joyce avec Lacan » (1996), *La Cause freudienne*, n° 38, février 1998, p. 20.

Il y a dans la jouissance quelque chose d'excessif qui oblige toujours le sujet à se défendre contre la jouissance qu'il recherche. Lacan en rendra compte en opposant la jouissance et le langage, le signifiant qui négative la jouissance. C'est le langage comme tel qui refoule. Le Nom-du-père, c'est le langage. Il reste un plus-de-jouir, un gain de plaisir, le *Lustgewinn*.

« Le Séminaire de Barcelone sur *Die Wege der Symptombildung* » (1997), *Le Symptôme-charlatan*, Paris, Seuil, 1998, p. 28.

C'est la perspective inhumaine de la psychanalyse ; le sujet se présente avec sa souffrance, le psychanalyste répond fondamentalement : « Tout va bien. » Bien sûr, ce n'est pas la seule perspective. Il ne s'agit pas de bénir la souffrance : « Tu es heureux dans ta souffrance. » Le seul sens que peut avoir la guérison, c'est de diminuer le prix de souffrance qu'il faut payer pour accéder à la satisfaction pulsionnelle, que celle-ci coûte moins cher. Ainsi se rétablit une certaine humanité dans la position analytique.

« Le Séminaire de Barcelone sur *Die Wege der Symptombildung* » (1997), *Le Symptôme-charlatan*, Paris, Seuil, 1998, p. 38.

Il s'agit, pour Lacan, d'apprendre à penser le symptôme sans le conflit. Ôter la perspective du conflit, malgré la souffrance, et privilégier le réel de la satisfaction. La clinique des nœuds est une clinique sans conflit. Le seul conflit, c'est que nous ne parvenons pas à faire les nœuds que nous voudrions, avec la souffrance que cela provoque [...] C'est une clinique du nouage et non de l'opposition, une clinique des arrangements qui permettent la satisfaction et qui conduisent à la jouissance [...] Il ne s'agit donc pas de résoudre le conflit, comme chez Freud, mais de trouver un nouvel arrangement, d'arriver à un fonctionnement plus ou moins coûteux pour le sujet.

« Le Séminaire de Barcelone sur *Die Wege der Symptombildung* » (1997), *Le Symptôme-charlatan*, Paris, Seuil, 1998, p. 40-41.



[Freud] présente la jouissance du symptôme, cette jouissance cachée, comme quelque chose d'étranger, doté de *Befremdung*, qui n'est rien de familier ni de reconnaissable. Cette jouissance n'est pas reconnue. Il parle là de l'auto-érotisme étendu du symptôme, qui constitue une modification de l'être même du sujet, parfois de son corps même.

« Le Séminaire de Barcelone sur *Die Wege der Symptombildung* » (1997), *Le Symptôme-charlatan*, Paris, Seuil, 1998, p. 43.

Lacan inscrit sur la ligne supérieure du graphe du désir, le lien jouissance-castration. Il fait revenir la castration, le $(-\Phi)$, sur la jouissance même. Finalement, cela implique de penser la relation entre langage et le corps. Chez Lacan, cela se traduit par la capture du corps dans la structure, avec un double résultat : d'une part $(-\Phi)$, la structure apporte la castration à la jouissance, le désert de jouissance ; d'autre part, le supplément, petit *a*.

« Le Séminaire de Barcelone sur *Die Wege der Symptombildung* » (1997), *Le Symptôme-charlatan*, Paris, Seuil, 1998, p. 47.

Pourquoi Lacan rejette-t-il le terme « auto-érotique » ? En s'appuyant précisément sur Freud, parce que la libido se concentre sur l'objet perdu. Chaque fois que la jouissance est présente, c'est dans une position que nous qualifions d'« extime », comme objet *a*. La jouissance a toujours quelque chose d'*unheimlich*. La *Unheimlichkeit* fondamentale de la jouissance est perceptible dans le cas du petit Hans, [...] le pénis, comme support de jouissance, est étranger, « hors corps ». [...] L'émergence de jouissance est toujours traumatique.

« Le Séminaire de Barcelone sur *Die Wege der Symptombildung* » (1997), *Le Symptôme-charlatan*, Paris, Seuil, 1998, p. 48-49.

Le symptôme est la réponse du sujet au traumatique du réel. Il se distingue du mentir vrai d'Aragon, qui a trait à l'œuvre d'art. Alors que le sujet souffre du symptôme, l'artiste sait, de la réponse symptomatique au réel, faire un jeu.

« Le Séminaire de Barcelone sur *Die Wege der Symptombildung* » (1997), *Le Symptôme-charlatan*, Paris, Seuil, 1998, p. 51.

D'une certaine façon, le symptôme se situe entre angoisse et mensonge, c'est-à-dire entre quelque chose qui ment et quelque chose qui ne peut pas tromper, vieille définition que donnait Lacan de l'angoisse [...] Mais Lacan, en proposant le symptôme comme la seule chose véritablement réelle, c'est-à-dire qui conserve un sens dans le réel, le situe plutôt du côté du mensonge. Le symptôme ment, l'angoisse non.

« Le Séminaire de Barcelone sur *Die Wege der Symptombildung* » (1997), *Le Symptôme-charlatan*, Paris, Seuil, 1998, p. 52.



Il y a, pour chacun, une rencontre, que ce soit avec des êtres, avec des mots, avec une certaine conjoncture, et qui se trouve ensuite prise dans un *et cætera*. Cela conditionne le mode de jouir et le rapport avec l'Autre sexe. C'est énorme, si un élément parfaitement contingent est susceptible d'organiser le rapport avec l'Autre sexe d'une façon différente pour chacun, avec les nuances que cela a pour chacun. Il y a, pour chacun, un éclat différent qui le capte. Qu'est-ce que nous avons dans l'expérience analytique ? Nous, nous avons l'expérience de la contingence de ces rencontres.

« L'appareil à psychanalyser (1997) », *Quarto*, n° 64, mars 1998, p. 10-11.

« Le rossignol de Keats » se réfère au rossignol écouté une fois par Keats dans le jardin de Hampstead en 1819 et qui – selon le poète Keats – n'est autre que celui qu'avaient écouté Ovide et Shakespeare. Voici comment Borges le présente : il provient de l'« Ode à un rossignol » que John Keats composa dans un jardin de Hampstead à l'âge de vingt-trois ans, une nuit du mois d'avril 1819. « Keats dans ce jardin de banlieue entendit l'éternel rossignol d'Ovide et de Shakespeare et il eut le sentiment de sa propre mortalité, par contraste avec la frêle voix, impérissable, de l'invisible oiseau. » [...] Borges cite alors les commentaires de Sydney Colvin : « Je transcris ici, dit-il, sa curieuse déclaration : Keats commet une erreur de logique qui est aussi, selon moi, une faute poétique lorsqu'il oppose au caractère éphémère de la vie humaine (la vie de l'individu s'entend) la permanence de la vie de l'oiseau (dans ce cas, la vie de l'espèce). » C'est encore Amy Lowell qui écrit : « Le lecteur qui possède une étincelle d'imagination ou de sens poétique saisira immédiatement que Keats ne fait pas allusion au rossignol qui chantait à cet instant, mais à l'espèce. »

« Le rossignol de Lacan » (1998), *La Cause freudienne*, n° 69, septembre 2008, p. 88-89.

Mais pour nous, qui a raison ? C'est Keats qui a raison, lui que le chant du rossignol divise en tant que sujet, qui lui fait sentir sa mortalité, qui le renvoie à son manque à être, parce que l'animal est bel et bien l'espèce. En d'autres termes, la vérité du platonisme est vérité au niveau de l'animal [...] Mais l'être parlant, le sujet, l'être de langage, jamais ne réalise aucune classe de manière exhaustive. Il ne peut s'imaginer confondu avec l'espèce humaine que lorsqu'il se pense mortel, comme Keats dans ce cas.

La logique peut contribuer à effacer la volonté de mort qui appartient à l'être humain, elle peut contribuer à l'éteindre dans le syllogisme *tous les hommes sont mortels, Socrate est un homme, donc il est mortel*. Dans ce syllogisme, Socrate paraît mourir en raison de son appartenance à l'espèce humaine. Autrement dit, dans cette proposition universelle, la logique éteint le particulier. Tout se passe comme si on ne parlait que d'espèces naturelles, alors que justement Socrate avait avec la mort une autre relation que celle de mourir uniquement parce qu'il était de l'espèce naturelle homme. Il a eu, il a été, il a désiré la mort. D'une certaine façon, c'est au péril de sa vie qu'il s'adressait à l'Autre.

« Le rossignol de Lacan » (1998), *La Cause freudienne*, n° 69, septembre 2008, p. 89-90.



Qu'en est-il de l'aliénation-séparation psychotique ? À la place de l'aliénation, ce n'est pas le refoulement, c'est la forclusion. À la place de la séparation, ce sont les phénomènes de corps, c'est-à-dire la pulsion, mais non domestiquée, la pulsion qui ne s'articule pas gentiment à l'objet petit *a*.

« Conversations sur les embrouilles du corps » (janvier 1999), *Ornicar ?*, n° 50, Navarin, janvier 2003, p. 239.

Dans ce que nous appelons les phénomènes psychotiques de corps, la pulsion émerge dans le réel, elle vous coupe les jambes, vous fend la tête, vous traverse le corps. Autrement dit, je propose que nous reconnaissons dans les phénomènes de corps la pulsion passée dans le réel.

« Conversations sur les embrouilles du corps » (janvier 1999), *Ornicar ?*, n° 50, Navarin, janvier 2003, p. 240.

On voit toute la peine que se donne la pulsion de mort chez quelqu'un qui va mourir. Il ne suffit pas pour mourir d'être mourant, il faut en plus la pulsion de mort.

« Conversations sur les embrouilles du corps » (janvier 1999), *Ornicar ?*, n° 50, Navarin, janvier 2003, p. 248.

Dans *Guerre des étoiles*, on voit des sujets qui, pour aller mieux, doivent commencer par aller franchement mal. C'est au sein même de cet « aller très mal » qu'ils vont mieux.

« Conversations sur les embrouilles du corps » (janvier 1999), *Ornicar ?*, n° 50, Navarin, janvier 2003, p. 281.

L'hypothèse paraît très freudienne : la douleur s'allège quand la punition est là. La mort approche, la pulsion de mort est satisfaite, là vraiment on peut commencer à vivre, « il faut tenter de vivre ».

« Conversations sur les embrouilles du corps » (janvier 1999), *Ornicar ?*, n° 50, Navarin, janvier 2003, p. 284.

Quand Julien Sorel dans sa prison sait qu'il va mourir, il y a un moment délicieux, où ça n'a jamais été mieux. Lui qui était travaillé par une ambition morbide, il atteint à une grande sérénité dans l'intervalle qui le sépare de la décapitation. Mathilde de la Môle n'est pas là pour recueillir la tête, mais il y a nous pour recueillir quelque chose du savoir qui s'est déposé.

« Conversations sur les embrouilles du corps » (janvier 1999), *Ornicar ?*, n° 50, Navarin, janvier 2003, p. 284.

Ce sont les dangers d'aller bien, alors qu'il y a de profonds avantages moraux à aller mal. On voit ce qui a poussé Freud à élucubrer le sentiment inconscient de culpabilité.

« Conversations sur les embrouilles du corps » (janvier 1999), *Ornicar ?*, n° 50, Navarin, janvier 2003, p. 290.



La jouissance elle-même est impensable sans le corps vivant qui est la condition de la jouissance.

« Biologie lacanienne et événements de corps » (1999), *La Cause freudienne*, n° 44, février 2000, p. 8.

Ce n'est pas seulement que l'être du vivant n'est pas le Un de l'individu, mais aussi que l'être du vivant, lorsqu'il s'agit du corps de l'être parlant, c'est le morcellement de ce corps.

« Biologie lacanienne et événements de corps » (1999), *La Cause freudienne*, n° 44, février 2000, p. 10.

Ni imaginaire, ni symbolique, mais vivant, voilà le corps qui est affecté de la jouissance. Rien ne fait obstacle à ce que l'on situe la jouissance comme un affect du corps.

« Biologie lacanienne et événements de corps » (1999), *La Cause freudienne*, n° 44, février 2000, p. 17.

La question est de donner son sens à cet adjectif de vivant et aussi bien de saisir par quel biais, de quelle incidence l'affect de jouissance advient au corps.

« Biologie lacanienne et événements de corps » (1999), *La Cause freudienne*, n° 44, février 2000, p. 17.

Si le symptôme est une satisfaction de la pulsion, s'il est jouissance conditionnée par la vie sous la forme du corps, cela implique que le corps vivant est prévalent dans tout symptôme.

« Biologie lacanienne et événements de corps » (1999), *La Cause freudienne*, n° 44, février 2000, p. 17.

Le vivant dans l'espèce humaine existe comme signifiant au-delà de la vie naturelle, il est en quelque sorte doublé par la « vie signifiante ».

« Biologie lacanienne et événements de corps » (1999), *La Cause freudienne*, n° 44, février 2000, p. 22.

Antigone est celle qui ne dit rien d'autre que le vivant humain a droit à la sépulture, c'est-à-dire qu'il persiste en tant que signifiant au-delà de la mort biologique.

« Biologie lacanienne et événements de corps » (1999), *La Cause freudienne*, n° 44, février 2000, p. 23.

La douleur, c'est ce que le vivant évite à condition qu'il puisse se mouvoir, et il ne peut se mouvoir quand la douleur vient de l'intérieur. Là, il est comme pétrifié.

« Biologie lacanienne et événements de corps » (1999), *La Cause freudienne*, n° 44, février 2000, p. 31.

Le livre de Tacite, ici, l'inscription incrustée, le poème lui-même nous rend présent ce qui se transmet pour l'homme à travers les âges, tel le germen immortel de la lettre qui survit au corps vivant.

« Biologie lacanienne et événements de corps » (1999), *La Cause freudienne*, n° 44, février 2000, p. 36.



À partir de Freud, la vérité elle-même a commencé à parler dans le corps parlant, à parler dans la parole et dans le corps.

« Biologie lacanienne et événements de corps » (1999), *La Cause freudienne*, n° 44, février 2000, p. 39.

L'exception dans le règne de la vie, ce sont les corps habités par le langage, qui font vraiment tâche dans l'animé, les corps de l'espèce humaine.

« Biologie lacanienne et événements de corps » (1999), *La Cause freudienne*, n° 44, février 2000, p. 40.

Le parlêtre est l'union de l'*upokeimenon* et de l'*ousia* d'Aristote, l'union du sujet et de la substance, du signifiant et du corps.

« Biologie lacanienne et événements de corps » (1999), *La Cause freudienne*, n° 44, février 2000, p. 46.

La définition générale de l'événement produisant traces d'affect, c'est ce que Freud appelle le trauma.

« Biologie lacanienne et événements de corps » (1999), *La Cause freudienne*, n° 44, février 2000, p. 47.

Tout son effort est de construire l'hallucination comme phénomène de communication.

« Biologie lacanienne et événements de corps » (1999), *La Cause freudienne*, n° 44, février 2000, p. 50.

Ce qui est là éprouvé par Schreber, c'est ce qui, de la vie et du corps vivant, excède l'ordre symbolique précisément, excède le signifiant.

« Biologie lacanienne et événements de corps » (1999), *La Cause freudienne*, n° 44, février 2000, p. 55.

Il appelle affect, à partir du Séminaire XX, l'effet corporel du signifiant, c'est-à-dire non pas son effet sémantique, qui est le signifié, non pas son effet de sujet supposé savoir, c'est-à-dire non pas tous les effets de vérité du signifiant, mais ses effets de jouissance.

« Biologie lacanienne et événements de corps » (1999), *La Cause freudienne*, n° 44, février 2000, p. 58.

Et on assiste, parfois ébahi, à ces inventions de corporisation que sont le *piercing*, le *body art*, mais aussi bien ce qu'inflige au corps la dictature de l'hygiène ou encore l'activité sportive, aidée à l'occasion par l'ingestion de substances chimiques.

« Biologie lacanienne et événements de corps » (1999), *La Cause freudienne*, n° 44, février 2000, p. 58.



En effet, à l'époque de la « Question préliminaire », pour Lacan qu'est-ce qui met le monde en ordre ? Qu'est-ce qui fait que vos pensées ont lieu dans votre tête et pas ailleurs ? Qu'est-ce qui fait que vous soyez à peu près bien dans votre tête et dans votre corps ? Qu'est-ce qui fait que chaque chose a sa place ? C'est le Nom-du-Père – le Nom-du-Père conçu comme signifiant de l'Autre, S(A), c'est-à-dire comme Autre de l'Autre.

La psychose ordinaire. La Convention d'Antibes (1999), Paris, Navarin, 2018, p. 266.

C'est ce que Lacan exprime en désignant ce qui se passe « au joint le plus intime du sujet avec sa vie ». C'est ce à quoi on donne une forme un peu mesquine en le désignant sous le nom d'hyponcondrie.

La psychose ordinaire. La Convention d'Antibes (1999), Paris, Navarin, 2018, p. 296.

Dans la « Question préliminaire », Lacan fait du stade du miroir un état d'ordre psychotique. Il faut le prendre en compte quand on s'occupe du fameux gouffre qui serait ouvert en un second degré. La question est de savoir si la perturbation de l'imaginaire est un effet direct de la forclusion, ou si c'est un effet qui passe par l'éliision du phallus, conséquence directe de la forclusion, que, pour la résoudre, le sujet ramène à la béance mortifère du stade du miroir. Cette alternative suppose la description renouvelée que Lacan donne du stade du miroir comme comportant de façon essentielle une béance mortifère.

La psychose ordinaire. La Convention d'Antibes (1999), Paris, Navarin, 2018, p. 298.

La métaphore paternelle viendrait résoudre cette béance du stade du miroir par la signification phallique. Et lorsque la métaphore paternelle ne fonctionne pas, il y aurait éliision de la signification phallique et retour à la béance mortifère.

La psychose ordinaire. La Convention d'Antibes (1999), Paris, Navarin, 2018, p. 299.

Le corps comme chair, substance jouissante, se trouve affecté par le langage, et il est par là vidé de libido. La libido doit se trouver localisée, sinon elle se déplace à la dérive.

La psychose ordinaire. La Convention d'Antibes (1999), Paris, Navarin, 2018, p. 300.

Donc, réservons le nom de corps à l'image du corps. Deuxièmement, il y a le corps de jouissance, et on l'appelle la chair. Ce n'est pas nécessairement doté d'une forme, c'est la substance jouissante du corps. Et troisièmement, allons jusqu'à appeler cadavre le corps symbolisé, le *corpse*, comme dit Lacan.

La psychose ordinaire. La Convention d'Antibes (1999), Paris, Navarin, 2018, p. 305.

Le Nom-du-Père, c'est le père mort, parce que c'est la mort qui soutient le symbole. Il faut, pour que le symbole se constitue, un passage négativant par la mort, si bien que, très curieusement, dans la métaphore paternelle, toute la vie est du côté de la mère. Le père lacanien, du moins celui de la métaphore paternelle, c'est le cadavre dans le placard. On a l'impression que le seul être parlant qui s'active, c'est la mère. Elle fait parler le mannequin, elle dit : « C'est très important, vous savez, ce qu'il a dit, même s'il n'est pas là. » Le père est l'absent de l'histoire. La mère inspire la foi en sa parole, mais il n'est même pas un être parlant. D'ailleurs, il vaut mieux qu'il en dise le moins possible. Toute la vie est réservée à la médiation de la mère. C'est elle qui a en charge la jouissance.

« Repubblica and The Law », *Le Neveu de Lacan*, Paris, Éd. Verdier, 2003, p. 201.



« Révolution ! Le monde va changer de base. » Cela suppose un ordre « toutalitaire ». Or, nous sommes dans l'ère post-disciplinaire (Foucault, Deleuze, repris par Negri). L'ordre n'est plus extérieur, oppressant, identifié, stable. Il est introjecté, se confond avec le sentiment de la vie.
 « Opus Dei », *Le neveu de Lacan*, Paris, Éd. Verdier, 2003, p. 307.

Il est clair que la colère a pour moi valeur érotique. Pourtant, y renoncer.
 L'exemple de Lacan. L'affect, enseigne-t-il, ne trouve jamais logement à son gré. Une quantité = x reste flottante. C'est l'objet petit (*a*)-*ffect*. On en fait morosité, mauvaise humeur.
 « Est-ce un péché, ça, un grain de folie, ou une vraie touche du réel ? »
 Je propose : une sérénité surnaturelle qui serait l'équivalent d'une colère divine. À l'infini, c'est pareil.
 « La poudre aux yeux », *Le Neveu de Lacan*, Paris, Éd. Verdier, 2003, p. 354.

Est-ce que l'objet petit *a* ne serait pas – comment dire ? – la boussole de la civilisation d'aujourd'hui ? [...] Cet objet – c'est notre hypothèse – s'impose au sujet déboussolé, l'invite à franchir les inhibitions.
 « Une fantaisie » (2004), *Mental*, n° 15, février 2005, p. 11-12.

Les symptômes ne sont pas essentiellement des messages. Ils sont avant tout des signes du non-rapport sexuel, éventuellement des signes de ponctuation. [...] Hier, j'entendais une patiente dire que ce qui reste pour elle d'angoisse se lie au corps comme une virgule, comme une pause de respiration.
 « Une fantaisie » (2004), *Mental*, n° 15, février 2005, p. 25.

Lorsque vous avez des sujets témoignant du vide qu'ils éprouvent en eux, vous pouvez vous demander si ce vide n'est pas aussi hystérique. Est-ce le sujet barré, qui renvoie au rien dans la névrose ? Ou est-ce le vide psychotique, le trou psychotique ?
 « Effet retour sur la psychose ordinaire » (2009), *Quarto*, n° 94-95, janvier 2009, p. 42.

C'est une clinique très délicate. Bien souvent, c'est une question d'intensité. C'est une question de plus ou moins. Cela vous oriente vers ce que Lacan appelle « un désordre provoqué au joint le plus intime du sentiment de la vie chez le sujet » [...] Et bien, c'est ce que nous cherchons dans la psychose ordinaire, ce désordre au joint le plus intime du sentiment de la vie chez le sujet. « *Sense of life* » se traduit par « sentiment de la vie ». C'est un terme très syncrétique, « le sentiment de la vie » ou « comment vous vivez votre propre vie ».
 « Effet retour sur la psychose ordinaire » (2009), *Quarto*, n° 94-95, janvier 2009, p. 45.

Le désordre se situe dans la manière dont vous ressentez le monde environnant, dans la manière dont vous ressentez votre corps et dans la manière de vous rapporter à vos propres idées.
 « Effet retour sur la psychose ordinaire » (2009), *Quarto*, n° 94-95, janvier 2009, p. 45.



Je vais essayer d'organiser ce désordre dans le sentiment de la vie en rapport avec une triple externalité : une externalité sociale, une externalité corporelle et une externalité subjective [...] quelle est l'identification du sujet avec une fonction sociale, avec une profession, avec sa place au soleil, comme on le dit en anglais ? [...] Quand le sujet ne s'ajuste pas, non pas dans le sens de la rébellion hystérique ou à la façon autonome de l'obsessionnel, mais lorsqu'il y a une sorte de fossé qui constitue mystérieusement une barrière invisible. Quand vous observez ce que j'appelle un *débranchement*, une *déconnection*.

« Effet retour sur la psychose ordinaire » (2009), *Quarto*, n° 94-95, janvier 2009, p. 45

Vous devez aussi être sur le qui-vive face aux identifications sociales positives dans la psychose ordinaire. Disons, quand ces sujets investissent trop dans leur boulot, dans leur position sociale, quand ils ont une identification bien trop intense à leur position sociale.

« Effet retour sur la psychose ordinaire » (2009), *Quarto*, n° 94-95, janvier 2009, p. 45.

Le désordre le plus intime, c'est cette brèche dans laquelle le corps se défait et où le sujet est amené à s'inventer des liens artificiels pour se réapproprier son corps, pour « serrer » son corps à lui-même. Pour le dire en terme mécanique, il a besoin d'un serre-joint pour tenir *avec* son corps [...] Certains usages des tatouages sont un critère de la psychose ordinaire, lorsque vous sentez que, pour le sujet, c'est une manière de s'attacher lui-même à son corps. Cet élément supplémentaire fait office de Nom-du-Père. Un tatouage peut être un Nom-du-père dans la relation que le sujet a avec son corps.

« Effet retour sur la psychose ordinaire » (2009), *Quarto*, n° 94-95, janvier 2009, p. 46.

Le plus souvent cela [l'externalité subjective] se repère dans l'expérience du vide, de la vacuité, du vague, chez le psychotique ordinaire. Vous pouvez les rencontrer dans divers cas de névrose, mais dans la psychose ordinaire, vous cherchez un indice du vide ou du vague d'une nature non dialectique. Il y a une fixité spéciale de cet indice.

« Effet retour sur la psychose ordinaire » (2009), *Quarto*, n° 94-95, janvier 2009, p. 46

La psychose ordinaire épingle l'existence d'« un désordre au joint le plus intime du sentiment de la vie chez le sujet ». Cela veut dire qu'on peut connecter tous les petits détails qui apparaissent distants les uns des autres à un désordre central [...] C'est une clinique des petits indices de la forclusion.

« Effet retour sur la psychose ordinaire » (2009), *Quarto*, n° 94-95, janvier 2009, p. 49.

Vous trouvez cela, par exemple, dans quelques cas de psychose où nous supposons une fonction essentielle qui fait défaut, une forclusion du Nom-du-Père ; et le patient doit voir l'analyste pour remplir ce vide.

« Quand la cure s'arrête » (2009), *Quarto*, n° 96, octobre 2009, p. 10.



Vous avez donc dans quelques cas de psychose des cures qui n'en finissent pas, qui continuent encore et encore, soutenues, et soutenues seulement, par ces très brèves rencontres. Et cela protège le patient. C'est pour lui la garantie de l'ordre du monde. C'est ce qu'il peut consolider d'un Nom-du-Père.

« Quand la cure s'arrête » (2009), *Quarto*, n° 96, octobre 2009, p. 10.

Ces patients se connectent à l'analyste pour réaliser ce nettoyage subjectif [...] ils ont besoin de l'analyse pour donner sens à leur vie. Et sans leur monologue, sans cette narration – la narration de leur vie – c'est trop pour eux. Ils ne peuvent orienter leur vie, ils ne peuvent faire ce qu'ils ont à faire.

« Quand la cure s'arrête » (2009), *Quarto*, n° 96, octobre 2009, p. 10.

L'enfant entre dans le discours analytique comme un être de savoir, et pas seulement comme un être de jouissance. Son savoir est respecté comme celui d'un sujet de plein exercice, car il est sujet de plein exercice et non pas « sujet à venir », comme il est aux yeux de la pédagogie, et c'est un savoir respecté dans sa connexion à la jouissance qui l'enveloppe, qui l'anime, et dont on peut même dire qu'elle se confond avec lui.

« L'enfant et le savoir » (2011), in Roy D. (s/dir), *Peurs d'enfants*, Navarin, 2011, p. 18.

Le savoir du psychanalyste, ce n'est pas celui-là, c'est celui qui a à s'élucubrer au ras du symptôme, au plus près de la mise en place originelle, originale du symptôme. Ce que Lacan a appelé le *sinthome*, c'est un circuit de répétitions, un cycle de savoir-jouissance qui se déclenche à partir d'un événement de corps, c'est-à-dire de la percussion d'un corps par un signifiant.

« L'enfant et le savoir » (2011), in Roy D. (s/dir), *Peurs d'enfants*, Navarin, 2011, p. 19.

Qui était en effet André Gide ? – sinon un être qui se croyait représentatif au point de vouloir élever sa singularité au paradigme. Mais de quoi ? De la pédophilie, de la perversion ? Entrons-nous dans son œuvre comme dans un cabinet de curiosités, voire de monstruosité ? Loin de faire qu'on détourne le regard, la perversion de Gide l'attire plutôt, car il était représentatif de la présence, en chacun de nous, d'un point de perversion, pour chacun différent. C'est ce que, plus délicatement, nous appelons notre mode de jouir. Et ce qui nous rend si difficile de « faire lien social », dans notre vie amoureuse comme dans notre vie quotidienne.

Gide témoignait de ceci, que notre mode de jouir, qui nous singularise, nous fait aussi la loi, une loi de fer, au point que l'on puisse douter qu'il y en ait une autre, sinon pour du semblant. Gide n'a cessé de représenter cette faille existant entre amour et désir où se loge la jouissance. C'est par là que Gide nous requiert en nous intéressant au-delà de sa *chétive singularité* (Lacan).

« Préface » (2011), in Hellebois Ph., *Lacan lecteur de Gide*, Paris, Éd. Michèle, 2011, p. 9.

Cette rencontre de la langue et du corps ne répond à aucune loi préalable ; elle est contingente et toujours perverse. C'est cette rencontre et ses conséquences, parce que cette rencontre se traduit par un détournement de la jouissance relativement à ce qu'elle devrait être, qui sont ce qui reste vivace comme rêve.

« Le réel au XXI^e siècle », Présentation du thème du IX^e Congrès de l'AMP (2012), *La Cause du désir*, n° 82, mars 2012, p. 93.



Lacan essaya de représenter le réel comme un nœud borroméen. [...] À Lacan, ce nœud, la passion par le nœud borroméen, a servi pour arriver à cette zone irrémédiable de l'existence ; la même zone qu'*Œdipe à Colone*, où se présente l'absence absolue de charité, de fraternité, d'un quelconque sentiment humain. Là, nous amène la recherche du réel dépouillé de sens.

« Le réel au XXI^e siècle », Présentation du thème du IX^e Congrès de l'AMP (2012), *La Cause du désir*, n° 82, mars 2012, p. 94.

Tout a un prix. Sauf... le rien. Le manque. Le principe du désir. L'objet petit *a*. La cause du désir !

« En ligne avec Jacques-Alain Miller » (2013), *La Cause du désir*, n° 85, octobre 2013, p. 11.

Le rien, il faut le payer cher, pour le faire exister. Les sacrifices, les martyrs, font exister Dieu. Le prix de l'analyse fait exister l'inconscient.

« En ligne avec Jacques-Alain Miller » (2013), *La Cause du désir*, n° 85, octobre 2013, p. 11.

Toute chose ayant un prix, toute chose est comparable, homogène, à toute autre : le torchon, la serviette, l'œuf à la coque, un menuet de Mozart, un litre de pinard, l'édition Bastien des *Œuvres complètes* de Cazotte, 1817, un billet de première pour New York, et la peau des fesses. Le signifiant monétaire accomplit l'essence du mot, qui est « le meurtre de la chose ». La lettre tue. Qu'est-ce qui vivifie ? C'est le désir. Le désir en tant qu'impossible à négocier. Inconditionnel. Donc, réel. Pour vivre heureux, vivez réel !

« En ligne avec Jacques-Alain Miller » (2013), *La Cause du désir*, n° 85, octobre 2013, p. 12.

L'interprétation de Lacan, c'est de dire : l'interprétation œdipienne « n'est que le masque de ce qu'il y a de plus profond dans la structure du désir ». Et ce qu'il y a de plus profond dans la structure du désir, c'est [...] l'impossibilité d'échapper à « la concaténation de l'existence en tant qu'elle est déterminée par la nature du signifiant ». Ce qu'il y aurait de plus profond dans la structure du désir et que masquerait l'Œdipe – la lecture œdipienne –, ce serait donc la chaîne signifiante.

« Une réflexion sur l'Œdipe et son au-delà » (2013), *Mental*, n° 31, avril 2014, p. 136-137.

Le premier au-delà de l'Œdipe, c'est donc le symbolique, la chaîne signifiante ; le second, c'est la relation imaginaire, le rapport *a-a'*. Et, sous cette forme imaginaire, se dessine le fantasme inconscient, qui lui obéit à la célèbre formule *S barré, poinçon, petit a – \$ <> a*. Et c'est, en fait, cette formule du fantasme qui articule ce qu'il y a pour Lacan de plus profond dans la structure du désir.

« Une réflexion sur l'Œdipe et son au-delà » (2013), *Mental*, n° 31, avril 2014, p. 137.

L'Œdipe coupe la théorie du désir à la racine. [...] Alors que le désir, dont Lacan fait la théorie, est précisément un désir qui n'a pas d'objet propre, mais dont l'objet est, je le cite, « le support d'une métonymie essentielle ».

« Une réflexion sur l'Œdipe et son au-delà » (2013), *Mental*, n° 31, avril 2014, p. 138.



Hamlet est une variante de l'Œdipe, [...] il y a dissymétrie de l'un à l'autre. [...] La dissymétrie saute d'abord aux yeux dans la position du sujet à l'endroit de l'acte. *Hamlet* est bien connu pour atermoyer cet acte, le différer, le procrastiner [...]. Œdipe, quant à lui, fait cet acte sans barguigner et, surtout, sans le savoir. Il y a donc également entre les deux héros une position différente à l'endroit du savoir. Œdipe ne sait pas, et le père pas davantage. [...] *Hamlet*, dès le premier acte de la pièce, sait.

« Une réflexion sur l'Œdipe et son au-delà » (2013), *Mental*, n° 31, avril 2014, p. 140.

Il y a lieu de *distinguer la violence comme émergence d'une puissance dans le réel et la violence symbolique inhérente au signifiant* qui tient dans l'imposition d'un signifiant-maître. Quand cette imposition d'un signifiant-maître manque, le sujet peut en trouver un ersatz en se marquant lui-même – scarification, tatouage, piercing, différentes façons de se couper, de se torturer, de faire violence à son corps.

« Enfants violents » (2017), in Dupont L. et Roy D. (s/dir), *Après l'enfance*, Paris, Navarin, 2019, p. 205.

Le fantasme dit *fondamental*, donne son cadre à toute la vie mentale du sujet et se découvre au cours de la cure.

« Propos sur la logique du fantasme », *La Cause du désir*, n° 114, février 2023, p. 69.



Autres auteurs

Sarah Abitbol

Si Sara s'autorise à rire de Dieu, nous n'allons tout de même pas nous arrêter de rire aujourd'hui, car le rire, finalement, c'est l'essence même de la vie. Dieu lui-même ne s'en prive pas...

« Elle a ri », *La Cause du désir*, n° 89, mars 2015, p. 109.

Rodolphe Adam

La mort que porte la vie est celle de la fin biologique du corps, la mort qui la porte, c'est celle qui donne dialectiquement son prix à la vie, de justement être précieuse d'avoir une fin, une « éphémère destinée ».

« L'objet du deuil au temps de la mort falote », *L'a-graphie*, Section clinique de Rennes 2023-2024, p. 30.

Agnès Aflalo

L'être du sujet est véhiculé par les signifiants de la chaîne, c'est la marge au-delà de la vie que le langage assure à l'être du fait qu'il parle. Mais pas tout le signifiant représente le sujet. Il y a un reste à cette opération de division. Et ce reste est le plus réel de l'être du sujet, c'est l'objet *a*.

« Place et fonction de l'identification idéale dans la dépersonnalisation », *Quarto*, n° 28-29, octobre 1987, p. 35.

Christiane Alberti

Lacan propose de lire la pulsion de mort freudienne, à savoir la vie aspirant à la mort, comme une aspiration de la vie – pour autant qu'elle est dans le corps – à une totale et pleine conscience. « La vie, quant à elle, est bien au-delà de tout réveil. La vie n'est pas conçue, le corps n'en attrape rien, il la porte simplement. »

« Réveil exquis », *La Cause du désir*, n° 86, mars 2014, p. 39.

François Ansermet

Le vivant dévoile un réel inassimilable subjectivement. Il n'y a pas d'explication possible à la vie, on ne peut que consentir : « au mystère qui préside pour chacun à sa promotion à l'être, qui le fixe et l'oblige à un point dans l'espace, et à un moment dans le temps ». La rupture qui résulte du fait de naître dévoile un réel qu'on ne peut que tenter de résorber symboliquement. Le traitement du réel par le symbolique, voilà ce que met en jeu le surgissement du vivant.

« Corriger la nature », *La Cause freudienne*, n° 44, février 2000, p. 55.



La prédiction de la mort n'élimine [...] pas la vie. Elle peut au contraire la remettre en jeu et réveiller le sujet. Qu'un organisme soit atteint ne dit pas quel sujet va s'en déduire. Elle n'évacue pas toute contingence. La prédiction n'élimine pas la différence. Cette différence implique une issue. Une issue qui passe par le temps, par un maniement du temps, qui tient compte de ce qui surgit aussi au-delà de la prédiction : ce qui surgit dans la contingence.

« La mort en embuscade », *La Cause du désir*, n° 96, juin 2017, p. 75-76.

La limite vient de ce qu'un réel sans loi est en jeu. [...] La sortie de la pandémie pourrait devenir ainsi une sortie de mort plutôt qu'une sortie de vie. Une sortie de mort, dans la répétition, en un retour exalté vers le monde d'avant, en pire [...] Mais il y a aussi la possibilité d'une sortie de vie, qui passe par le fait de réaliser qu'on a changé d'univers, qu'il s'agit d'inventer un monde qu'il faut changer, totalement différent. Sortir ne veut pas dire faire retour à ce qui était, mais plutôt tenir compte de ce qui s'est produit. Donc deux voies de sortie, une du côté de la pulsion de vie, de l'urgence de la vie, l'autre du côté de la pulsion de mort. Tel est le choix forcé.

« La liberté ou la mort », *La Cause du désir*, n° 105, juin 2020, p. 69.

Francesca Biagi-Chai

Les performances de l'extrême de ces jeunes qui se suspendent par la peau du dos, les scarifications, les automutilations, les piercings et les tatouages qui dessinent souvent une seconde peau, témoignent de la tentative de réinscrire, de retrouver la sensation, ou de marquer le corps pour le faire signifier. Faire ainsi passer du vide au manque, *via* le corps, puisque la parole est insuffisante.

« Un corps scénarisé », *La Cause du désir*, n° 89, mars 2015, p. 106.

Il n'est pas toujours aisé de concevoir le désir autrement que par l'envie. Il est encore plus difficile de penser qu'il ne relève pas de la pleine conscience ou de la volonté. Pourtant, il en va ainsi de l'homme, car du fait de parler, l'objet qui le comblerait totalement lui est soustrait par l'incomplétude même du symbolique. Moyennant quoi, à partir de cet objet dit primordial, il peut avoir une idée de ce vers quoi il tend. Ainsi, Lacan fait de l'objet la cause du désir, un *pousse-à-vivre*.

« Être ou ne pas être...mort ou vivant », *La Cause du désir*, n° 96, juin 2017, p. 77.

L'index d'extériorité du sujet à lui-même, à son corps, à l'Autre social, révèle une zone muette de libido. C'est là que règne le « désordre provoqué au joint le plus intime du sentiment de la vie ». Le sujet y est confronté à la possibilité du vide, donc au surgissement du non-symbolisé. Y logera-t-il le déchet, la pourriture qui fera de lui un mélancolique ? Pourra-t-il s'en extraire en ne laissant aucun vide dans une frénésie maniaque ? Le subira-t-il comme pur hors-sens à constater que son corps se détache, s'autonomise, voire s'automatise, et ne lui appartient plus, enfin sera-t-il la proie d'un Autre méchant qui fera de lui sa marionnette ?

Traverser les murs, Paris, Imago, 2020, p. 90.



Lieve Billiet

Le corps est-il mort ou vivant ? Les deux ne sont pas sans rapport. C'est la décomposition de l'unité du vivant opérée par Descartes, qui a mortifié le corps et lui a donné un statut d'avoir, là où Aristote parlait de l'harmonie cosmique, de l'unité du vivant et de l'être. Alors que la réponse à ces questions trace donc une ligne de partage dans la philosophie, la réponse toute nouvelle que la psychanalyse y apporte la démarque de toute philosophie. La découverte freudienne, certes, c'est la découverte de l'inconscient, mais c'est aussi la découverte que la machine du corps n'est pas si morte que ça. Freud réinsuffle la vie à ce corps mortifié [...] La vie s'y manifeste sous la forme d'une satisfaction au-delà du pur plaisir. Le corps vivant, c'est le corps de la pulsion, c'est le corps qui se jouit. Ce corps, on ne l'est pas, on croit qu'on l'a.

« Le corps vivant », *Quarto*, n° 129, 2021, p. 16.

Réginald Blanchet

C'est la thèse de Lacan – l'angoisse est *angoisse de vie*, soit événement de jouissance, la vie ne se définissant que de « ce qui se jouit ». C'est la jouissance en tant qu'elle habite l'être parlant, mais reste inhabitable pour lui.

« Angoisse de guerre », *Ornicar?*, n° 58, Navarin éditeur, 2024, p. 175.

Hélène Bonnaud

La pulsion, c'est la vie dans le corps libidinal – mais c'est aussi la mort quand son trajet tourne court.

Le corps pris au mot, Paris, Navarin, 2015, p. 15-16.

Certains sujets, dans leurs automutilations par exemple, ne recherchent pas forcément une destruction de leur corps, mais plutôt l'obtention du sentiment d'avoir un corps, façon d'en rétablir la signification comme s'il fallait l'atteindre dans sa chair pour le sentir vivant, l'éprouver comme à soi.

Le corps pris au mot, Paris, Navarin, 2015, p. 102-103.

Le corps est en perpétuel mouvement, le rythme est son moteur, le sentiment de la vie passe par le mouvement du corps.

Le corps pris au mot, Paris, Navarin, 2015, p. 202.



Graciela Brodsky

Mais un corps est plus qu'une image dans le miroir de l'Autre. Un corps, c'est quelque chose de vivant, qui vibre, il est érogène, pour se servir des mots de Freud. Ainsi, l'action du signifiant ne s'exerce pas seulement sur le corps imaginaire, mais aussi sur la jouissance qui le parasite et l'agite. Le premier est un corps visible, c'est l'image du corps. Le second est un corps habité par une jouissance qui doit s'inscrire comme jouissance phallique. Le schéma est le même : transformation signifiante aussi bien du corps que de la jouissance qui y est associée.

« *Le choix du sexe* », *Quarto*, n° 77, juillet 2002, p. 37-38.

Marie-Hélène Brousse

Le phallus est la marque du désir comme tel, si bien que la fin de l'analyse est envisagée à partir de la mise au jour et de la révélation de cette marque. Le sens alors donné par Lacan au terme de marque est différent de ce qu'il sera dans la « Note italienne » par exemple. Il s'agit, à la période de « La signification du phallus », d'une marque signifiante, marque indélébile opérée par le langage sur le sujet. La fin de l'analyse tient compte de l'aspect indélébile, indépassable de la marque phallique du désir. Cette épiphanie est strictement corrélée au Nom-du-Père ; quelque chose d'innommable du désir maternel est symbolisé par le phallus comme manque, conséquence de la fonction de la loi symbolique. Le phallus est le signifiant du sentiment de la vie tel qu'il résulte de la mortification signifiante. Les deux formules que je viens de citer viennent remplacer la solution freudienne de l'angoisse de castration et de l'envie de pénis.

« *Position sexuelle et fin d'analyse* », *La Cause freudienne*, n° 29, février 1995, p. 88.

Le sentiment de la vie ne manque pas dans la psychose en général. Il y a un sentiment de la vie brute qui est là, mais qui n'est pas articulé au système symbolique et donc la mortification signifiante n'a pas lieu. Cette mortification s'effectue par l'intermédiaire du signifiant de la vie qui est Φ , à partir duquel l'organe sexuel prend lui aussi sa place. Le malheureux Schreber est embarrassé de son organe comme un poisson d'une pomme. Et la manière de lui donner sa place, c'est de le perdre, c'est l'émasculatation. Ma thèse est que l'émasculatation est l'équivalent de Φ , d'un Φ qui vient à la place d'un Φ_0 . C'est fait pour phalliciser. C'est pourquoi après cela, il y a une construction possible, un ordre du monde, certes délirant. Je crois qu'on ne peut pas envisager le *pousse-à-la-femme* sans ce traitement de Φ_0 , c'est-à-dire un traitement du sentiment de la vie imbécile – qui n'est pas humanisé, pas pris dans les rets du signifiant.

« *Le pousse-à-la-femme, un universel dans la psychose ?* », *Quarto*, n° 77, juillet 2002, p. 89.

Le sang menstruel comme le lait maternel renvoie à la vie, en ce qu'elle échappe et à l'imaginaire et au symbolique, sans pour autant pouvoir être qualifiée de réelle, puisqu'elle marche si bien qu'elle en est, jusqu'à aujourd'hui et malgré les efforts de ce qu'il est convenu d'appeler la civilisation, increvable.

« *Logique d'un fluide* », *La Cause du désir*, n° 89, mars 2015, p. 73.



J.-A. Miller met en évidence que Lacan, dans son tout dernier enseignement, sans démentir l'incidence d'une jouissance liée à l'interdit, « a isolé une jouissance non symbolisable, indicible, ayant des affinités avec l'infini », tel « un geyser tourbillonnant de vie inépuisable », une jouissance qui ne peut se dire, « hors signifiant », qui n'est pas susceptible de castration, une « jouissance réduite à l'événement de corps ».

Mode de jouir au féminin, Paris, Navarin, 2020, p. 75.

Adriana Campos

Notre civilisation contemporaine, celle qui s'est affranchie du père, celle qui n'interdit plus mais promeut la jouissance, celle qui exhorte les sujets au bonheur, produit paradoxalement des sujets tristes, déprimés, qui ont du mal à voir l'intérêt du monde, voire de leur propre vie. On leur parle de réalisation personnelle, en réponse, ils se sentent nuls [...] Si, à l'époque du père, l'interdiction recouvrait l'impossible de la jouissance, cet impossible devient de nos jours la faute du sujet.

« La tristesse et la gourmandise du surmoi », L'a-graphe, Section Clinique de Rennes 2024-2025, p. 7.

À la différence de l'autorité externe, on ne peut pas se cacher du surmoi. Le surmoi, on ne peut ni le tromper ni le séduire. Au contraire, le surmoi connaît tout, même les intentions du sujet qui restent pour lui inconscientes, et le punit comme s'il les avait réalisées. Il se nourrit des renoncements et des sacrifices et considère les malheurs qui tombent hasardeusement sur le sujet comme des punitions méritées.

« La tristesse et la gourmandise du surmoi », L'a-graphe, Section Clinique de Rennes 2024-2025, p. 10.

Hervé Castanet

Lorsque Lacan définit l'objet *a* comme « plus-de-jouir », il adjoint au sujet du signifiant, hors corps et hors vie, un « complément corporel », des « lichettes de jouissance ». Mais le plus-de-jouir est limité, localisé et il s'appareille au corps. À la fin de son enseignement, Lacan radicalise cette articulation du signifiant et du corps en repérant comment la langue affecte le corps vivant. Tout affect touche au corps comme effet de l'impact, voire du choc, du signifiant sur le vivant. L'affect signe que la langue est traumatique pour le parlêtre.

Quand le corps se défait. Moments dans les psychoses, Paris, Navarin, 2017, p. 25.



Gilles Chatenay

La formalisation tue la chose, elle désubstantifie le réel [...] Mais si Lacan a soutenu la conception du mot comme meurtre de la chose – le passage au signifiant comme mortification du vivant –, dans la dernière partie de son enseignement, il a fait valoir la part de jouissance qu’emporte aussi le jeu du signifiant lui-même, « la jouissance du bla-bla-bla ». Dès lors, le jeu de la lettre ne se réduisait plus à l’effectuation d’un *automaton* mortifère [...] et le vide creusé par l’écriture devenait « godet prêt toujours à faire accueil à la jouissance » : un réel, une substance – la « substance jouissante » [...] est accueillie dans la formalisation.

Symptôme nous tient. Psychanalyse, science, politique, Paris, Cécile Default, 2011, p. 134.

Le réel de la science est un réel sans voix, sans voix et sans corps, sans le vivant du corps. La science ne dessine ni n’évoque, elle réduit. Elle réduit le réel en écriture en équations silencieuses, en opérations. Les écritures de la science sont opératoires, et leur opération originelle était, pour moi, d’expurger le réel de la voix, de faire taire la résonance du vivant dans le corps et la parole. La science écrit le réel comme séparé du semblant.

Symptôme nous tient. Psychanalyse, science, politique, Paris, Cécile Default, 2011, p. 190.

Myriam Chérel

Les souffrances psychiques venues de la crise du travail ou de la crise de la famille sont de nouvelles figures de la détresse contemporaine. La nomenclature voudrait les objectiver dans des tableaux cliniques pour les identifier sous forme de syndromes alors qu’il s’agit le plus souvent de *ravage*. Devant le constat du désarroi épistémologique quand la singularité du sujet ne vient pas au premier plan, le concept de ravage permet de saisir le retour du réel d’une douleur initialement causée par l’exclusion symbolique de la fonction subjective. Nier le sujet et nier les conséquences du discours de l’époque fait retour dans la civilisation, par son malaise, ses crises, ses dépressions modernes.

« Burn out généralisé », L’a-graphie, Section Clinique de Rennes 2024-2025, p. 64.



Anne Colombel-Plouzenec

Alors s'opère une distinction entre le vivant, qui relève de la biologie, de la « présence qui palpète », de la pulsation organique, et la vie qui, elle, advient de ce que le langage nous arrache justement à cet être biologique. La vie tient à la prise du corps vivant dans le langage.

Lacan et les nœuds, Paris, PUV, 2023, p. 47.

[Le] « sentiment de la vie », au joint duquel « un désordre » peut à l'occasion survenir chez le sujet, [...] amène certains à témoigner d'un sentiment d'étrangeté, d'une impression d'être différents, présents sans l'être tout à fait [...] Ce « désordre » est un effet de la non-borroméanité du nouage, il se situe à l'articulation entre affectivité et langage, entre les signifiants de l'Autre et la jouissance du sujet, entre symbolique et réel [...] Voilà qui permet de spécifier :

- que le vivant relève de la biologie,
- que la vie relève de l'impact du langage sur le corps, ce qui se situe au niveau du réel,
- et que le sentiment de la vie relève du mode de nouage entre le réel, le symbolique et l'imaginaire.

Lacan et les nœuds, Paris, PUV, 2023, p. 47-48.

La première condition de la jouissance est donc le vivant sous la forme d'un corps, un *corps vivant*. Mais cette condition n'est pas suffisante. En effet, Lacan indique que c'est le signifiant qui cause la jouissance. La seconde condition de la jouissance est donc le signifiant, c'est même le signifiant qui distingue le vivant de la vie, en tant qu'il le marque de façon singulière, l'anime, le fait jouir de telle manière, *palpiter*, cette fois de façon unique.

Lacan et les nœuds, Paris, PUV, 2023, p. 48.

L'inscription de la marque du signifiant sur le corps fait *trou dans le réel et c'est de là qu'advient la jouissance de la vie*.

Lacan et les nœuds, Paris, PUV, 2023, p. 67.

Nous avons précisé [...] la distinction entre le vivant (du registre de la biologie), la vie (qui advient de la percussion du signifiant sur le corps par laquelle le langage nous arrache à notre être biologique) et le sentiment de la vie (de l'ordre de la construction nodale entre signifiants de l'Autre – S – et jouissance du sujet – R). Il nous semble maintenant que cette distinction établit également une filiation telle que lorsque le sujet met en fonction le signifiant Un et se trouve avoir affaire aux trois dimensions nouées de façon borroméenne, il se sent dans la vie. À défaut de cette modalité spécifique de nouage, nombreux sont les témoignages de sujets qui s'éprouvent dans une forme d'étrangeté à eux-mêmes et au monde, dans une superficialité, voire une facticité, et plus généralement dans ce que Jacques-Alain Miller a situé comme trois registres de l'externalité [...] Ainsi constatons-nous que le *sentiment de la vie*, le fait de se sentir dans la vie, est corrélatif de l'articulation borroméenne du nouage, entre réel et symbolique.

Lacan et les nœuds, Paris, PUV, 2023, p. 127-128.



Dominique Corpelet

Malgré la barrière du plaisir qui est là pour éviter un trop de jouissance, quelque chose chez le sujet force à approcher « cette sorte de jouissance interdite qui est le seul sens valable offert à notre vie. » [Lacan]

« Au joint de la vie », *Scilicet, Tout le monde est fou*, Eurl Huysmans, 2023, p. 57.

Le mélancolique paraît tout entier pris dans un impossible : un impossible à faire un travail de deuil, à se déprendre d'auto-reproches permanents et d'un sentiment d'indignité, un impossible à orienter sa vie selon un désir. Sa douleur d'exister paraît éternelle, c'est son être qui est en jeu.

« Mélancolie, anatomie d'un impossible », *L'a-graphe*, Section Clinique de Rennes, 2024-2025, p. 13.

Le mélancolique, du fait de la forclusion, est dans un rapport à petit *a* hors toute « chasuble », laquelle fait spécialement défaut au sujet pour habiller son être et accommoder le rapport à l'objet. A défaut, l'être est reconduit à un rapport d'identité à l'objet, vide de substance. Cette pure identité à l'objet est à ciel ouvert chez le mélancolique chez qui le côté déchet est manifeste, plus que dans toute autre forme de psychose.

« Mélancolie, anatomie d'un impossible », *L'a-graphe*, Section Clinique de Rennes, 2024-2025, p. 19.

Serge Cottet

Lacan, [...] réhabilite la mauvaise humeur, qu'il qualifie de vraie touche du réel et qui fait pendant à l'ataraxie du psychanalyste orthodoxe – d'humeur toujours égale, quoi qu'il arrive. Pour ce qui nous occupe maintenant, la clinique des névroses et des psychoses, on demande à quelles conditions l'humeur et ses variations peuvent faire preuve du réel, indice d'un trou dans le symbolique, signe de forclusion : mais c'est sur la base d'une énonciation qu'on veut s'en assurer. En effet, la description du trouble a toujours été accompagnée, dans la psychiatrie classique, de la structure de l'énonciation, qui met au moins la puce à l'oreille :

« je ne suis rien, j'ai tout perdu »

« l'avenir est bouché »

« je suis foutu » respecter cette mise en page

Ces énoncés sont certainement des index plus sûrs que la thymie, le ralentissement ou l'accablement.

« La fausse énigme de l'état d'âme », *La Cause freudienne*, n° 23, février 1993, p. 62.

Ceux qui essayent, sous prétexte d'antipsychologisme, de réduire l'humeur à du mental pur, et traduisent « l'événement cognitif » en termes de généralisation excessive, méconnaissent le réel de l'expérience [...]



Tout au contraire lorsque Lacan introduit des repères logiques pour déplier un état d'âme tel que l'ennui, c'est pour tenir le sujet plutôt comme responsable de la réduction de l'Autre à l'Un où s'avoue une passion déchiffrée par Lacan qui ne figure pas au catalogue du cartésianisme mais qui a beaucoup de relation avec la tristesse : non pas l'erreur mais la passion de l'ignorance.

« La fausse énigme de l'état d'âme », *La Cause freudienne*, n° 23, février 1993, p. 64.

Jean-Pierre Deffieux

Aujourd'hui, sans l'appui de l'identification au père symbolique, le sujet reste seul, avec sa jouissance, ses jouissances, ses *plus-de-jouir* hors castration ; c'est ce que Jacques-Alain Miller a nommé « l'Un tout seul » qui jouit dans sa solitude. Le sujet est en panne d'Autre.

La clinique du présent avec Jacques Lacan, Paris, Le Champ freudien éditeur, 2024, p. 89.

Si la mélancolie traduit la proximité, voire la rencontre avec l'être du sujet comme objet déchet mortel, l'addiction est une autre solution qui passe par la répétition de jouissance, l'addiction visant une satisfaction identique et répétée. Quand l'addiction survient dans la mélancolie, nous pouvons penser que, souvent, elle sert de défense contre la pulsion de mort et le suicide, en plaçant la répétition comme satisfaction à la place du passage à l'acte mortel.

La clinique du présent avec Jacques Lacan, Paris, Le Champ freudien éditeur, 2024, p. 114.

Le sujet mélancolique ne peut plus avoir recours à l'inconscient, à la chaîne symbolique du langage quand il est face au réel de la perte, d'où son mutisme fréquent et sa coupure totale avec l'Autre. Il est poussé dans le réel vers la mort.

La clinique du présent avec Jacques Lacan, Paris, Le Champ freudien éditeur, 2024, p. 115.

L'homme est le seul animal à connaître son destin de mortel, et de ce fait même, il est le seul à pouvoir décider d'anticiper le moment imprévisible de sa mort. Cela vient de son rapport institué au temps et de la structure de langage dans laquelle il s'inscrit, dès sa naissance de sujet : son aliénation primordiale au langage s'accompagne *ipso facto* d'une perte de part de vie. Cette séparation, cette perte primordiale de jouissance qui le fait sujet du langage, lui donne le sentiment d'*ex-sister*, et par là même, la conscience de sa finitude qui n'est pas sans lui causer quelque angoisse. C'est en quelque sorte cette séparation primordiale de vie qui lui donne la mesure de la vie.

La clinique du présent avec Jacques Lacan, Paris, Le Champ freudien éditeur, 2024, p. 117.

Le sujet psychotique, lui, doit s'inventer une raison d'exister puisque cela ne lui est pas donné par la structure. Il doit trouver un moyen de suppléer à ce que Lacan a nommé [Phi zéro], soit l'absence du repère symbolique qui donne au sujet son élan de vie. Beaucoup de sujets psychotiques trouvent des solutions plus ou moins durables pour se constituer un certain désir d'exister, un symptôme au sens borroméen ou une identification idéale qu'ils tentent de maintenir pour se soutenir dans l'existence : être un bon mari, être un vrai père, courir après un idéal de justice, de pureté, un idéal religieux, etc.

La clinique du présent avec Jacques Lacan, Paris, Le Champ freudien éditeur, 2024, p. 122-123.



Philippe De Georges

Au moment même où Freud utilise pour la première fois le terme de « pulsion » (*Trieb*), il définit celle-ci comme « volonté » (*Wille*) et comme « puissance » (*Macht*), trouvant son énergie dans les « expériences de satisfaction » (*Befriedigungserlebnis*) mais aussi de « souffrance » (*Schmerzserlebnis*) du petit d'homme. Avant que ne se formule le « principe de plaisir », la pulsion était précisément décrite comme source de répétition irrépressible, née du déplaisir autant que du plaisir. Ainsi, c'était la « détresse originaire » (*Hilflosigkeit*) qui se trouvait à la base de l'urgence de la vie (*Lebensnot*).

« Ce qui, dans la vie, peut préférer la mort », *La Cause du désir*, n° 96, juin 2017, p. 57-58.

Caroline Doucet

Tout n'est pas langage, du réel ex-siste au sens. Dès lors, chaque parlêtre naissant a à faire le procès de son humanisation par lequel il s'inscrit de façon singulière dans le langage et dans la jouissance de la vie.

« Éthique et liberté du sujet, des effets du non-rapport », *Quarto*, n° 135, p. 55.

Le rapport à la vie et le sentiment de la vie relèvent de l'inconscient. Ils dépendent de la façon dont le sujet s'est inscrit dans le langage, de la façon dont il a été parlé, de la place occupée dans le désir de l'Autre, mais aussi des éprouvés corporels et de ce que Lacan a nommé l'insondable décision de l'être.

L'Éthique du vivant en psychanalyse, Paris, PUV, 2025, p. 11.

Le langage, en tant qu'habitat caractéristique de l'humain, opère le passage de la vie à l'existence, selon une double opération. Il est tout à la fois ce qui dénature le rapport à la vie et offre la possibilité d'y réfléchir, mais il est aussi ce qui induit une perte en même temps qu'une fixation de libido dans le corps. Il est donc l'opérateur du passage du réel de la vie au vivant, selon les registres spécifiquement humains de l'être et de l'existence.

L'Éthique du vivant en psychanalyse, Paris, PUV, 2025, p. 13.

La douleur de vivre, quelles qu'en soient les expressions, est pour tous, elle est inhérente à l'humain. Au-delà des effets thérapeutiques recherchés, dans la rencontre avec un psychanalyste, le sujet s'affronte au non-sens fondamental de la vie qu'il a pour tâche de subjectiver. C'est cette part obscure située au cœur du sujet lui-même que la psychanalyse nomme pulsion de mort ou jouissance, et que le travail analytique contre, détourne, réduit ou sublime.

L'Éthique du vivant en psychanalyse, Paris, PUV, 2025, p. 15.



Le tragique de la vie provient non seulement de cette donne de départ qu'est le non-sens de la vie, mais il relève également de cette part obscure située au cœur du sujet, que Freud nomme « pulsion de mort » et Lacan, « jouissance », et qui fait le vivant de chacun. Ce qui implique d'interroger comment une analyse agit sur le sens, mais aussi sur cette jouissance du corps, qui constitue à la fois le vivant du corps, mais peut tout autant conduire chacun à sa propre destruction. La jouissance du corps est à l'origine de toutes les formes possibles du symptôme, des moindres jusqu'aux pires.

L'Éthique du vivant en psychanalyse, Paris, PUV, 2025, p. 18.

Le consentement à la vie est constitutif du corps vivant. Il n'est pas présent d'emblée, chacun se l'approprié. Le corps, la pulsion, le réel de l'organisme, le langage, le symptôme, le vivant du corps sont des éléments de structure communs à chaque parlêtre, mais la façon dont chacun s'y situe et en use est radicalement singulière.

L'Éthique du vivant en psychanalyse, Paris, PUV, 2025, p. 23.

C'est d'abord au phallus, dans sa fonction d'image, que Lacan dévolue ce qu'il y a de vivant chez le sujet, rapportant à la forclusion de ce signifiant dans la psychose un désordre dans le rapport à la vie qui peut aller chez certains sujets jusqu'à l'absence du sentiment d'être vivant. [...] Lacan étendra cette fonction d'apporter de la vie à cet être pour la mort à l'identification phallique puis à l'objet petit *a*, via le fantasme.

L'Éthique du vivant en psychanalyse, Paris, PUV, 2025, p. 28.

Au-delà des déterminations économiques, sociales, familiales, organiques, non négligeables, le sujet souffre de la façon dont il s'est inscrit dans le langage, de son rapport à l'Autre du langage, de la façon dont s'est noué pour lui le sentiment de la vie. Ainsi la vie demeure un mystère et se présente chez le névrosé sous la modalité du manque-à-être et de la souffrance qui en résulte.

L'Éthique du vivant en psychanalyse, Paris, PUV, 2025, p. 29-30.

La notion de parlêtre préférée par Lacan à celle de sujet, traduit le nouage entre l'être qui procède de la parole et le corps qui se jouit, le nouage entre l'être et l'existence, soit le corps vivant pour la psychanalyse. Le vivant pour la psychanalyse c'est le parlêtre.

L'Éthique du vivant en psychanalyse, Paris, PUV, 2025, p. 31.

La vie, l'être et l'existence sont au fondement de l'expérience analytique. Si pour Lacan, le sujet entre dans le jeu comme mort, comme pur effet du signifiant, c'est comme vivant qu'il va jouer sa partie, via le phallus auquel le sujet s'identifie à son être de vivant.

L'Éthique du vivant en psychanalyse, Paris, PUV, 2025, p. 41.

La psychanalyse s'intéresse à la vie dans sa connexion avec la jouissance. Telle la satisfaction du symptôme, dont la jouissance n'est pas dissociable de la vie, puisqu'il y a dans tout symptôme la mise en jeu du corps vivant.

L'Éthique du vivant en psychanalyse, Paris, PUV, 2025, p. 43.



C'est dans un nouage spécifique à chaque parlêtre que se résout le mystère du corps parlant, le rapport du parlêtre à la vie. La topologie noue la vie dans et avec les trois cordes du nœud borroméen, déterminant des zones de recouvrement à l'intersection desquels se situent le sens, la jouissance de l'Autre et la jouissance phallique.

L'Éthique du vivant en psychanalyse, Paris, PUV, 2025, p. 43.

Michel Grollier

C'est ainsi que la question du désir et de sa vérité nous apparaît témoigner de cette manifestation que l'on appelle dépression. Le sujet qui recule devant la perte, ne peut en produire un désir. Entre la création et l'anesthésie, le sujet est appelé à prendre ses responsabilités. Et toute traversée qui ramène le sujet à une certaine vérité singulière peut se partager. C'était le pari de Lacan avec la passe.

« Noir(s), c'est noir », *L'a-graphe*, Section Clinique de Rennes 2024-2025, p. 55.

Pierre-Gilles Guéguen

La temporalité se conjugue pour Freud avec la castration. Cette intrication est d'ailleurs paradoxale, car ce qui est refusé du réel de l'expérience du sujet comme mortel, lui revient dans la vie comme angoisse de mort. C'est dans « Subversion du sujet et dialectique du désir » que Lacan peut rendre compte de ce qui chez Freud reste ambigu concernant la castration et son assumption. C'est ainsi qu'il montre que la castration n'est pas privation de jouissance, mais transformation de la jouissance : « La castration veut dire qu'il faut que la jouissance soit refusée pour qu'elle puisse être atteinte sur l'échelle renversée de la Loi du désir ».

« Le temps de Freud et celui de Lacan », *La Cause freudienne*, n° 45, avril 2000, p. 33.

Ainsi le chemin d'une analyse serait le temps nécessaire pour que le sujet, poussé à l'Un c'est-à-dire à la jouissance conformisante par le Surmoi, puisse en s'appuyant sur le *Logos* contrer cette force mortifère et tirer du *Logos* – qui est à la fois satisfaction et mortification – les éléments d'une solution. Il lui serait alors possible de trouver le chemin de la *joui-sens* qui lui est propre, c'est-à-dire de s'inventer son mode de jouissance unique – non conforme – et d'en déduire le type de décisions nécessaires à l'usage de sa vie pour en jouir. Faufilement dans le *Logos* en effet, plutôt que transgression d'une interdiction, faufilement pour lequel il faut « le temps de se faire à l'être ».

« Le temps de Freud et celui de Lacan », *La Cause freudienne*, n° 45, avril 2000, p. 37.

Deborah Gutermann-Jacquet

Dans *L'Amour*, Duras fait résonner ce lieu [...] à la fois proche et lointain [...] ces deux hommes et cette femme, qui jouent leur partie non plus entre eux, mais avec la vie. La vie non pas en tant qu'histoire mais la vie en tant qu'elle fait battre le cœur et anime un corps de jouissance. Cette vie, dont on ne sait d'où elle vient si ce n'est de ce cri, qui renvoie toujours à un ailleurs, car il est un nulle part, un nul lieu, un lieu de Plus-Personne.

« D'un hurlement, l'Autre silence », *Duras avec Lacan*, Paris, Éd. Michèle, 2020, p. 162.



Damien Guyonnet

Lacan évoque, à propos de Schreber [...] une « régression du sujet, non pas génétique mais topique, au stade du miroir, pour autant que la relation à l'autre spéculaire s'y réduit à son tranchant mortel ». La régression évoquée ici par Lacan est celle qui renvoie à cette dimension mortelle inscrite au sein même du miroir [...] en situant au sein du miroir une dimension mortelle, nous avons une « description du stade du miroir qui fait de la psychose l'état natif du sujet » [...] ce tranchant mortel doit donc être dépassé et [...] pour cela il faut des conditions. Quelles sont-elles ? Disons qu'il faut au minimum ce phallus imaginaire, [...] « l'image phallique », et donc plus fondamentalement, il y faut la signification phallique, soit la mise en fonction du Nom-du-Père.

« Le sentiment de la vie et son désordre dans la psychose », *Ornicar ?*, n° 53, Navarin, 2019, p. 184-185.

Proposition [est] faite d'approcher ce sentiment de la vie, son désordre de fond et sa régulation, sous l'angle de la « relation entre humeur et jouissance ». Variétés de l'humeur, variétés du désordre, invitation est lancée à revisiter un peu notre corpus théorique, à le mettre résolument à l'épreuve du malaise contemporain et de ses nombreuses manifestations, avec pour boussole principale la clinique du sinthome [...] en tant que mode de traitement toujours singulier de la jouissance réelle, entre nouage et invention, entre dosage et régulation, l'analyste soutenant dès lors tout ce qui amène le sujet à entretenir un rapport pacifié avec la mort, le réconciliant de fait avec la vie.

« Le sentiment de la vie et son désordre dans la psychose », *Ornicar ?*, n° 53, Navarin, 2019, p. 200.

Dans le Séminaire XI, Lacan évoque la pulsion [...] et le mythe de la lamelle figurant la libido comme organe ; une image reprise dans les *Écrits* où il précise que cette lamelle « représente ici cette part du vivant qui se perd à ce [que le sujet] se produise par les voies du sexe ». Cette dimension de jouissance, via l'objet *a*, « remplace cette perte de vie qui est la sienne [au sujet] d'être sexué ».

« La première logique du fantasme et ses suites », *La Cause du désir*, n° 114, juillet 2023, p. 56.

Philippe Hellebois

Enfin Lacan vint et, le premier, fit sentir dans son texte, aussi classique que méconnu, « Jeunesse de Gide ou la lettre et le désir », que le trauma pouvait aussi avoir une vertu, celle de porter la vie, fût-elle brutale, là où il y avait la mort.

« Petit éloge du trauma », *La Cause du désir*, n° 86, mars 2014, p. 157.



« L'Autre de ce désir, sa mère, était un personnage particulièrement peu vivant, c'est-à-dire très peu connecté au phallus. Aussi peu avenante aux prétendants qu'aux grâces, selon Lacan, elle n'usait que de la parole qui protège et interdit, et surtout ne connaissait l'amour que réduit aux commandements du devoir [...] C'est dire que le désir de la mère n'avait pour l'enfant Gide d'incidence que négative pour en faire le mort-vivant évoqué plus haut.

« Petit éloge du trauma », *La Cause du désir*, n° 86, mars 2014, p. 158.

Le sentiment de la vie : il s'agit de la façon toujours singulière par laquelle le sujet donne sens aux choses, à son monde et à sa vie [...] Ce sentiment n'a rien de paisible d'être affecté d'un certain *désordre*. C'est un terme précis à distinguer de celui de trouble. Si le trouble évoque une perturbation dans un milieu déjà organisé qu'il ne détruit pas [...], le désordre est plus radical d'évoquer l'absence d'ordre, la confusion voire le chaos. Lacan qualifie d'ailleurs de désordre ce qui vient à la place de la signification phallique. Le trouble est donc dans l'ordre, alors que le désordre signe son absence, son impossibilité ; le premier est un phénomène imaginaire vu depuis le symbolique, le second toucherait plutôt au réel.

« Un désordre au joint le plus intime du sentiment de la vie », *Hebdo-blog*, n° 137, 13 mai 2018, disponible sur internet.

Dominique Jammet

Lacan, dans *Les formations de l'inconscient*, déduit que chez l'obsessionnel « la demande de mort est mort de la demande ». Cela veut dire que l'obsessionnel se tait. Si la parole est demande alors le mutisme ou le silence présentent chez lui la mort de la demande en tant qu'effet retour de l'opération pulsionnelle : la problématique de la pulsion de mort se retrouve sous les espèces du rapport primitif du sujet aux signifiants de la demande, au joint le plus intime de la symbolisation de la présence et de l'absence de l'Autre.

« La mort et la demande », *L'a-graphie*, Section clinique de Rennes, 2023-2024, p. 40.

Philippe Lacadée

C'est le problème central de l'adolescence de savoir comment l'objet s'habille, se recouvre de ce qui lui donne à la fois le sentiment de la vie et le fait de se sentir respecté. Du point de vue de la psychanalyse, on a deux modes d'abord du corps, le corps pris comme semblant – c'est le versant de l'image toujours soutenue d'un point d'idéal –, et le corps pris comme objet dans sa dimension réelle pulsionnelle, ce qui fait la misère du sujet.

« La demande de respect : un des noms du symptôme de l'adolescent », *Quarto*, n° 74, septembre 2001, p. 39-40.

L'adolescente est requise, par une urgence de vie, de trouver une réponse à l'énigme de son être sexué et mortel. La hâte imposée par des événements contingents, surgis dans un corps où se joue la métamorphose de sa puberté, l'amène à sortir de la relation aux premiers objets d'amour qui, dans l'enfance, avait donné une certaine valeur à ce corps.

« Urgence de vie », *La Cause du désir*, n° 89, mars 2015, p. 33.



L'angoisse, au moment de la puberté, fait signe d'un réveil du réel qui nécessite une scansion, une ponctuation fondamentale pour sceller un nouveau pacte entre le corps, la jouissance et le sens – sens de la vie, de la mort et de l'existence.

« Urgence de vie », *La Cause du désir*, n° 89, mars 2015, p. 35.

Philippe La Sagna

La biologie est également la science qui, aujourd'hui, doit le plus à l'effet du libéralisme économique. L'idée de breveter le vivant en est déjà la démonstration pratique. Autrement dit, la biologie n'est pas la dernière pour opérer la réduction de la vie au *plus-de-jour* que Lacan examine dans son Séminaire XVI.

« Formes de vie. Note à propos de la biologie du corps et de la psychanalyse », *La Cause du désir*, n° 84, mai 2013, p. 40.

La vie des corps, spécifiquement des corps humains – mais Lacan ne refuse pas d'étendre la question au-delà de l'humain –, suppose que ces corps jouissent. Et à ce niveau, la question se pose de savoir si ce ne serait pas du côté de la jouissance que la

« vie » serait le plus énigmatique, le plus en lien avec le réel.

« Formes de vie. Note à propos de la biologie du corps et de la psychanalyse », *La Cause du désir*, n° 84, mai 2013, p. 43.

Il [Lacan] dit même s'être intéressé à l'anatomie à cause de cette singularité du vivant dans sa forme : il ne fait pas nœud ! Et c'est pourtant avec la topologie du nœud et non avec celle des catastrophes que Lacan essaiera de rendre compte des événements du corps en tant que ce sont des corps jouissants, soit des corps pris dans un courant de jouissance.

« Formes de vie. Note à propos de la biologie du corps et de la psychanalyse », *La Cause du désir*, n° 84, mai 2013, p. 44.

L'inconscient est la manifestation palpable de cet effet parasitaire de la jouissance issue de lalangue et c'est aussi lui qui nous réveille. Il faut poser une discontinuité entre cette jouissance du sens et la jouissance du corps en tant que ce serait celle de la vie.

« Formes de vie. Note à propos de la biologie du corps et de la psychanalyse », *La Cause du désir*, n° 84, p. 44.



Dominique Laurent

« Le désordre provoqué au point le plus intime du sentiment de la vie » se manifeste chez Maupassant dans le couplage d'un priapisme échevelé et de troubles de l'humeur marqués par des moments d'abattement absolu et de désespoir – dans lesquels la vie se retire du monde. Schreber rencontre des images d'hommes torchées à la six-quatre-deux, aussi improbables, « que le sujet lui-même, soit aussi démunis que lui de tout phallus. » Ne peut-on chez Maupassant reconnaître ce moins de vie, au-delà de ses troubles de l'humeur, dans ces considérations sur les femmes, femmes réduites à de la viande de boucherie ? Si Schreber réinstalle une valeur non négative par une jouissance au-delà de la castration, liée à ses pratiques transsexualistes, ne peut-on considérer le priapisme de Maupassant comme une pratique équivalente soutenant le paradoxe de l'érection permanente et de l'incarnation du phallus mort ?

« De l'image au réel », *La Cause freudienne*, n° 32, février 1996, p. 156.

Éric Laurent

L'affect se présente comme signe trouvant à se loger dans le corps, surgissement d'une signification dans la vie, dans le vivant. Or, si l'expérience analytique démontre quelque chose, c'est bien que la signification est étrangère à la vie. La supposer immanente à la vie, comme à l'occasion le soulignent ou bien, du côté obscurantiste, le Jungisme, ou bien, du côté scientiste, ceux qui supposent avec Chomsky que le langage est un organe, appelle sous la plume de Lacan une référence à une théorie pré-analytique au sens de la chimie de Lavoisier. Il note en 1958 : « La signification n'émane pas plus de la vie que le phlogistique dans la combustion ne s'échappe des corps. Bien plutôt faudrait-il en parler comme de la combinaison de la vie avec l'atome O du signe. » Lacan se sépare radicalement de ce point de vue en désignant l'affect comme une fonction incorporée, à distinguer de l'incorporel [...] Le corps du symbolique s'incorpore au vivant avec deux conséquences. Premièrement, une fois que le symbolique est incorporé dans le vivant, il reste un incorporel que Lacan réserve pour définir l'accès à la réalité pour le sujet [...] Deuxièmement, alors que l'incorporel fait la réalité, la structure fait l'affect.

« Affect, acte, certitude », *Actes de l'ECF*, volume X, 1986, p. 12.



Au moment où Lacan écrit l'« Hommage... », il s'agit pour lui de cheviller l'inconscient structuré comme une pulsion à la vie. Dans *Le Séminaire XI*, il évoque le vase pulsionnel et l'objet qui le remplit sans le satisfaire. Dans ce Séminaire, « il appelle *séparation* en fait la récupération de la libido comme objet perdu », et matière de tous les objets perdus. « Avec le couple des opérations aliénation et séparation, la jouissance est en quelque sorte reprise dans un mécanisme ». Cette reprise sera aussi celle qu'il effectue dans l'« Hommage... ». L'objet « récupéré » par l'art de Duras s'inscrit dans cette perspective. Lacan évoquera dans une formule saisissante « les noces taciturnes de la vie vide avec l'objet indescriptible ». De cette magnifique formule, J.-A. Miller a restitué le mathème dans ses paradigmes. Les bords pulsionnels et l'objet a sont, pour la psychanalyse, les seules chevilles et les seuls trous dont elle s'occupe. Ils lui permettent de faire tenir ensemble, sans artefacts inutiles, les histoires d'amour et de désir que nous recueillions dans l'*Heptaméron* contemporain qu'est notre pratique.

« Un sophisme de l'amour courtois », *La Cause freudienne*, n° 46, octobre 2000, p. 24-25.

Dans la perspective post-chomskyenne darwinisante, le vivant établit et sélectionne des règles pour servir au vivant. Elles ne le dominent pas, elles sont là pour servir. Pourquoi ne pas retenir chez ces « linguistes » la primauté du vivant retrouvée, alors qu'elle était oubliée dans la perspective de la seule « vie du langage » ? Simplement, pour eux, il y a communication effective, il y a la transmission d'une signification phallique efficace. Parler s'épuise dans son utilité. Ils n'ont pas l'idée de la traversée du corps par la droite infinie de l'inconscient. Le réel biologique s'épuise entièrement dans la communication adaptatrice entre organismes.

« Ce que sert (serre) la psychanalyse », *La Cause freudienne*, n° 48, mai 2001, p. 42.

Avoir un corps, au sens de la psychanalyse, c'est donc faire l'expérience de la jouissance s'inscrivant sur une surface, mais n'ayant pas de corrélat subjectif. Le sujet est ainsi produit comme absence, comme trou. Il est *troumaté*. Pourtant, il ne cesse de tenter de ne pas s'absenter, de vouloir (se) voir, de vouloir ressaisir le moment de sa disparition.

L'Envers de la biopolitique, une écriture pour la jouissance, Paris, Navarin, 2016, p. 16-17.

Le lieu de l'Autre n'est plus le lieu du discours qui prend en charge le désir éternisé du sujet. Le signifiant, en s'incorporant, cadavérise le corps. Celui-ci devient alors le lieu de l'Autre – vivant ou mort, le corps devient surface, où s'accrochent les signifiants du sujet.

L'Envers de la biopolitique, une écriture pour la jouissance, Paris, Navarin, 2016, p. 41.

Le corps, en tant que lieu de l'Autre et surface d'inscription, est tout aussi bien place vide, qu'il soit vivant ou mort. Lorsqu'il est mort, nous avons vu que l'ensemble des ossements, vide de jouissance, figure « l'élément irréductible dont s'ordonnent [...] les instruments de la jouissance » présents dans les sépultures antiques. Lorsque le corps est vivant, les instruments de la jouissance se disposent selon la logique du fantasme, dont relève l'approche par les sous-éléments, propres à énumérer la jouissance.

L'Envers de la biopolitique, une écriture pour la jouissance, Paris, Navarin, 2016, p. 43.



Hamlet a perdu son désir en constatant l'absence de deuil de sa mère après l'assassinat de son père idéalisé. Il ne retrouvera son désir, qui lui permettra enfin de passer à l'acte, qu'après avoir observé le deuil très visible de Laërte pour sa sœur Ophélie. Lacan fait du travail du deuil dégagé par Freud « le côté détaillé, minutieux, de la remémoration de tout ce qui a été vécu du lien avec l'objet aimé ». Il est destiné à maintenir caché l'objet *a* dont l'être aimé a occupé la place.

« *Lalangue et le forçage de l'écriture* », *La Cause du désir*, n° 106, novembre 2020, p. 38.

Du côté de la mélancolie, il y a méconnaissance de l'objet *a* par la tentative de traverser l'image narcissique [...] Par contre, dans la manie « c'est la non-fonction de *a* qui est en cause, et non pas simplement sa méconnaissance. Le sujet n'y est lesté par aucun *a*, ce qui le livre, quelquefois sans aucune possibilité de liberté, à la métonymie pure, infinie et ludique, de la chaîne signifiante ».

« *Lalangue et le forçage de l'écriture* », *La Cause du désir*, n° 106, novembre 2020, p. 39.

Le choix imaginaire [de la langue] se vérifie par une nécessité de création qui seule fait du rapport à lalangue un rapport vivant. [...] On crée une langue pour autant qu'à tout instant on lui donne un sens, on donne un petit coup de pouce, sans quoi la langue ne serait pas vivante. Elle est vivante pour autant qu'à chaque instant on la crée.

« *Lalangue et le forçage de l'écriture* », *La Cause du désir*, n° 106, novembre 2020, p. 40.

Virginie Leblanc-Roïc

[À propos de C. Millot] Comme si désormais, il lui était possible d'envisager l'insondable de ce qui fait le palpitemment de la vie, dans une *réduction*, une *concentration*, « l'entière de la vie resserrée, ramassée en un point, [...] sur l'instant présent », « ni angoisse ni extase, l'expérience du dénuement et celle du dénudement de la pulsion de vie, laquelle n'est pas moins énigmatique que la pulsion de mort ».

« *Un peu profond ruisseau... de Catherine Millot* », *Ornicar ?*, n° 58, Navarin, 2024, p. 186.

Annaëlle Lebovits-Quenehen

Quand la mémoire tente de cerner le réel en jeu sans être dénuée d'affect, quand elle traite de l'événement, [...] elle le maintient vivant dans le sentiment même qu'elle n'en fera pas le tour.

Actualité de la haine, Paris, Navarin, 2020, p. 68-69.

Faire une place à l'Altérité qui nous habite et à l'inconfort qui l'accompagne, [...] [est une] alternative possible à la haine. C'est là, dans cette alternative qu'il devient possible de trouver une façon vivante d'être en relation avec nos (si peu) frères humains, ce qui suppose une certaine tolérance à d'autres façons de faire face à cette dysharmonie.

Actualité de la haine, Paris, Navarin, 2020, p. 97-98.



L'acte [...] peut seul nous arracher à l'éternité mortelle qui nous guette toujours sans cela. Il invite donc à la joie.

Actualité de la haine, Paris, Navarin, 2020, p. 157.

Elisabeth Leclerc-Razavet

Il y a donc un prix à payer pour le symbolique, pour que quelque chose se transmette au-delà de l'échéance de la vie de l'individu. Empédocle se précipitant dans l'Etna est le paradigme de ce qu'on pourrait appeler le sacrifice au symbolique. « *Il laisse à jamais présent, dit Lacan, dans la mémoire des hommes, cet acte symbolique de son être-pour-la-mort* ». Et il ajoute, qu'en effet, si nous voulons atteindre ce qui était dans le sujet « au-delà des jeux sériels de la parole », c'est dans la mort que nous le trouvons. « *C'est comme désir de mort en effet qu'il s'affirme pour les autres* » ... « *et cette mort constitue dans le sujet l'éternisation de son désir* ». Etna ou vide central de la structure, peut-on qualifier l'acte d'Empédocle de réalisation totale du sujet, dans l'effacement complet, dans une coïncidence totale du sujet et du trou dans l'Autre, sans recours ?

« *Fin d'analyse et deuil* », *La Cause freudienne*, n° 18, juin 1991, p. 178.

Bernard Lecœur

Freud, accablé par une expérience qu'il reconnaît tenir de la guerre, s'interroge sur le goût que l'on peut prendre à vivre. La comparaison qu'il propose avec l'amour n'est pas anodine, pour autant qu'elle convoque la dimension du risque. Celui-ci est seul à pouvoir donner, non pas tant l'envie de vivre, que le désir d'adopter la vie comme le territoire où l'acte, et les conséquences qu'il implique, peuvent s'exercer.

« *Notre relation à la mort, une raison de vivre* », *La Cause du désir*, n° 96, juin 2017, p. 94.

En quoi consiste notre relation à la mort ? Nulle opposition entre vie et mort n'est à même d'en rendre compte, plutôt s'agit-il d'une inclusion. Pour le sujet, la vie qu'il fera sienne procède d'une perte qui la détache de l'organique. [...] La relation à cette perte est en réalité notre véritable relation à la mort. La perspective freudienne permet d'envisager cette perte imposée comme pouvant faire l'objet d'un consentement. [...] Vivre suppose l'acceptation d'une perte antérieure aux diverses formes de l'avoir.

« *Notre relation à la mort, une raison de vivre* », *La Cause du désir*, n° 96, juin 2017, p. 95.

L'intérêt de la vie se perd dès lors que dans les jeux auxquels elle donne lieu il n'est plus possible de risquer la seule mise qui vaille : la vie elle-même.

« *Notre relation à la mort, une raison de vivre* », *La Cause du désir*, n° 96, juin 2017, p. 95.



Clotilde Leguil

À l'événement qui nous amène à l'analyse, événement qui est toujours de l'ordre d'une perte ayant affecté notre rapport à la vie, répondra l'événement analytique comme possibilité de cerner « le chiffre de [notre] destinée mortelle ».

« Événement analytique/Déchiffrement du destin », *L'a-graphe*, Section clinique de Rennes, 2023-2024, p. 17.

Au cours d'une analyse, nous venons à nous rappeler de ce que nous savions depuis toujours mais dont nous avons oublié que cela nous concernait. De nous en rappeler, produit un effet sur notre façon d'être vivant, comme si nous nous rappelions à la vie.

« Événement analytique/Déchiffrement du destin », *L'a-graphe*, Section clinique de Rennes, 2023-2024, p. 18.

François Leguil

La perplexité est la fameuse *Ratlosigkeit* des psychiatres allemands, synonyme quelquefois chez eux de l'*Hilflosigkeit*, mieux connue par ceux qui fréquentent la clinique freudienne et point trop éloignée de la *Bestützung*, dérivant du verbe *stützen* qui signifie : appuyer, soutenir, prouver. De la *Ratlosigkeit*, littéralement presque de l'état d'être privé du conseil de l'Autre, à son synonyme *Bestützung*, les signifiants de la clinique nous font passer de la perplexité marquant l'instant de voir, à la confusion, la stupeur, le désarroi, la consternation concassant et obérant sans retour le temps de comprendre.

« L'expérience énigmatique de la psychose dans les présentations cliniques », *La Cause freudienne*, n° 23, février 1993, p. 40.

Le point de vue de Lacan [...] est que les principes fondateurs de l'élaboration de l'expérience freudienne, opposition des processus primaire et secondaire, frayage, « prédestination de l'organisme humain » à une fausse réalité séparant plaisir et satisfaction et creusant entre eux un écart, où l'urgence de la vie se pose au sujet dans un rapport avec ce qui est au-delà du plaisir, au-delà des représentations du bon et du mauvais, soit au-delà du niveau des représentants de la représentation, niveau du refoulement et de la dénégation, s'inscrivent dans une dimension proprement éthique et livrent une conception de l'homme en proie à un conflit dont l'abord, chez Freud, est « massivement d'ordre moral ». Lacan lie le problème [...] au rapport du sujet avec le réel, avec l'objet, avec la cause du désir.

« La culpabilité, ébauche d'un parcours de la question de culpabilité chez Freud », *La Cause freudienne*, n° 40, janvier 1999, p. 59.



Jean-Claude Maleval

La non-opérativité d'un signifiant maître et l'absence de fantasme fondamental se traduit volontiers cliniquement par un manque d'orientation dans l'existence, souvent associé à des tentatives laborieuses pour y remédier.

Repères pour la psychose ordinaire, Paris, Navarin, 2019, p. 75.

L'étonnante inconsistance de certains sujets psychotiques, apparente dès les premiers entretiens, souvent associée à de légères diffluences de la pensée et à un fonctionnement sans but dans l'existence, résultent de la non-fonction du signifiant maître. Quand ce signifiant d'exception n'est pas en mesure de conditionner l'ensemble du discours, la consistance des S_2 est atteinte, d'où la fréquence émergence dans la psychose ordinaire de discrètes ruptures de la chaîne signifiante. Ces différents signes cliniques témoignent que le nouage du symbolique aux autres dimensions tend à se défaire.

Repères pour la psychose ordinaire, Paris, Navarin, 2019, p. 77.

À l'occasion d'une scarification ou d'une mutilation, certains éprouvent le sentiment de se regarder défaire, à distance d'eux-mêmes, sans ressentir de douleurs, comme si leurs chairs étaient mortes. On sait qu'il est des sujets présentant une psychose clinique qui s'infligent des automutilations dans le but de ressentir à nouveau le corps, tant la sensation de ne plus l'habiter peut être angoissante.

Repères pour la psychose ordinaire, Paris, Navarin, 2019, p. 89.

La clinique de la psychose ordinaire dégagée par H. Deutsch concernant le fonctionnement « comme si » le confirme quand elle insiste sur le fait qu'il s'agit d'une « adaptation sans expérience d'affect » : les relations des sujets « comme si » sont « dépourvues de la moindre trace de chaleur; l'expression des sentiments ne subsiste plus que dans la forme et toute expérience intérieure a été éliminée – un peu comme le jeu d'un acteur doté d'une bonne technique, mais animé d'aucune vie véritable ».

Repères pour la psychose ordinaire, Paris, Navarin, 2019, p. 92.

Lacan nous a appris à considérer l'image spéculaire, non seulement comme la matrice du moi, mais aussi comme ce qui manque à l'objet a . Il pointe : « Ce qu'il y a sous l'habit et que nous appelons le corps, ce n'est peut-être que ce reste que j'appelle l'objet a », de sorte que $i(a)$ est « l'habillement » de ce reste. Dès lors, quand le sujet se trouve englué dans une image vacillante du moi, il risque de voir son être transparaître dans l'image. La non-opérativité du trait unaire, qui soutient l'idéal du moi, l'expose à ne plus être en mesure de différencier l'endroit d'où il se voit de celui d'où il se regarde.

Repères pour la psychose ordinaire, Paris, Navarin, 2019, p. 95.



Pour parer à l'absence d'idéal du moi, qui risque de laisser le sujet psychotique sans orientation dans l'existence, Lacan indique que la solution initiale se trouve recherchée par quelque identification permettant d'assumer le désir de la mère. Il semble que cette identification puisse être relayée par d'autres qui présentent une caractéristique semblable : celle de fonctionner par branchement, tantôt sur les idéaux d'un proche, tantôt sur ceux d'un personnage élu. De telles identifications imaginaires s'avèrent souvent d'une grande labilité et de peu de consistance.

Repères pour la psychose ordinaire, Paris, Navarin, 2019, p. 104.

Pierre Malengreau

Atteindre le réel ne va pas de soi pour l'être parlant. C'est même ce qui, du fait du langage, lui est le plus étranger. Celui-ci lui impose la mise en place d'une série de défenses, lesquelles ont pour effet d'assurer à son existence de sujet une inertie toute particulière. Par ailleurs, ce réel n'est pas quelconque, il concerne précisément la différence des sexes, et donc, tout aussi bien, la manière dont un sujet se débrouille avec sa jouissance.

« La règle fondamentale », *Quarto*, n° 27, juin 1987, p. 17.

Sophie Marret

Le texte [*Les Vagues* de Virginia Woolf] finit par se conclure par l'écriture du mot *death* qui se suffit à lui-même comme signifiant de l'absence. C'est l'absence que le mot vient cette fois écrire, et qui se trouve liée à l'émergence d'un nouveau désir : « J'ai conscience une fois encore d'un désir » (le texte anglais est plus précis et évoque un désir nouveau). L'écriture qui cherchait à éradiquer le réel pointe que le manque dans le signifiant est corrélé à une négativation de l'objet, à une soustraction de jouissance. Toutefois, si le signifiant participe du deuil de l'objet, du soulagement de l'angoisse, il n'élimine pas le réel pour autant [...] La ponctuation du texte par le signifiant *Death* est contemporaine de la possibilité pour le sujet d'aller de l'avant, d'assumer ce qui le pousse à vivre, contre la mort...

« Le creux de la vague », in Harrison S. (s/dir.), *Virginia Woolf – L'écriture refuge contre la folie*, Paris, Éditions Michèle, 2011, p. 68-69.

[H. Tellenbach] note [...] que pour le sujet mélancolique, « il manque un contenu à la vie », et ajoute : « on ne peut être soi-même son propre contenu ». Il situe là les conséquences de la non-extraction de l'objet qui fait défaut pour orienter l'existence du sujet, ce qui retentit dans le champ du sens.

« Mélancolie et psychose ordinaire », *La Cause freudienne*, n° 78, juin 2011, p. 252.

Tout au long de son parcours concernant la mélancolie, Lacan part de la chute des identifications imaginaires, pour mettre enfin l'accent sur l'identification à l'objet réel, « hors de toute ponctuation phallique ».

« Mélancolie et psychose ordinaire », *La Cause freudienne*, n° 78, juin 2011, p. 254.



Si l'on suit la description donnée par H. Tellenbach du *Typus melancholicus*, tout concourt en effet à spécifier la mélancolie à partir d'un défaut de la tenue phallique et de ses conséquences. En dehors des manifestations de la mélancolie sous sa forme déclenchée, il est possible de saisir le paramètre fondamental de la position mélancolique, incluant les formes non déclenchées, à partir d'un défaut de la tenue phallique et d'une défaillance de la marque du trait unaire sur l'objet – conséquence de la forclusion du Nom-du-Père et qui révèle l'identification du sujet à l'objet *a*.

« Mélancolie et psychose ordinaire », *La Cause freudienne*, n° 78, juin 2011, p. 255.

Le repérage de la position d'objet du sujet est en ce cas précieux – mais parfois difficile, tant elle reste masquée par des identifications imaginaires – ; elle ne peut se saisir qu'à condition de rester attentif à la nature de la plainte du sujet, mais aussi aux autres éléments évocateurs de la psychose. L'un de ceux-ci, dans la mélancolie, me semble être le rapport au sens, comme le relève Freud qui soulève le caractère énigmatique de l'inhibition mélancolique, ou H. Tellenbach, qui évoque le sentiment de perte du sens de l'existence.

« Mélancolie et psychose ordinaire », *La Cause freudienne*, n° 78, juin 2011, p. 255.

La déclinaison de ces trois externalités [sociale, corporelle, subjective] retrouve [...] les points saillants de la mélancolie : défaut de tenue phallique, chute des identifications imaginaires, identification à l'objet *a*, entraînant des effets au niveau du sens et du langage, souvent masqués dans la psychose ordinaire par des artifices.

« Mélancolie et psychose ordinaire », *La Cause freudienne*, n° 78, juin 2011, p. 256.

Ne peut-on traduire *joint intime du sentiment de la vie* comme ce qui fait joint pour un sujet, soit le *sinthome*, le nouage de la vie, de petit *a*, au langage, par le S_1 et qui oriente son existence (rappelons que le *sinthome* s'écrit S_1/a) ?

« Le joint intime du sentiment de la vie », in Hamel B. et Fedlman N., *Les cahiers de l'ASREEP*, n° 1, publication de l'ASREEP-NLS, Genève, juin 2017, p. 52.

Jean Luc Monnier

Pour Lacan, l'on se suicide du fait d'un trop de sens, d'un trop d'idéal, d'un trop d'espoir [...]. Vivre sa vie n'est pas précisément connecté à la question du sens, vivre sa vie est connecté à la jouissance [...]. Vivre, c'est la jouissance de vivre, le sens vient après.

« La vie, la mort : quoi de neuf ? », *L'a-graphe*, Section clinique de Rennes, 2023-2024, p. 63.



Patrick Monribot

Le sujet n'a de corps que celui que délivre le langage, par incorporation du signifiant. Ce en quoi, le corps n'est pas l'organisme. Mais le signifiant a pour effet de négativer la jouissance, c'est-à-dire le vivant ; si bien que le corps qu'il décerne, est aussi « un désert de jouissance », parfaitement asexué et desséché. Lacan parlera même d'une *corpsification* du corps par le Symbolique, jouant sur l'équivoque translinguistique que permet l'anglais : *corpse* = cadavre. Et c'est bien une charogne, désertée par le vivant, que le rêveur découvre. Cette ornière est aussi bien « la place nette et le rond brûlé » qu'évoque Lacan à propos de l'action du signifiant, dans le séminaire « D'un Autre à l'autre ».

« Leçon de passe : faut-il croire à ses rêves ? », *Quarto*, n° 70, avril 2000, p. 79.

Pierre Naveau

Ce qui attire un homme dans le corps d'une femme, c'est sa souplesse et que cette souplesse vient de quelque chose qui se respire dans ce qu'elle dit – dans sa parole, sa voix, sa manière de parler et le souffle de sa respiration. C'est le désir de l'Autre (celui d'un homme ou d'une autre femme) qui donne à une femme un corps et qui apporte à ce corps *sa joie de vivre*.

« Puisqu'une femme est symptôme », *La Cause du désir*, n° 89, mars 2015, p. 25.

Mais un corps parlant est un corps *affecté* de cris et de larmes et qui, fort heureusement, garde les traces de la vie – rides et cicatrices.

« Puisqu'une femme est symptôme », *La Cause du désir*, n° 89, mars 2015, p. 27.

Aurélie Pfauwadel

Lacan précise que, contrairement aux apparences, le symbolique n'a pas le monopole de la nomination : « Ces Noms-du-père, pouvons-nous spécifier qu'il n'y a pas après tout que le Symbolique qui en ait le privilège ». Il indique que l'angoisse, l'inhibition et le symptôme peuvent assurer chacun à leur façon le nouage des trois registres R, S, I, et constituer en ce sens le quatrième terme assumant la fonction de nomination. Par exemple, la clinique nous enseigne, au cas par cas, que l'angoisse peut avoir une fonction très précieuse pour un sujet, comme affect qui connecte au sentiment de la vie contre le délitement dépressif, ou qui localise et lie la souffrance. De même, une forte inhibition peut avoir pour fonction d'empêcher un passage à l'acte agressif, ou pour rôle de retenir le sujet dans certaines limites, parfois salutaires pour éviter un égarement, une perte de repères ou la précipitation dans le gouffre infini d'une jouissance mauvaise. Et le symptôme, nous l'avons dit, fixe pour chacun sa modalité privilégiée de jouissance : il est « fixation ».

Lacan versus Foucault, Paris, Éd. du Cerf, 2022, p. 320.



Bernard Porcheret

Le sujet en tant que fonction a peu rapport avec le vivant, car cette fonction se déduit du langage. Le sujet du signifiant est mort.

« À propos du sentiment de la vie », *La Cause du désir*, n° 96, juin 2017, p. 84.

À cette question *Suis-je mort ou vif?*, tout *parlêtre* est tenu logiquement de répondre. Le fantasme inconscient, appuyé sur la référence imaginaire du phallus, est une réponse à sa détresse primordiale, une médiation [...] Là où il n'y a pas de signification imaginaire, l'être de vivant est touché.

« À propos du sentiment de la vie », *La Cause du désir*, n° 96, juin 2017, p. 84.

Avec le Séminaire *L'Éthique*, Lacan bute sur un obstacle : la jouissance est impossible et ne s'atteint que par transgression. C'est pourquoi il étudie ensuite la structure de l'amour, de l'Idéal et conceptualise l'objet *a*, jouissance normale, pour rendre compte du sentiment du vivant.

« À propos du sentiment de la vie », *La Cause du désir*, n° 96, juin 2017, p. 85.

Il y a deux opérations fondamentales dans la causation du sujet. L'aliénation est la première opération où il se fonde. Le signifiant joue et gagne. Le *vel* d'aliénation impose un choix d'élimination entre deux termes : *la bourse ou la vie, la liberté ou la mort*. Conserver la vie ou refuser la mort, le choix est décevant, la vie et la liberté sont écornées. Il ne restera au bout du compte que la liberté de mourir. « Quel que soit le choix qui s'opère, il a pour conséquence un *ni l'un ni l'autre* », et « s'il apparaît d'un côté comme sens, produit par le signifiant, de l'autre il apparaît comme aphanisis. » « L'essentiel du *vel* aliénant, c'est le facteur létal. »

« À propos du sentiment de la vie », *La Cause du désir*, n° 96, juin 2017, p. 87.

Le signifiant est bête, est jouissance, il marque le corps. L'interprétation qui visait le désir et *le manque-à-être* vise la lettre et le réel. La conception de la lettre est renouvelée, elle surclasse la dichotomie du signifiant et de l'objet *a*. « C'est à partir [...] du moment où l'on saisit ce qu'il y a [...] de plus vivant ou de plus mort dans le langage, à savoir la lettre, c'est uniquement à partir de là que nous avons accès au réel. »

« À propos du sentiment de la vie », *La Cause du désir*, n° 96, juin 2017, p. 88.

Schreber, lui, en revanche, connaît la béatitude. L'inconscient est mort ; séparé de son être de vivant, il n'a plus besoin de l'organe phallique qui, lui, suppose du vivant. Le renversement de sa position d'indignation lui a permis de restaurer un imaginaire délirant apaisé et un accès à la volupté. Sa jouissance est désormais directement reliée à un texte.

« À propos du sentiment de la vie », *La Cause du désir*, n° 96, juin 2017, p. 88.

Lacan situe la vie du côté du réel ; rien de plus impossible à imaginer [...] Le désir de l'analyste, en acte, son interprétation est aussi une flèche, une performance. Preste, son effet passe « dans les tripes » ; elle joue le vivant contre la mort.

« À propos du sentiment de la vie », *La Cause du désir*, n° 96, juin 2017, p. 89.



Éric Laurent se demande : *qu'est-ce que la mort de quelque chose qui est mort ?* La mort du sujet c'est le désabonnement à l'inconscient. Joyce, quant à lui, a développé un imaginaire de sécurité, c'est-à-dire un certain sentiment du vivant qui lui permet de tenir dans des circonstances difficiles.

« À propos du sentiment de la vie », *La Cause du désir*, n° 96, juin 2017, p. 88-89.

Marie-Hélène Roch

Il faut saisir que le nœud (la consistance qu'il prend dans le dernier enseignement de Lacan) vient rompre avec ce qui nous est familier et qui structure la névrose, la croyance dans la vertu du signifiant, la passion du sens et du père – qui reste un sinthome. Quand on aperçoit la topologie que ça définit à être non-dupe de l'autoroute, comme le dit Lacan dans « La troisième », cela fait que l'image se sépare de la vie, et ce corps on ne sait pas trop ce que c'est, si ce n'est qu'il se jouit. La préférence de l'inconscient est rompue. Cette nouvelle définition du corps que Lacan avance dans « Les non-dupes errent » introduit ce corps, la vie même, dans son opacité et dans une recherche où il lui faut toujours d'autres termes pour que ça tienne debout. À savoir rien de moins que ce nœud, dit-il, dans cette même séance. Le nœud borroméen est la structure du corps que nous préférons oublier.

« La passe et le lien », *La Cause freudienne*, n° 49, novembre 2001, p. 58.

Esthela Solano-Suárez

Lacan, lorsqu'il parle de cet enfant psychotique en 1954, dit bien qu'il y a là un sujet, mais quel statut possède ce sujet-là ? C'est un sujet désubjectivé dans la mesure où ce sujet n'est que l'existence du signifiant dans le réel – signifiant qui ne signifie rien, puisque c'est un signifiant asémantique – donc le sujet demeure pétrifié sous le seul signifiant qui le représente. On peut dire de ce sujet qu'il « entre dans le jeu en tant que mort », et ceci est un fait de structure, et qu'il s'y arrête sans accéder à la possibilité de s'identifier « avec son être de vivant », être de vivant qui est fourni par cette poussée de la vie, cette palpitation vitale animée par la signification phallique qu'ordonne la dialectique des significations où le moi trouve à s'achever comme métonymie.

« À propos d'une cure d'enfant psychotique », *Quarto*, n° 22, décembre 1985, p. 44.

À cet égard la jouissance pulsionnelle, d'un côté est branchée aux sèmes, à la sémantique langagière, et à ce titre participe du Symbolique et de l'Imaginaire, mais de l'autre est jouissance de la vie, s'inscrivant à l'intersection du Réel et de l'Imaginaire, et comportant ainsi l'impossible. En ce qui concerne la pulsion, nul n'est libéré jusqu'à la fin de ses jours de la volonté capricieuse provenant du réel, en tant qu'impossible.

« Vouloir ce qu'on désire », *La Cause freudienne*, n° 49, novembre 2001, p. 40.

La Chose freudienne nomme ce qui, chez le parlant, se noue à son être de vivant par la voie de la satisfaction détournée que procure le symptôme.

« Les planètes ne rêvent pas de mourir », *La Cause du désir*, n° 96, juin 2017, p. 33.



Lacan indique que nous ne vivons notre vie qu'en tant que mortels. Nous pouvons nous imaginer mortels, mais c'est toujours à double détente, car, simultanément, l'impensable de la mort nous porte à nous rêver comme étant immortels. Mais alors, s'il arrivait que nous sachions que nous ne mourrons pas, dans ce cas, dit-il, cela pourrait provoquer une angoisse indescriptible.

« Les planètes ne rêvent pas de mourir », *La Cause du désir*, n° 96, juin 2017, p. 36.

Alexandre Stevens

La jouissance [...], dans la faille entre le désir et la demande, n'est pas ce que l'on désigne du terme de bénéfice secondaire de la maladie [...] Mais il s'agit de la présentification d'un reste de jouissance par où le sujet s'éprouve comme vivant, c'est-à-dire d'un reste qui est hors parole, hors signifiant.

« Les fins de l'analyse : bien dire et guérison », *Quarto*, n° 35, mars 1989, p. 27.

Pierre Theves

Au narcissisme primaire répond le réel de la mort, à la majesté du moi s'oppose la détresse primaire. Le moi bute sur un facteur d'inertie, la pulsion de mort, et l'*Unheimliche* est identifié par Freud à un reste, à un effet résiduel issu de cette exégèse en creux du moi.

« Remarques sur l'*Unheimliche* », *Quarto*, n° 25, novembre 1986, p. 37.

La répétition du même, la pulsion de mort, ne rendent pas au désir toute sa vérité. La pulsion de mort n'est pas le désir inconscient. « *Unheimlich* » ne peut s'ériger comme signifiant nouveau, signifiant de la langue qu'il semble être pour Freud germanophone qu'à condition que soit réellement fondée et dégagée l'indestructibilité du désir inconscient. Qu'est-ce que cette indestructibilité du désir, sinon son maintien dans certaines conditions parmi lesquelles l'*Unheimliche* peut prendre place ?

« Remarques sur l'*Unheimliche* », *Quarto*, n° 25, novembre 1986, p. 37.

Yves Vanderveken

Cet éprouvé est lié à la rencontre, toujours discordante, discordante de structure, entre le signifiant et le corps. Cette rencontre dispense le sentiment de vie qui, sinon, relèguerait à un pur organisme le corps de ce que dorénavant Lacan nomme le *parlêtre*. En quelque sorte, elle *donne corps*. Mais dans le même mouvement [...] il situe par la rencontre du signifiant et du corps la fixation d'un désordre dans le sentiment de la vie.

« Mort et vif dans la névrose obsessionnelle », *La Cause du désir*, n° 96, juin 2017, p. 92.



Rose-Paule Vinciguerra

Avec « le mystère du corps parlant », Lacan a reformulé les liens du langage et du corps dans le symptôme. Le corps n'est alors plus mortifié par le signifiant car celui-ci est appareil de la jouissance qu'il déploie métonymiquement. Lacan a alors repensé le rapport du corps à un réel dont le corps, d'être noué à des effets de *lalangue*, « se jouit ».

« Modulations », *La Cause du désir*, n° 89, mars 2015, p. 19.

Alfredo Zénoni

La fonction du moi est ce par quoi le sujet obsessionnel est « dévitalisé », effacé, ce avec quoi il se fait absent. Ce qui n'exclut pas une grande vitalité sur la scène du monde où son lui-même fait ses preuves. A être un « moi qui désire » il se transforme en un « tu désires » à la place du sujet. Il est exclu du désir par ce moi même sans lequel il ne peut se soutenir comme désirant que justement comme exclu. Sans la destruction de son autre, il ne peut atteindre à l'objet dont il jouit. Mais quand il l'atteint c'est un autre qui en jouit, car cet autre est sa condition de désirant. *Son* désir est un non-désir ou un désir-non en tant qu'il est le « sien », celui du moi. Car en étant l'auteur de la poussée, il est du même coup celui qui la contient. A vouloir vouloir, quelque chose du vouloir s'abolit ou se contraint.

« La névrose obsessionnelle dans les premiers textes de Lacan », *Quarto*, n° 24, septembre 1986, p. 14-15.

Le langage [...] est aussi puissance de désordre. Il détraque le vivant en introduisant, dès la perception, dès l'expérience du corps, la dimension d'une perte de jouissance, qui devient en même temps la cause d'un désir qui supporte l'expérience supposément naturelle de la pure perception. Évoquer un être-au-monde qui serait d'avant le langage ou sans le langage ce n'est donc pas seulement négliger l'autre moitié de l'expérience, c'est exclure de la première la problématique d'une libido qui est spécifique de l'expérience perceptive de l'être parlant.

« L'objet regard au cœur des *Autres écrits* », *Quarto*, n° 75, janvier 2002, p. 58-59.

La notion de *plus-de-jouir* qui est introduite autour du *Séminaire sur L'envers de la psychanalyse* dit [...] que la satisfaction pulsionnelle, l'objet, n'est plus seulement un moment d'occultation et d'écrasement accidentel, local, de la structure du manque qui caractérise la relation symbolique du désir, mais un effet inéliminable de l'action de l'ordre symbolique sur le vivant qui parle. Autrement dit, c'est précisément l'incidence du symbolique, avec son effet de mortification, qui entretient un « plus », un mode de satisfaction, qui est fait et qui prend corps, du « moins » même qui affecte le corps du *parlêtre*.

« L'objet comme *plus-de-jouir* », *Quarto*, n° 77, juillet 2002, p. 40.



Le corps du parlêtre est [...] dénaturé et dérégulé par le signifiant et ne reçoit que d'un discours un fonctionnement unifié et réglé par le principe de plaisir. C'est pourquoi, hors discours, il apparaît à la fois comme détaché du sujet, non habité et comme désarticulé. Faute du « hors corps » phallique, délégué par le discours du maître à cette opération de significantisation, le vivant ne se rassemble pas en une unité fonctionnelle, soumis à un signifiant-maître, mais est livré à une significantisation dispersée de ses organes. Mais, du même coup, ce corps et ce langage qui dans la dimension de l'Autre comme dimension de discours apparaissent libidinalement vides, n'en acquièrent qu'une plus terrible présence dans la dimension du réel. Au vide libidinal sur le versant du semblant répond, hors semblant, le retour de la jouissance dans le corps et dans les mots.

« La mesure de la psychose. Note sur ladite schizophrénie », *Quarto*, n° 80-81, avril 2004, p. 21.



Bibliographie J56

Directeur des 56^{es} Journées de l'ECF : Daniel Roy

Responsables de la Bibliographie : Dominique Jammet et Dominique Corpelet

Responsables de l'édition : Delphine Gicquel et Michel Héraud

Équipe d'édition :

Françoise Bridon, Christine Dabin, Nadine Farge, Françoise Héraud, Nina Houdmon, Anne-Cécile Le Cornec, Annie Laguillaumie, Jean-François Lebrun, Dominique Legrand, Nicole Oudjane, Cécile Peoc'h, Estelle Planson, Nadège Talbot.

La commission Bibliographie est composée de 5 binômes répartis selon 5 rubriques (chaque binôme étant composé d'un conseiller de lecture et d'un coordinateur de rubrique), pour lancer la recherche bibliographique et en recueillir le fruit :

1/ Sigmund Freud - Orientation de lecture : Marie-Claude Sureau

Pour Freud avant 1920

Coordinatrice de rubrique : Marie-Josée Raybaud

Lecteurs :

Jennifer Abraïni, Chantal Alberti, Marie-Laurence Aspe-Bajon, Françoise Brugnon, Alain Courbis, Laurène Gilbert, Caroline Manet, Amélia Martinez, Stéphanie Maza, Clélia Monteferrario, Martine Revel, Alain Revel, Florence Smaniotto, Elodie Vittori.

Pour Freud après 1920

Coordinatrice de rubrique : Véronique Pannetier

Lecteurs :

Marie-Pierre Borde-Wolek, Clélia Epsteyn, Nadine Farge, Jean-Michel Fauché, Dominique Gil, Paul Gil, Jean-Philippe Lagrange, Fanny Laramade, Danielle Le Chevallier, Stéphane Léger, Lise Monneraud, Fanny Rousseau.

2/ Jacques Lacan (pour les Séminaires et publications) – Orientation de lecture : Catherine Lacaze-Paule

Coordinatrice de rubrique : Frédérique Bouvet

Lecteurs:

Anaïs Adam, Violette Aymé, Carina Arantes Faria, Christel Astier, Emmanuelle Borgnis Desbordes, Frédérique Bouvry, Marie Bruwier, Lore Buchner, Stéphanie Cahuzac-Morel, Cécile Cappelle, Aurélie Charpentier-Libert, Marion Chourré, Philippe Cousty, Jean-Pierre Denis, Clélia Epsteyn, Alexandra Escobar, Cristóbal Farriol, Maud Ferauge, Albert Filhol,



Magda Gomez, Eleni Koukouli, Françoise Kovache, Remi Lestien, Maryse Litizzetto, Elena Madera, Armando Manzanárez, Myriam Marret, Margaux Mathieu, Mariel Martins-Lecouturier, Gilles Mouillac, Cecilia Naranjo, Claude Oger, Marlith Pachao, Nadine Page, Estelle Planson, Audrey Prévot, Eleonora Renna, Christelle Sandras, Pierrick Santier, Anne Semaille, Andrea Paleari, Geneviève Valentin, Claudine Valette-Damase, Cassandra Videlo, Maïna Vignais, Wendy Vives, Gabrielle Vivier-Amici, Anne Weinstein.

3/ Jacques-Alain Miller - Orientation de lecture : Philippe La Sagna

Pour les cours

Coordinatrice de rubrique : Dominique Szulzynger

Lecteurs:

Alexandrine Almeida, Mahé Aja Fresquet, Stéphanie Ansart, Christelle Arfeuille, Aurélie Baruchel, Sylvie Baudier, Françoise Bonnemaïson, Anne-Sophie Delaleu, Judith Delanoé, Sylvaine Divry-Chiche, Karine Dumond, Céline Duverger, Marie Faucher, Stanislas Godineau, Mélanie Gonzalez, Dominique Grimbert, Élisabeth Gurniki, Regine Henriques, Marie Herrmann, Adeline Hourdeaux, Nina Houdmon, Alexandre Hugues, Véronique Juhel, Florence Le Brozec, Enora Le Moal, Marion Le Perff-Trémel, Sophie Nigon Almodis Phalippou Gelabert, Sébastien Stenger, Eduardo Scarone, Véro F. Notté, Cathys Oles, Jean Paul Paillas, Juliette Parchliniak, Soledad Peñafiel, Maëlys Pin, Pierre-Marie Pochou, Sébastien Puccinelli, Solen Roch, Victor Rodriguez, Manoëlle Satre, Amandine Simon, Eve-Marie Sizaret, Nathalie Soual, Danielle Talmont-Faivre, Clémence Tombereau, Matias Villalobo.

Pour les publications

Coordinateur de rubrique : Vanessa Sudreau

Lecteurs:

Baturalp Aslan, Céline Ballarin, Valérie Bischoff, Aurélie Baruchel, Anne Blanchet, Marie-Christine Bruyère, Odile Carissan, Allan Carogh, Gaëlle Chamboncel, Emma Chaussard, Clémence Coconnier, Bertrand Condis, Clémentine Cottin, Mélanie Coustel, Cécile Favreau, Émilie Fernandez, Cécile Garrido, Stanislas Godineau, Cécile Guiral, Joanna Jacobsen, Marion Jans, Chloé Le Faucheur, Pascale Lartigau, Tiphaine Ledoux, Manon Lerbey, Patricia Loubet, Valérie Lorette, Eric Maurin, Isabelle Miraglio, Léna Morel, Itxazo Muro, Florence Nègre, Maëlys Pin, Julie Pinaudeau, Élodie Pomiès, Marie Poulain, Pascale Rivals, Adeline Suanez, Fouzia Taouzari, Gaëlle Terrien, Margaux Torrès, Vincent Sudreau, Laure Vessayre, Pierre Wlodarczyk.



4/ Autres auteurs - Orientation de lecture : Caroline Doucet

Coordinateur de rubrique : Jean-Noël Donnart

Lecteurs:

Claire Brisson, Christine Canevet, Gaël Duverger, Anne-Catherine Franck, Delphine Gicquel, Alain Le Bouëtté, Claire Lec'hvien, Katell Le Scouarnec, Céline Melou, Marjolaine Mollé, Camille Monribot, Danièle Olive, Christine Rannou, Isabelle Rialet, Élise Rocheteau, Marie-Christine Ségalen, Caroline Simon, Géraldine Somaggio, Adeline Suanez, Éric Taillandier, Charlotte Tazartez, Stéphanie Tran-Chau.